This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 852,948

UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

F
2151
.B595

Vignaud

F
2151
.B

Exemplaire réservé pour les États-Unis de l'Amérique du Nord

par l'Auteur :

Th. Bilbaut

Publiciste ; Conservateur-adjt de l'Exposition permanente des Colonies françaises
2, Rue Debrousse — Paris.

LA CÉRAMIQUE

DES COLONIES FRANÇAISES

(GUYANE ET ANTILLES FRANÇAISES)

EN VENTE

A LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

Envoi *franco* contre mandat-poste adressé au Directeur de ladite Société

L'ART CÉRAMIQUE AU COIN DU FEU

par THÉOPHILE BILBAUT

PREMIÈRE SÉRIE

I. — LE BIBELOT DE MARIE DESBRYANS

(Poteries d'Oiron et rustiques figulines de Bernard Palissy)

II. — LE CHRIST EN CROIX
DE MONSIEUR LE CONSEILLER FORTUYCT

(Rouens bleus et Rouens polychromes)

Un volume in-18 jésus de 350 pages, avec index analytique des matières traitées dans l'ouvrage : **3 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE :

LA CÉRAMIQUE DES COLONIES FRANÇAISES

(Sénégal, côte occidentale d'Afrique, Réunion, etc., Madagascar, Inde, Indo-Chine, Océanie, Nouvelle-Calédonie, Algérie et Tunisie.)

L'ART CÉRAMIQUE AU COIN DU FEU

DEUXIÈME SÉRIE

III. — MONSIEUR FAIENCIUS : Voleurs volés

(Pays-Bas, Hollande et Belgique)

EN PRÉPARATION :

L'ART CÉRAMIQUE AU COIN DU FEU

TROISIÈME SÉRIE

IV. — L'ENNEMI DU BIEN

(Lille, Saint-Amand, Douai et la région du Nord)

QUATRIÈME SÉRIE

V. — LE CINQUIÈME VIOLON DE FAIENCE

(Le « Delft » en 1765)

(A suivre.)

L'EXPOSITION PERMANENTE DES COLONIES FRANÇAISES
A L'EXPOSITION HISTORIQUE-AMÉRICAINE DE 1892, A MADRID

LA CÉRAMIQUE DES COLONIES FRANÇAISES

PAR

THÉOPHILE BILBAUT

AGE DE TERRE — AGE DE PIERRE
POTERIES DE LA GUYANE ET DES ANTILLES FRANÇAISES

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4
1893

EXPOSITION

HISTORIQUE AMÉRICAINE

DE MADRID, 1892

PARTICIPATION

DE

L'EXPOSITION PERMANENTE DES COLONIES FRANÇAISES

(PALAIS DE L'INDUSTRIE, PORTE XII, A PARIS)

CATALOGUE

LA GUADELOUPE

OUTILS DE L'AGE DE PIERRE

Collection ethnographique recueillie à la Guadeloupe, à Saint-François et à Porto-Rico, par MM. le Dr L'Herminier et Math. Guesde.

1 à 6..... Haches en pierre.
7 à 10.... Coins en pierre.
11..... Fragment de hache ornée.
12..... Hache ornée.
13..... Hache à pointes latérales trouvée à Saint-François.
14..... Médaillon en pierre percé d'un trou.
15..... Coins.
16..... Petite hache polie.
17..... Hache ovale.
18..... Instrument à poignée, d'un usage inconnu.
19..... Pièce en plâtre, moulée sur un échantillon unique en pierre, sans usage connu.

*

20 à 23.... Pierre à bords creusés en gouttières, sans usage bien connu.
24..... Couteau en pierre.

LA GUADELOUPE

POTERIES INDIENNES DE SAINT-MARTIN

25 et 26... Phiales de forme archaïque.
27..... Urne à col évasé, muni de deux déversoirs : forme singulière et caractéristique ; rainures et ornements en creux dans la pâte.
28 et 29... Hydrie, forme archaïque ; ornements en creux dans la pâte.
30 et 31... Petit vase à deux anses de forme archaïque : autour une petite guirlande de fleurettes, produite par impression dans la pâte.
32..... Fourneau.

LA MARTINIQUE

POTERIES INDIENNES DU CHAXEL

33..... Phiale en terre rouge, anneaux en relief.
34..... Hydrie en terre rouge, anneaux en relief.
35 et 36... Marmite de formes primitives, à fond hémisphérique ; traces de décors imprimés ou en intaille.
37..... Urne en terre blanche, cercles en relief et en creux.
38..... Hydrie en terre blanche, cercles en relief et en creux.
39..... Petit vase en terre blanche, forme archaïque.
40..... Gargoulette.

LA GUYANE

POTERIES INDIENNES

(GALIBIS, ROUCOUYENNES, OYAMPIS, ORÉJONES)

GALIBIS

41 et 42... Hydries ou bouteilles.
43..... Phiale.
44..... Vase, de forme indienne, à gorgerette et renflements.

ROUCOUYENNES

45..... Bouteille rouge, à arabesques.
46..... Hydrie rouge, côtelée.

GALIBIS

(POTERIES ZÉBRÉES OU TIGRÉES)

47..... Petite coupe, mate à l'extérieur, lustrée à l'intérieur, avec égouttoir.
48..... Bannette profonde, pâle extérieurement, brune et lustrée à l'intérieur.

AVANT-PROPOS

Les éléments dont se compose la présente étude :

— Du rôle des céramiques coloniales dans l'histoire de l'art de terre et des enseignements philosophiques, qui en découlent,

— Poteries de la Martinique et de la Guadeloupe (le chaxel et Saint-Martin),

— Poteries de la Guyane (Galibis, Roucouyennes, Oyampis, Oréjones),

faisaient partie et sont détachés d'un grand travail d'ensemble que j'ai entrepris, sur un certain nombre d'éléments peu connus, quoique très intéressants, de la Section confiée à mes soins à l'Exposition permanente des Colonies, sous ce titre : *La Céramique des Colonies françaises et les céramiques anciennes en général.*

M. le Sous-Secrétaire d'État aux Colonies ayant décidé que nos possessions d'Amérique participeraient à l'Exposition historique-américaine, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de Christophe Colomb, M. le marquis de Croizier, commissaire de la Section coloniale française, fut autorisé à demander aux collections de l'Exposition permanente du Palais de l'Industrie les objets, qui paraîtraient

devoir figurer utilement à Madrid : le choix de l'Administration s'est porté sur des outils de l'âge de pierre provenant de la Guadeloupe et sur des poteries de cette même colonie, de la Martinique et de la Guyane.

J'ai pensé que ces objets, peu importants intrinsèquement par leur nombre, leur volume et leur aspect, arriveraient toutefois à ne pas être sans un certain intérêt, même au milieu des considérables et précieux monuments, de l'époque précolombienne, réunis à l'Exposition historique-américaine, si on les accompagnait, non d'une simple nomenclature, mais d'un travail de nature à déduire et à exposer les enseignements qu'ils comportent et qui les rattachent à la grande époque historique, dont l'Exposition de Madrid a entrepris la reconstitution.

Telle est l'origine de cette publication.

Quels que soient les liens étroits, qui m'unissent à l'Exposition permanente des Colonies, il ne faudrait pas voir une publication administrative dans la présente notice. Ce sont mes appréciations personnelles que je produis, non comme fonctionnaire, mais comme publiciste, au même titre que je pourrais le faire sur les autres éléments de l'Exposition hispano-américaine.

Je n'entends donc engager en rien l'Exposition, ni par les doctrines, ni par la forme et le style que j'avais cru devoir adopter antérieurement, et que je leur ai conservés ici ; j'estimais, en effet, que, dans un ouvrage aride de sa nature, il n'est point parfois inutile de tempérer ce que le fond peut avoir de trop grave et de trop sérieux, soit en y insérant des incidents anecdotiques, soit en y abordant les théories les

plus modernes. C'est peut-être d'une allure plus dégagée que celle que comporterait la formule officielle, mais qu'admet, au contraire, et que réclame, au besoin, un ouvrage destiné, non pas aux seuls savants, mais aux lettrés et aux hommes du monde.

Ces réserves faites, je ne suis pas sans espérer que cette première partie de ma *Céramique des Colonies françaises* pourra rendre plus féconde la participation de l'Exposition permanente aux solennités de Madrid, en commentant et en faisant connaître les éléments qu'elle y a envoyés.

Je serais heureux, si j'arrivais à mériter les suffrages des américanistes, des chercheurs et des personnes, qui, à des titres divers, s'associent aux vues élevées, dont l'ensemble a présidé au plan de l'Exposition historique-américaine : je trouverais, dans cette approbation, et non sans une vive satisfaction, un encouragement à continuer des travaux par lesquels je m'efforcerais, de plus en plus, de répondre à la bienveillance de l'Administration supérieure des Colonies et de son Conseil, des Présidents et des Membres de notre Comité consultatif, de tous ceux enfin, qui, tout en applaudissant aux tendances, chaque jour, plus utilitaires et à nos efforts pratiques de l'heure actuelle, dans la voie commerciale, à l'Exposition permanente du Palais de l'Industrie, croient devoir ne pas se désintéresser absolument de la philosophie de l'histoire, de la science et des choses de l'esprit.

Théophile Bilbaut.

LA CÉRAMIQUE
DES COLONIES FRANÇAISES

CHAPITRE PREMIER

DU RÔLE DES CÉRAMIQUES COLONIALES DANS L'HISTOIRE DE L'ART DE TERRE ET DES ENSEIGNEMENTS PHILOSOPHIQUES QUI EN DÉCOULENT.

Les céramiques coloniales ne peuvent guère compter parmi les manifestations élevées de l'art de terre, mais nous espérons bien arriver à les faire admettre comme éléments non négligeables et pour une contribution réellement importante dans l'histoire de cet art de terre et dans les enseignements philosophiques qui en découlent.

L'art céramique est généralement resté assez primitif, assez embryonnaire aux Colonies : on peut le constater par les spécimens, qui ont trouvé, malgré leur apparence rustique et même grossière parfois, une intelligente hospitalité à l'Exposition permanente des Colonies du Palais de l'Industrie.

Ce ne sont, pour la plupart, que des types de poteries, ou anciennes, ou vivant uniquement sur les traditions du passé, le plus souvent sans prétentions ni visées artistiques.

On les désigne couramment sous le nom de *poteries indiennes*, et elles ne prétendent guère à revendiquer aucun droit de classement parmi les céramiques de luxe.

Ce sont de simples poteries, toutes rudimentaires, soit travaillées, à l'heure qu'il est, par des indigènes, voisins encore de l'état sauvage, soit fabriquées pour eux, par des potiers, pas beaucoup plus expérimentés qu'eux-mêmes, et procédant suivant les traditions de générations antérieures ou conformément à des goûts et d'après des modèles remontant à des époques anciennes, mais en dérivant par traditions ininterrompues.

*
* *

Leur nom de « poteries indiennes » est basé sur ce préjugé, qui, dès le début de la colonisation, faisait embrasser indistinctement sous le nom d'Indiens tous les naturels des nouvelles possessions.

Cette appellation s'est, depuis lors et pendant longtemps, perpétuée dans les désignations, bizarrement accouplées, d'Indes Orientales et d'Indes Occidentales.

On désignait, d'un côté, et à juste titre, sous le nom d'Indes Orientales, les deux grandes presqu'îles de l'Asie Méridionale, la vieille Inde légendaire des Anciens, de Bacchus et d'Alexandre, c'est-à-dire l'Inde Cisgangétique ou Indoustan et l'Inde au-delà du Gange ou Indo-Chine.

Par contre, on désignait, mais à tort, sous le terme d'Indes Occidentales, l'Amérique, où Christophe Colomb crut d'abord n'avoir découvert qu'un prolongement de l'Inde d'autrefois.

Ces poteries, appelées à cause de cela, et à tort, *poteries indiennes*, ont été, ou sont encore — les plus anciennes, tout au moins, ainsi que celles dont la fabrication est demeurée stationnaire — produites par des inspirations et des procédés, que nous n'hésiterons pas à qualifier — et nous l'expliquerons plus loin — de procédés instinctifs ou innés : elles ont, par cela seul qu'elles dériveraient de l'instinct, un

caractère d'invariabilité et d'universalité, comme l'instinct lui-même.

C'est là un point essentiel, sur lequel nous appelons, dès maintenant, l'attention, en insistant sur ce fait qu'elles constituent, quoique disséminées aux quatre coins du globe, et sans qu'il y ait pu avoir entre ceux-ci la moindre communication, les membres d'une seule et même famille naturelle, toujours identique, jamais dissemblable, affirmant leurs liens de famille par une similitude indéniable dans le mode de fabrication et de cuisson, et dans certaines formes immuables : invariabilité et universalité, qui, évidemment, puisent leur cause à une source régie par autre chose que le hasard.

Il y aurait par conséquent, et de ce fait, entre ces poteries archaïques, d'une part, et les céramiques plus perfectionnées des temps modernes, d'autre part, toute la distance, qui sépare l'absolu et le nécessaire du contingent et du fortuit.

*
* *

L'absolu et le nécessaire seront le lot des poteries archaïques, qui, se produisant spontanément partout, avec une invariabilité qu'on aurait presque le droit de qualifier de fatale, sembleraient, par là, nous autoriser à revendiquer pour elles l'honneur de caractériser, tout aussi bien que le silex taillé, que la pierre polie et que le bronze, un des âges primitifs de l'humanité, et, par cela même, d'être baptisées, par nous, du nom de *poteries de l'Age de terre*.

Le contingent et le fortuit, au contraire, distingueront les nouvelles venues céramiques qu'on voit former, après les poteries primitives, accidentellement, et dans les centres civilisés seulement, une arrière-garde d'aspect et de nature aussi

fantaisistes que divers, et qui constituent la grande famille bariolée des porcelaines et des faïences.

Brillantes aventurières, météores nomades, succédant au monde immuable des poteries de l'âge de terre, les porcelaines et les faïences, fruits de la civilisation, sont nées deci, delà, du hasard de découvertes locales et industrielles. Poteries perfectionnées, si leurs procédés se sont répandus, de proche en proche, jusqu'à les rendre presque universelles à leur tour, elles n'en constituent pas pour cela une famille homogène, issue d'une seule et même origine, mais un conglomérat formé de pièces et de morceaux, et, à vrai dire, de membres étrangers, simplement groupés et apparentés, comme par mariages et par approche, de ville à ville, de pays à pays. Elles ont eu besoin, en définitive, pour leur naissance et leur propagation, d'une initiation et d'un enseignement préalables, et elles ont, le plus souvent, procédé par imitation.

Donc, pour les poteries primitives, génération, pour ainsi dire, spontanée ; pour les poteries perfectionnées, qui leur font suite, une sorte de fécondation artificielle : croisements métis, hybrides...

*
* *

La constatation, dans la céramique coloniale, de la présence constante des poteries indiennes, avec leur caractère indéniable d'immutabilité et de similitude, avec cette forme de base hémisphérique et parfois conique, sur lesquelles nous aurons à revenir, en même temps que l'absence des deux manifestations avancées de l'art de terre — la porcelaine et la faïence, — doit nous conduire à l'un des enseignements capitaux que nous entendons tirer de l'ensemble de nos études sur les poteries des premiers âges, et jeter un jour nouveau sur certains points assez obscurs de l'histoire générale.

Est-il besoin de rappeler une phrase souvent citée du numismate Lelewel, qui va jusqu'à voir dans la céramique « l'histoire entière de l'humanité ».

« Et en effet, par son caractère d'universalité et de progression, l'art de terre peut se prêter à une étude psychologique des plus curieuses.

« De l'antiquité aux temps modernes, il montre comment les mêmes besoins, les mêmes idées ont engendré des manifestations analogues, et combien on a eu tort de chercher des traces d'imitation là où il y avait seulement identité de pensée, égalité d'avancement dans l'intelligence [1]. »

Ainsi parle un des hommes qui ont le plus brillamment illustré la céramographie, M. Albert Jacquemart, dont les séduisants aperçus et le style n'ont pas peu contribué à élever les céramiques au rang de « merveilles », suivant le programme qu'il s'était tracé.

Si nous différons d'opinion avec l'auteur des *Merveilles,* tout au moins pour les temps modernes, lorsqu'il attribue la production des manifestations analogues, dans les diverses évolutions de la céramique, non à l'imitation, mais à une identité de pensées et à une égalité d'avancement dans l'intelligence, chose que nous revendiquerions, nous, pour la seule catégorie des poteries primitives ; et, si nous recherchons, au contraire, comme on le verra plus loin, pour les périodes suivantes, la preuve ou, du moins, la présomption d'imitations, jusqu'ici à peine soupçonnées, qui se seraient produites entre l'ancien et le nouveau monde, par exemple, nous sommes heureux, nos réserves faites — comme nous venons de le dire — pour les temps modernes, où l'initiation et l'imitation ont joué un rôle que M. Jacquemart donne tout entier à la marche progressive de l'intelligence, nous sommes heureux toutefois de voir cet esprit d'élite apporter une forte contribution à notre système et à nos théories per-

[1] A. Jacquemart, *Les Merveilles de la céramique.*

sonnelles, en reconnaissant et en proclamant le caractère d'universalité de l'art de terre.

*
* *

Quelle est la cause de cette universalité, nous le rechercherons plus loin ; toujours est-il que, si l'on peut différer sur l'appréciation des origines, on ne peut point ne pas être d'accord sur les caractères de cette universalité et de l'invariabilité, qui se révèlent à tout homme porté à étudier froidement, et sans parti pris, les incunables de la Céramique ; langes grossiers, sur la trame austère et immuable desquels l'œil du croyant entrevoit déjà, comme à la crèche de Bethléem, à travers les irradiations crépusculaires de l'étoile des mages et se laissant deviner déjà, les splendeurs et les riches broderies des tabernacles étincelants de la Montagne, au jour de lumière et de gloire de la Transfiguration : après la rusticité des débuts, les raffinements et la recherche du progrès et du luxe.

Dans la Céramique, cette transfiguration, ce sera — succédant aux manifestations patriarcales, à la cruche rudimentaire de Rébecca — la grande épopée de l'Art de terre, inaugurée par les porcelaines de la Chine et du Japon, par les fulgurations du genre moresque et des majoliques italiennes, par la fantasia du saxe et du sèvres..... mouvant kaléidoscope de richesses bigarrées, au-dessus desquelles, comme sur les variations des sectes dissidentes et réformées, plane toujours et garde son impassible immutabilité et son caractère d'universalité absolue la catholicité invariable des poteries austères et sobres de l'âge de terre.

*
* *

Or, c'est à des obscurs et modestes témoins de l'art de

terre archaïque — dont nous avons parfois entendu railler la rusticité incomprise, — spécimens grossiers peut-être, mais augustes et respectables par leurs enseignements, comme ceux qui sont conservés à l'Exposition permanente, que cette universalité, et de temps et de lieu, revendiquée, à bon droit, pour les céràmiques de la première heure, et que cette immutabilité de facture et de forme seront redevables, si nous arrivons à notre but, du privilège d'être incontestablement manifestes et indiscutées.

Cette universalité, nous la trouvons inscrite, en documents céramiques, d'un bout du monde à l'autre, à l'Exposition coloniale, de la Martinique et de la Guadeloupe à l'Inde française, de la Guyane à la Réunion, du Sénégal et du Gabon, de Madagascar à la Nouvelle-Calédonie, dans l'Indo-Chine, partout !

Cette immutabilité dans le travail et dans la forme, nous la déduisons des œuvres de ces mêmes stations coloniales, si distantes les unes des autres et n'ayant pu communiquer entre elles.

Honneur donc aux malheureux tessons, aux vulgaires ampoules de terre grossière, auxquels on sait parfois donner asile dans les grandes collections, à l'égal de délicates merveilles d'art ! Ils ont leur mot à dire, leur témoignage à apporter dans l'enquête ouverte de l'histoire de la céramique générale et des enseignements philosophiques qui peuvent en découler.

Quant à ceux qui ne comprennent pas la valeur de ces documents quasi-fossiles de terre cuite, quant aux railleurs — ces passants — devant lesquels rien ne trouve grâce et qui, au besoin, baptiseraient un Corot du cliché banal de « plat d'épinards », ou, sous les sarcasmes desquels le Saint-Michel de la fontaine monumentale du Quartier Latin est accusé de prendre un de ses bras pour un violon, dont l'archet serait le glaive flamboyant, pardonnez leur *quia nesciunt*, peut-être aussi *quia rident*.....

Qu'ils rient des tessons, soit ! comme ils auraient ri du sayon de poil de chèvre du paysan du Danube... Un jour vient forcément où la vérité arrive à se produire, dans la science, comme au vieux Sénat romain.

*
* *

Elucidons, sans plus tarder, cette question d'universalité et de temps et de lieu, cette immutabilité de travail et de formes des céramiques primitives, s'il peut y rester quelques points obscurs.

Dans la majeure partie de nos Colonies, qui, par leur situation géographique et par la force des événements, sont demeurées isolées les unes des autres, ainsi que du mouvement céramique général, de la progression et des raffinements du monde civilisé, la céramique locale est restée, heureusement et comme fatidiquement, à un tel point stationnaire que, même à l'heure actuelle, elle semble perpétuer et laisser subsister parmi nous le tableau vivant d'une époque et d'une vie disparues depuis longtemps : telles les empreintes fossiles des Chéloniens, contemporains des déluges successifs du globe, clichées profondément dans la vase silicifiée des premiers âges; telles aussi les perforations, produites par les gouttes des pluies des orages, qui ont criblé la croûte du monde naissant de cavités, éphémères de leur nature, mais ayant survécu par leurs seules empreintes et s'étant solidifiées au moyen de la pétrification des ciments naturels, qui les avaient reçues dans leurs couches poudreuses.

Ces empreintes permettent de reconstituer, de nos jours, le moulage fidèle et saisissant d'êtres et d'aspects à jamais disparus.

Vestiges providentiels, comme s'il devait y avoir, en tout, quelques attaches mystérieuses, quelques pierres d'attente, laissées en réserve par le grand inconnu de la création;

indices parfois mégalithiques, parfois se perdant aux profondeurs du monde microscopique des atomes.

Données étranges, bien dignes des Œdipes de la science moderne, et soumises par le sphinx de la nature à la sagacité du genre humain — *Iapetum genus*, — justement acharné à la solution du problème de genèses, ridiculement défigurées et travesties ; il en est de même pour la reconstitution des procédés premiers de la fabrication des poteries.

*
* *

Chose singulière ! si l'on voulait aller rechercher les similaires de la majeure partie des céramiques coloniales de l'époque actuelle dans le passé de l'art de terre, on serait obligé de remonter à travers la nuit des temps, jusqu'aux procédés de fabrication employés par des peuplades sans nom, depuis longtemps disparues et rayées du rôle des nations, c'est-à-dire à des œuvres qu'on pouvait croire mortes pour toujours, et sans signification aucune, mais qui ont été exhumées heureusement et interprétées par la science.

Types demeurés à l'état de documents ou d'archives préhistoriques dans l'actif de peuples inconnus, ces vieilles œuvres, ressuscitées miraculeusement, ne subsisteraient plus qu'à l'état d'épaves incomprises, ainsi que tant de fossiles encore ignorés, sans les investigations et l'effort persistant d'hommes, parfois, et le plus souvent, considérés comme des visionnaires ou des hallucinés.

Quoi qu'il en soit, ils ont été retrouvés, ces témoins du passé ; à côté d'eux et comme points de comparaison, ils sont là aussi, devant nous, à notre portée, les tessons « indiens » actuels.

Ces arriérés du présent, admis — intelligemment admis — à l'Exposition coloniale, à Sèvres, au South-Kensington-Museum, et dans tant d'autres collections, où, — à côté des efforts

louables de la lutte pour l'existence et du *struggle* pour le commerce, dont nous sommes loin de nous désintéresser, et dont nous sommes, au contraire, un des plus dévoués artisans, — les questions d'archéologie sont encore comptées pour quelque chose, y rappellent que le mot d'« humanités », peu connu maintenant, ne doit pas être absolument rayé de la vie, et qu'il n'était pas absolument vide de sens pour les gens éclairés du XVIIIe siècle, sur les données duquel vivent encore, sans trop savoir comment, beaucoup de gens de nos jours qui n'ont guère d'« humanités », il est vrai, et pour lesquels ce mot, qui n'a pas cours à la Bourse, est lettre morte : que leur importe le *nihil humani alienum puto ?*

Tout le monde n'en est pas là, heureusement!

Et, pour qui aime l'étude, quel sujet plus digne de méditation !

Qui viendra nous dire quelles impossibles relations ont pu faire communiquer, à travers des espaces de temps plusieurs fois millénaires, à travers des distances qui égalent presque celles des antipodes, les rares potiers actuels des tribus sauvages de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie, par exemple, et les artistes primitifs de ces foyers préhistoriques, qui s'étaient groupés aux bords lacustres ou sur les pilotis des grandes nappes d'eau de l'Helvétie ancienne, submergée ensuite, et depuis des siècles sous les eaux ?

Les recherches céramologiques nous montrent pourtant la similitude la plus complète entre les produits céramiques et des uns et des autres, entre les poteries grossières de l'Helvétie, d'il y a deux mille ou trois mille ans, et celles de la Nouvelle-Calédonie de nos jours !

*
* *

Qui nous expliquera, d'un autre côté, les ramifications mystérieuses, qui auraient pu unir la Chaldée et Babylone,

l'Hellade, la Grande-Grèce et l'Etrurie des anciens temps à la Martinique et à la Guadeloupe, à la Guyane d'hier et d'aujourd'hui, qui, elles, ne sont pas restées à l'époque rudimentaire de l'âge de terre proprement dit, mais ont fait un pas en avant.

Quels liens peuvent bien avoir rapproché les ancêtres d'Assur et de Nemrod, fort chasseur en son temps devant l'Eternel, les Pélages et les potiers primitifs de la naissante Hellénie, dont Homère chantait les travaux dans son poème du *Fourneau*, et, à des distances considérables dans le temps et l'espace, ces pauvres indigènes des régions Karukérines, ces infortunés Caraïbes, ces Galibis, disparus, hélas! devant les exigences inexorables de la conquête?

Qui aurait inspiré aux noirs qu'on trouve aux Antilles, dès le début de l'occupation, c'est-à-dire aux nègres d'Angole, aux esclaves du Bénin, de Jeuda et d'Arda, de Calbari et du Gabon, aux Aradas, aux Fonds, aux Fouïdas, aux Bibis, aux Bouliquis et aux Papaws, aux Mines, immigrés aux Amériques, qui leur aurait inspiré ce goût, dont nous trouvons l'empreinte dans les types persistants de leurs poteries, qui se sont perpétués aux Antilles et sur le continent voisin?

Qui viendra nous expliquer par quelle étrange et peu justifiable filiation les poteries « indiennes » actuelles de nos colonies des Antilles rappellent, dans leur forme surtout, les poteries de l'Hellade, de la Grande-Grèce et de Rome, comment aussi les poteries de la Guyane, dans leurs couleurs, leurs glacis, leurs ornements, noirs ou à la pointe, semblent s'inspirer de la décoration céramique des Hellènes et des Étrusques, peuples ayant depuis longtemps fait place à des générations nouvelles, et partis, eux aussi, à jamais, dans l'abîme des siècles, où les Galibis et les Caraïbes exterminés ont été les rejoindre, à leur tour, dans le grand magma, au sein duquel, suivant de savants novateurs, se retrempent, paraît-il, et se réincarnent mystérieusement la matière et

l'esprit, indestructibles et impérissables, quoi qu'on dise ?

Qui nous expliquera tout cela ?

*
* *

Et cependant, que de choses inexpliquées, il y a moins d'un demi-siècle, et qui sont actuellement et victorieusement entrées — indiscutables, avérées ; dogmes, non de foi, mais de conviction et de science — dans le domaine des connaissances usuelles?

La céramique ancienne n'est pas la seule à s'être posée en point d'interrogation devant l'investigation humaine.

Bien des gens eussent haussé les épaules, et peut-être eussent bondi de fureur — l'arche sainte ! — en entendant formuler certaines doctrines sur la vie préhistorique, il y a quelque cinquante ans, et avant les études des Bourlot, des Bonstetten, des Cartailhac, des Ernest Chantre, des Carro, des de Cussé, des Costa de Beauregard, des Engelhart, des Gales, des Lalande, des Lartet, des Leguay, des Massenat, des Marchand, des Mortillet, des Fernand Papillon, des Quatrefages, des Rivière, des Rabut, des de Ruty, des de Worsaë, et de tant d'autres — et non des moindres — qu'il serait trop long de citer ici, mais, par-dessus tout, des Boucher de Perthes, des Louis Figuier et des S.-H. Berthoud, savants à la fois et vulgarisateurs pleins de charme !

Combien de gens eussent pu maîtriser leur ironie ou leur indignation — question de tempérament — en entendant raconter que les découvertes de la science allaient, aux fictions allégoriques des anciens, aux quatre tableaux mythologiques de l'âge d'or, d'argent, d'airain et de fer — rêves de poètes, si aimablement chantés par Hésiode et Ovide — substituer les âges, authentiquement vrais et prouvés, quoique préhistoriques, de la pierre taillée, de la pierre polie et du bronze, âges auxquels ce ne serait pas trop s'aventurer évi-

demment que d'ajouter ici l'*Age de terre;* notre âge de terre, à nous !

Il ne répugne plus maintenant, même à la plupart de ceux dont les religions, dans leur dogmatique ignorance, sont, plus qu'elles n'arrivent à l'admettre, quand l'évidence scientifique les y contraint, dépositaires de germes, occultes ou voilés, de bien d'autres doctrines plus élevées encore et entrevues ou approfondies par des sages ou des savants d'autres âges, qui, par prudence ou par crainte, les y ont entourées d'arcanes et de paraboles nécessaires alors ; il ne répugne donc plus d'arriver à reconnaître notamment que, malgré les principes surannés de la chronologie classique, qui fait remonter l'apparition de l'homme à six ou sept mille ans seulement, on doit reconnaître maintenant que la date de l'origine de l'humanité doit être « reportée bien « au-delà de toutes les données chronologiques admises « jusqu'à ce jour, même au-delà de celles supposées par les « savants qui ont étudié la Chine, l'Inde et l'Égypte [1] ».

Que d'autres concessions ne sera-t-on pas obligé de faire !

*
* *

De recherches et d'inductions basées, par exemple, sur l'invariabilité des types de la plupart des décors de la vieille céramique chinoise et japonaise, ne serait-on pas autorisé à nous croire, quand nous pensons que les décorateurs anciens de la Chine et du Japon ne se sont pas égarés dans l'idéal et la fiction, mais n'ont fait que traduire, avec la fantaisie toutefois, qui est inséparable de l'art, dans ce que nous prenons pour des dragons imaginaires ou des « hohos » chimériques, les monstrueux sauriens et les êtres à la fois habitants de la terre, de l'air et des eaux, dernières victimes des grands cata-

[1] Gabriel DE MORTILLET.

clysmes terrestres ; êtres authentiques, actuellement reconstitués de toutes pièces par les paléontologistes?

Les vieilles races orientales que, personnellement, nous croyons avoir assisté, comme témoins, à ces engloutissements d'espèces entières de mastodontes et de plésiosaures, en auraient ainsi rappelé les images, quoique défigurées, dans leurs œuvres d'art, et seraient devenus, à leur manière, les illustrateurs artistiques des dernières convulsions géologiques du globe et de l'agonie de la faune primitive expirante.

Ces cataclysmes partiels, comme tous les déluges locaux, dont la vue bornée de certains historiens a fait des déluges universels, ont anéanti, par places, non seulement le mammouth, le rhinocéros à narines cloisonnées et les autres grands herbivores et carnassiers appartenant aux premières phases de l'époque quaternaire, mais encore une partie de la race humaine, qui, en dehors de toute contestation, était la contemporaine, sinon de tous, au moins de quelques-uns de ces animaux disparus.

*
* *

Or cette race humaine, vivant dans la contemporanéité des grands fauves, non seulement débitait et taillait régulièrement, à l'âge depuis nommé l'*âge de la pierre taillée et de la pierre polie*, le plus dur silex, l'obsidienne et la serpentine, mais s'étudiait à les façonner et à les polir, pour s'en faire des outils divers, haches, couteaux, scalpels, et s'élevait même par degrés, en perforant des cailloux, des galets, des os, des dents, des coquilles, à s'en fabriquer des bijoux, des colliers, objets d'une coquetterie prématurée et singulière, tout au moins, à cette époque; puis, préludait à des premières ébauches d'amulettes et de « grigris », ces signes d'une infirmité presque constante du cerveau humain, sur laquelle devaient, plus tard et si largement, tabler la supers-

tition et l'exploitation des fétichismes de tous ordres, en attendant qu'il vîntd'autres charlatans: c'était l'*Age de pierre* [1].

*
* *

De l'*Age de bronze* — moins édifié et moins convaincu, en tant du moins que le bronze puisse, à juste titre, prétendre à caractériser absolument un des âges de la vie *instinctive* de l'homme — nous dirons moins.

Si, en effet — car les productions de l'instinct apparaissent et se modifient au contact d'éléments nouveaux, — si donc, dans la seconde évolution humaine, on voit, aux éléments du passé, aux coquilles, aux rondelles, aux galets, se joindre parfois, au milieu de matières nouvelles, côte à côte avec le silex, toujours persistant quand même, des calcaires, de l'ardoise, du bois, de l'agate, de la jadéite, du quartz rouge, de la callaïs ou turquoise, de l'ambre [2], si donc on voit se joindre le *bronze*, ce nouveau venu, qui se traduit, dans les objets de cette époque, par de rares et d'exceptionnelles apparitions, peut-être ne serait-il pas inadmissible que ce bronze ne fût pas le résultat du travail même de ceux qui l'adjoignaient aux matières qu'ils employaient couramment.

Le bronze est déjà le produit d'un effort, d'un pas dans la civilisation : ce n'est pas une création de l'homme agissant instinctivement.

Dès lors, il n'y a pas plus lieu de créer un Age pour lui que pour les autres métaux ou les diverses productions, qui l'ont escorté ou suivi.

Ces spécimens d'un métal, très peu prodigué d'ailleurs, et, par suite, devant être de ce fait considérés comme objets de

[1] Collections de l'Exposition permanente des Colonies, du Musée de Saint-Germain, du Trocadéro, etc.
[2] Saint-Germain, Trocadéro.

grand prix, auraient, suivant nous, été simplement procurés, à titre de curiosité ou d'échange, par des peuples déjà civilisés à ceux qui, de leur vivant, princes ou « makokos » privilégiés de cet Age, mais plus arriérés que les donateurs, n'en étaient pas encore arrivés à connaître le bronze et, de ce fait même l'estimant d'autant plus, rehaussaient leur prestige de ces bijoux, qui ont été exhumés depuis et interprétés par les chercheurs et les savants, avec plus ou moins de justesse, suivant leur plus ou moins de bonne judiciaire.

C'est ainsi qu'on voit, dans les temps actuels, les sauvages, qui nous servent, à juste titre, de terme de comparaison, pour reconstruire le passé et qu'on assimile, non sans raison, aux troglodytes du monde primitif, insérer dans leurs amulettes et leurs parures des objets de cuivre et de verroteries, qu'ils reçoivent occasionnellement des explorateurs et des trafiquants, en échange de matières premières, de vivres ou de bons offices, mais qu'ils ne fabriquent pas eux-mêmes [1].

Faudrait-il conclure de la présence de ce cuivre et de ces verroteries dans leurs « grigris » que ces sauvages travaillent le cuivre et vont jusqu'à imiter la cornaline?

*
* *

Quoi qu'il en soit, l'homme des époques primitives ne se bornait point à la pratique et à la jouissance de la pierre taillée, de la pierre polie et même du bronze, mais il appliquait aussi son industrie instinctive à la création d'œuvres de terre modelée et cuite : ce n'est donc pas sans raison que, concomitant avec l'âge de la pierre à ses divers états et l'âge de bronze, notre *Age de terre* pourrait — non sans susciter peut-être quelques contestations, c'est le lot des nouveaux arri-

[1] Musée de l'Exposition permanente des Colonies : Gabon, Côte d'Afrique, Tahiti.

vants — prétendre à se faire élever au rang d'un des Ages reconnus, sous l'estampille desquels on classe le troupeau humain des époques préhistoriques: ses titres, en ce sens, nous les produisons; ils nous paraissent, à nous, indiscutables.

L'abaissement considérable des eaux des lacs et des rivières de la Suisse ayant, il n'y a pas de bien longues années, permis de faire des fouilles, on a découvert, sous des couches épaisses de tourbe et de vase, de nombreuses bourgades contemporaines de l'âge de la pierre taillée, de la pierre polie et de l'âge du bronze.

Ces demeures, « palaffites » ou « lacustres », construites au bord des lacs ou sur pilotis, à certains bas-fonds des étangs, remontent, d'après les calculs géologiques, à une antiquité, qui excède tout au moins deux mille ans avant notre ère.

Or ces stations lacustres, outre de nombreux témoins des âges de pierre et de bronze, recélaient une quantité importante de poteries.

Les unes, contemporaines de l'âge de la pierre, faites d'argile grossière, d'une pâte mélangée de grains de quartz, sans ornementation, rarement coloriées, ont tous les caractères d'une fabrication dans l'enfance et ne semblent relever que d'une cuisson élémentaire, sans four, et dans un simple feu de paille... Eh bien ! des poteries fabriquées actuellement par les Kanaks nous ont précisément présenté les plus grandes analogies avec ces ouvrages primitifs, de beaucoup antérieurs aux poteries celtes, scandinaves et germaines.

Des poteries lacustres de l'âge de bronze, qui remontent tout au moins à mille ou quinze cents ans avant l'ère chrétienne, ont également été retrouvées : elles commencent déjà à être ornementées, admettent une plus grande variété de formes, et — caractère qu'ont de commun avec elles beaucoup de poteries « indiennes » contemporaines — elles sont pour la plupart, comme celles qui les ont précédées à l'âge de la pierre taillée, *hémisphériques*, quelquefois *coniques* à la base,

ce qui nécessitait, sinon des socles, pour les maintenir, tout au moins les assises molles d'un terrain humide ou sablonneux, et tel qu'on se représente le sol perméable des terres que venait à peine d'abandonner à l'homme primitif le retrait de l'Océan ou de cours d'eau, toujours recherchés, comme voisinage, pour les premières stabulations humaines.

*
* *

Ces sortes de marmites à fond bombé ou hémisphérique, — dont l'existence établit la certitude d'un courant bien mystérieux dans l'unité d'inspiration, qui en dicte la forme à tous les primitifs, cette forme, d'autant plus caractéristique qu'on la voit disparaître partout où l'art céramique se développe et se perfectionne, — nous les retrouvons, dans toutes nos colonies, où les peuplades indigènes sont demeurées stationnaires, à la Guyane, à la côte d'Afrique, dans l'Inde, en Indo-Chine, en Nouvelle-Calédonie, ou même dans celles qui ont continué, jusqu'à cette époque, les traditions du passé, comme la Guadeloupe et la Martinique.

Les stations lacustres du Bourget, d'Ueberlingen, de Castione et de Noceto, des bords du Rhin, de Mayence, contenaient, elles aussi, des poteries lacustres, affirmant la contemporanéité de l'âge de terre avec les âges de pierre et de bronze et offrant les plus grandes analogies avec les productions céramiques actuelles des peuplades et de tribus, qui, dans leur évolution humaine, en sont encore maintenant à l'âge de pierre.

Il est facile de s'en convaincre, car les vitrines de la Nouvelle-Calédonie, par exemple, à l'Exposition coloniale des Champs-Elysées, nous montrent des types remarquables de haches taillées en serpentine polie, qui établissent incontestablement que certaines peuplades de ces pays lointains procèdent maintenant comme à l'âge de pierre.

Or il n'est pas moins facile de se convaincre, en regardant les poteries de ces mêmes peuplades, appartenant à notre Exposition, que les tribus sauvages, parmi lesquelles ont été recueillis ces outils de l'âge de pierre, en sont aussi, pour la céramique, à la période que nous avons baptisée du nom d'*Age de terre;* elles n'y sont même pas toutes arrivées.

Les rares poteries, qu'on y fabrique encore, mais qui vont disparaissant, chaque jour, au contact de notre envahissante et destructive colonisation, rappellent, à s'y méprendre, les poteries lacustres, d'il y a des milliers d'années.

Donc, là aussi, de notre temps, sous nos yeux, démonstration évidente, incontestable, de la contemporanéité de l'âge de pierre et de bronze avec les travaux primitifs que nous classons sous le nom nouveau d'*Age de terre.*

*
* *

Ces constatations sont d'une capitale importance ici, surtout si on les rapproche d'une des plus fécondes et des plus lumineuses découvertes de la paléontologie moderne, que nous avons déjà signalée ailleurs [1] : un des ethnographes les plus distingués et, de plus, paléontologiste à ses heures, un écrivain et un savant sympathique entre tous, parce qu'il avait su faire descendre la science de son trépied et l'avait rendue aimable et accessible, feu S.-Henry Berthoud, a été l'un des premiers à soutenir une thèse, actuellement incontestée et élevée, grâce à lui, vulgarisateur, à l'état de principe — à l'égal des lois de la gravitation, de l'attraction universelle et de tant d'autres — à savoir que, « partout et en tout temps, l'homme, à l'état sauvage, procède toujours de même... », formule claire, lumineuse, simple, mais qu'il fallait trouver...

[1] *Le Douaisien*, n° 242, du 3 au 10 novembre 1878.

L'œuf de Colomb, si l'on veut; mais les Colomb ne courent pas les rues, même quatre cents ans après l'immortel navigateur et à l'époque de la célébration de l'anniversaire quadriséculaire de la découverte de l'Amérique.

Ce principe, appliqué sans contestation aux outils de silex, aux bijoux, aux amulettes — aux flèches et aux armes, aux instruments de musique, comme nous comptons le montrer aussi, — à l'allumage du feu, aux tatouages, n'est-on pas autorisé à en revendiquer l'application aux œuvres de terre ?

La terre, en tant que matière travaillée et cuite par l'homme, à ses premières étapes, à sa première évolution, n'a-t-elle pas, comme la pierre, comme le bronze, le privilège de l'universalité ?

Il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre, et pour répondre : Oui, dans tous les temps et dans tous les lieux, l'homme sauvage ou, du moins, non encore arrivé à la civilisation, a fabriqué, anciennement comme maintenant encore, les œuvres de terre de la même manière, et leur a donné les mêmes formes.

C'est là un fait d'observation, donc tangible, contrôlable.

*
* *

Fait d'observation !

Or l'observation, qu'on le note en passant, est, et restera, l'estampille et le passeport de notre époque dans le bilan des siècles.

L'observation, c'est la science faite homme, devenue organe ou vassale des organes ; c'est le microscope usuel, mis sous l'œil et à la portée des paysans, ces savants de l'avenir, ces légions futures de voyants, quand on leur aura donné à tous le bienfait, ne fût-ce que des éléments les plus primaires, de l'instruction.

L'observation savante est celle des Berthoud et des Pasteur, mettant, après eux, aux mains du vulgaire le point fixe et le levier d'Archimède.

Que d'*eurêka* sortiront nus, enthousiastes, aveuglés et aveuglants de lumière, des contemplations de l'esprit humain, émancipé, replié sur lui-même ou absorbé dans l'étude patiente des mystères encore cachés de la nature !

Mais revenons à nos faits d'observation.

Au milieu de la merveilleuse expansion de la civilisation universelle, on rencontre donc encore, à l'heure actuelle, quoique exceptionnellement, certaines peuplades isolées, attardées dans leur évolution, figées au point où se sont arrêtés et ont disparu tant d'autres jalonneurs de la progressivité humaine.

Or, toutes ces peuplades travaillent encore la terre par les mêmes procédés, lui donnant les mêmes formes que leurs devancières, depuis si longtemps disparues dans la nuit des siècles !... Est-ce assez caractéristique, assez concluant ?

Celles chez lesquelles — comme chez les Fuégiens, par exemple, récemment étudiés de si près et avec tant de soin et de talent par une mission scientifique, dont l'œuvre demeurera [1] — on ne trouve aucune notion de l'art de terre, les faits afffrment l'invariabilité de la règle, par cette exception même : les Fuégiens, en effet, n'en sont encore qu'à une évolution de l'humanité antérieure à celle où, dans les manifestations ordinaires et successives de l'*instinct* humain, arrivent à se promouvoir les productions de l'*art de terre*.

S'il est vrai d'ailleurs que, en principe, l'être humain, dans les premières phases de son évolution terrestre, suive toujours l'impulsion secrète, qui le pousse à tailler le silex et à le polir, à forger le fer et à travailler le bronze, à pétrir enfin la glaise, suivant certaines règles invariables, et à la cuire d'après des procédés toujours les mêmes, il faut bien admettre qu'en fait,

[1] Mission scientifique de la *Romanche* au cap Horn.

il est tout au moins nécessaire pour cela qu'il trouve à sa portée le silex, le fer, les éléments du bronze et la terre à potier.

C'est le cas des Fuégiens ; c'est surtout les cas de tant d'Australiens, qui s'ingénieraient en vain à trouver la terre à potier sur les récifs madréporiques de coraux, dont est formée la masse absolument calcaire de cette pullulante éclosion marine des archipels des Tuamotu et de Mangareva, et des Gambiers, par exemple.

... Pauvres Fuégiens ! sauvages heureux d'hier, malheureux demi-civilisés de demain !

Les voilà à jamais perdus pour l'observation !

Un hivernage de la *Romanche* et de quelques équipages français aura contrarié chez eux le développement natif et régulier de l'instinct ; aura-t-il suffi à leur donner le germe d'une civilisation à peine entrevue ?

... Passons !

*
* *

Ainsi donc, pour la terre, tout aussi bien que pour la pierre et pour le bronze, et suivant la loi, précisée ou du moins vulgarisée par feu S.-Henry Berthoud, partout et en tous temps, l'homme, à l'état sauvage, procède toujours de même : c'est là un fait, qui se dégage à l'évidence de nos études.

Doit-on cependant hésiter à aller encore au-delà et à se poser en question le pourquoi de cette loi jusqu'ici inexpliquée ?

Quel est ce pourquoi ?

A quelle cause attribuer la passivité, quasi-automatique, de l'homme, dans cette application invariable, fixe, en tous temps et en tous lieux, des mêmes manières de faire ?

Oh ! s'il s'agissait des animaux, et non de l'homme — cet autre animal, qui a le tort de ne pas se croire tel, — comme

on répondrait plus vite et d'un esprit plus dégagé! Car les animaux aussi, tout comme l'homme, obéissent fatalement et partout à des lois, auxquelles aucun d'eux ne saurait se soustraire.

Là, on a vite trouvé la clef : il s'agit des animaux!

Mais, examinons l'ensemble...

*
* *

On évoquerait par centaines — car l'évidence et la multiplicité des exemples ont fait pulluler, sous la plume d'écrivains et de penseurs, des pages étincelantes, parmi lesquelles on n'a qu'à puiser — les cas nombreux et concluants, qui signalent les forces mystérieuses, nous avons dit les lois, auxquelles sont soumis les animaux de tous ordres, guidés, pour ainsi dire, par des voix inconnues et régis par des codes fixes et immuables : glanons, sans parti pris.

Qui n'a remarqué, par exemple, ce courant spontané, un des plus étonnants, sans doute, de la nature, « qui amène, chaque année, les poissons du pôle aux douces latitudes de nos climats : ils viennent, sans s'égarer, dans la solitude de l'Océan, trouver, à jour nommé, le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps prépare, sur nos bords, la pompe nuptiale : il couronne les saules de verdure, il étend des lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles de nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de cristal. A peine ces préparatifs sont-il achevés qu'on voit paraître des légions émaillées. Ces navigateurs étrangers animent tous nos rivages : les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux; les autres se balancent mollement sur les vagues ou divergent d'un centre commun, comme d'innombrables traits d'or; ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes à travers l'azur fluide; ceux-là dorment dans un rayon de

soleil, qui pénètre la gaze argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadrons, se séparent, se réunissent encore; et l'habitant des mers, inspiré par un souffle de vie, suit en bondissant la trace de feu que sa compagne a laissée pour lui dans les ondes [1]. »

— Qui donc a déposé, dans ces myriades de poissons divers, le germe latent, les injonctions de cette force dirigeante, qui les conduit, à travers des milliers de lieues, sûrement, mathématiquement, à jours fixes, dans les endroits prévus, où doivent et peuvent seuls s'accomplir les doux mystères et les imprescriptibles devoirs de leur génération ?...

Voilà ce que nous demanderons !

Qui donc les guide à travers l'immense inconnu de l'enveloppe liquide de notre terre, comme il guide vraisemblablement les hordes innombrables des êtres à travers l'immensité des globes et des planètes, où se poursuit l'évolution progressive de la nature entière ?

Qui donc, dirons-nous ?

A travers les divergences d'opinions, qui feront rechercher, en cela, aux uns une intervention surnaturelle — explication toujours commode, — à d'autres, un automatisme inexpliqué, l'instinct, répondra-t-on presque unanimement, l'instinct !

— Soit ! l'instinct !...

*
* *

Qui donc encore, — pour passer du monde des eaux aux plaines plus fluides de l'air, — enseigne invariablement aux oiseaux les lois, qui doivent présider à la création de leurs demeures, de ces nids, pour la fabrication desquels une

[1] CHATEAUBRIAND.

force invisible donne « l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant » ?

« Aussitôt que les arbres ont développé leurs feuilles, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons, qui croisent des branches dans la cime d'un arbre ; il y a des filandières, qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid [1]. »

— Palais ou nids, toujours les mêmes pour chaque espèce, appropriés aux besoins de chacune : ceux-ci, suspendus, dans les airs, par des attaches flexibles, et se mouvant, au gré de la brise, pour bercer la couvée de la huppe, sortes de hamacs de marins ou de filets suspendus pour la rêverie de lascives créoles ; ceux-là noués, par des gonds mobiles, à des roseaux trigéminés, autour des tiges desquels ils peuvent s'élever et descendre, à glissement doux, suivant l'ascension ou l'abaissement des eaux, et laisser toujours ainsi, à sa ligne de flottaison, le doux nid aquatique, gondole mobile et fixe à la fois, où la jeune épouse du traquet et la rousseline des marais veillent sur leur tendre famille, frileusement pelotonnée sous les ailes maternelles : voilà ce que nous avons vu !

O doux palais de l'amour, couchettes moelleuses de la délicate nitée, qui donc a révélé et qui révèle indéfiniment aux générations successives du peuple, éphémère à la fois et impérissable, des oiseaux les lois éternelles et immuables, qui doivent présider à votre création ?

— L'instinct, répondra-t-on encore ; toujours l'instinct !

*
* *

[1] CHATEAUBRIAND.

Et parmi les quadrupèdes, pour ne prendre qu'un exemple, quel est l'observateur qui, parcourant les rives des lacs du Canada, cette seconde France d'autrefois, et, en contemplant les travaux des castors — pauvres caraïbes du règne animal, qui tendent aussi à disparaître complètement, — n'a pas été frappé d'étonnement; quel est l'observateur, qui ne s'est pas demandé, s'il n'y avait point, là, quelque chose, sinon de surnaturel, tout au moins d'inexpliqué ?

« Qui donc aurait mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal, qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux et perpendiculaire sur le côté opposé? Savez-vous le nom du physicien, qui a enseigné à ce singulier ingénieur les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue aplatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons, avec l'exactitude de ce castor, dont les magasins plus ou moins abondants indiquent, au mois de juin, le plus ou moins de durée des glaces de janvier [1]. »

— Qui, mais qui donc inspire cet architecte, ce météorologiste animal?

Sans aller, comme l'illustre auteur de quelques-unes des lignes transcrites ci-dessus, chercher, dans une source abstraite et supérieure, la solution de cet important problème, nous n'hésitons pas à répéter encore et toujours, en ne nous y associant que sous réserves, ce verdict de la voix du peuple : l'instinct !

*
* *

Eh bien ! soit... l'instinct; l'instinct encore, qui, des animaux supérieurs, mammifères, oiseaux, poissons, s'étendant jusqu'aux insectes et aux infiniment petits, dicte des lois à

[1] CHATEAUBRIAND.

l'abeille pour ses ruches, à la mouche cartonnière de la Guyane, dont l'Exposition permanente nous montre les nids, aux cellules géométriques, aux parois plus solides que si le carton en sortait des manufactures européennes les plus perfectionnées.

L'instinct, qui donne aux fourmis un langage magnétique, un vocabulaire téléphonique, transmis par le seul attouchement des antennes [1], et qui, comme à des peuples pasteurs, leur a enseigné de recueillir le sucre que les pucerons — leurs troupeaux — butinent ou distillent pour elles sur les végétaux et dont elles sont si friandes. Ne voit-on pas les fourmis « transporter, élever, nourrir, dans leurs habitations, ces petits insectes, qui leur fournissent du miel. Les fourmilières sont plus ou moins riches, selon qu'elles ont plus ou moins de pucerons : c'est leur bétail, ce sont leurs vaches, leurs chèvres, leurs abeilles. Quelques fourmis, plus ingénieuses et plus prévoyantes encore, bâtissent avec de la terre, autour des tiges des plantes, des maisonnettes et des étables, destinées aux pucerons qu'elles y réunissent [2]. »

N'est-ce pas aussi l'instinct alors qui, étendant son action et la rendant d'autant plus merveilleuse qu'elle agit sur des êtres plus minuscules — *maximè miranda in minimis* — guide, dans la construction de leurs babylones sous-marines, de leurs jardins de Sémiramis de dessous l'Océan, les animalcules qui y secrètent — avec une régularité et une variété à la fois à désarçonner tous les architectes — les coraux et les polypiers, dont l'Exposition nous offre aussi quelques spécimens, les madrépores, qui, formant des forêts de plusieurs lieues, entourent la Calédonie d'une ceinture de récifs et

[1] *Recherches sur les fourmis*, de M. Hubert, Genève ; — et *Histoire naturelle des fourmis*, de Latreille.

[2] Aimé Martin, *Annotations des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*. Dentu, Paris, 1860, p. 215.

constituent le sol même d'une infinité d'îles de l'océan Austral ?

*
* *

Voilà bien, et sans contradiction possible, depuis les plus hauts sommets du règne animal jusqu'aux infiniment petits et aux microbes presque — et pourquoi pas ? — la prédominance de l'instinct établie, reconnue... Evidemment ; il s'agit d'animaux.

Mais, par contre, combien n'est-il pas difficile, impossible même, de contraindre l'homme, arrivé à la civilisation, âne chargé de reliques, à s'abaisser — ainsi le croit-il du moins — jusqu'à admettre que lui aussi relève d'instincts !

Il est pourtant indispensable de s'entendre.

L'homme, à l'état primitif — sauvage, tranchons le mot — privé de relations, de communications avec d'autres êtres que le groupe limité, dans lequel il se meut ou plutôt croupit, ne vaut ni plus ni moins — moins, bien certainement — que les autres animaux.

Le soin de sa conservation, instinct !

Le langage, instinct !

Le feu, instinct !

Les outils de pierre taillée ou polie, instinct !

Les armes, les vêtements primitifs, instinct !

La poterie — et c'est là surtout ce qui nous occupe, ce qui motive cette longue, mais non inutile démonstration — la poterie, instinct !

Qui le niera, en voyant partout, à toutes les époques, l'homme, sauvage ou resté isolé, procéder d'une manière identique, uniforme, invariable, dans ces diverses manifestations de son activité ?

Mais dire instinct, ce n'est pas tout dire, et il ne serait pas indigne de l'homme, réellement homme cette fois, émancipé

des entraves de l'état sauvage, et arrivé graduellement, par les conquêtes, nées de la sociabilité et de la solidarité de la grande collectivité humaine, à un degré assez élevé d'intelligence pour être apte à rechercher la cause et l'origine des choses ; non, il ne serait pas indigne de cet homme intelligent de ne pas s'en tenir à se contenter d'un mot aussi vague, aussi vide : l'instinct.

*
* *

Qu'est-ce que l'instinct ?...

— Un de ces mots, dépourvus de sens, à peine figuratifs et expressifs de faits inexpliqués, monnaie banale, dont on se paye trop facilement, ayant pour corollaire et pour compagnon le doute, cet oreiller, par trop commode, sur lequel on s'endort.

L'instinct, cependant, puisqu'on veut bien l'admettre, d'où procède-t-il ?

Le castor, les oiseaux, les poissons, les insectes, les animalcules madréporiques, les microbes et, par-dessus tout cela, l'homme — car il n'y a pas, il faut qu'il y passe — de qui, d'où le tiennent-ils, cet instinct ?

Ce serait probablement trop s'aventurer — à une époque où les continuateurs des d'Holbach, des Lamettrie et des Broussais vont jusqu'à nier pour l'homme lui-même le privilège d'une âme immatérielle — que conclure de cet ensemble de faits à l'affirmation de l'âme des animaux, chapitre à peine ébauché d'une philosophie qu'on déserte.

Et pourtant, comment attribuer au corps, chez l'animal, et non à l'âme qu'on lui conteste, des facultés rattachées à l'âme, dans l'homme, la mémoire, par exemple ?

Nier l'âme humaine, comme on nie celle des animaux, serait peut-être encore le moyen le plus expéditif.

Nier, tout n'est-il pas là pour certains !

Si toutefois on n'en arrive pas à ce point, de tous les faits étranges, attribués à l'instinct, il résulte que les animaux pourraient bien ne pas être lès simples machines, auxquelles prétendait les réduire Descartes, mais bien des êtres doués, à doses différentielles, d'avantages physiques et de qualités immatérielles.

Pourquoi, alors, par préjugés de castes — idoles de tribu de Bacon — constituer, dans la classification des êtres, des boxes de rebut pour les animaux, comme pour les parias dans l'Inde, d'une part ; et d'autre part, un train spécial, des compartiments réservés et capitonnés pour l'homme, pour l'être humain, pour le roi de la création — *quia nominor*... — pour cette créature enfin qui, cependant, jusqu'au moment où les bénéfices de la sociabilité et la culture d'une intelligence — qu'il serait insensé de nier toutefois — arrivent à l'élever insensiblement à la civilisation, n'est même pas égale, mais, le plus souvent, est inférieure à la majeure partie des animaux.

Ce sont là des concessions légitimes que tout homme, désintéressé et sans parti pris n'hésitera pas à faire.

*
* *

Il n'entre pas dans nos vues de développer les conséquences qu'on pourrait tirer, en rapprochant ces faits d'observation et ces raisonnements des théories formulées, en ces derniers temps, par des novateurs de génie ; qu'il nous suffise de les indiquer.

Louis Figuier et son école, en élargissant et en vivifiant la métempsycose de Pythagore au foyer des découvertes de la science moderne, admettent, on le sait, non pas les migrations de l'âme, se réincarnant ici-bas dans les divers corps de notre faune terrestre, mais bien les évolutions successives de l'universalité des âmes, se survivant et se réincorporant,

par voie d'épurations graduelles, dans l'immense et persistante série progressive des êtres, qui peuplent l'infinité des sphères sidérales, rangées ainsi par séries ascensionnelles. Les âmes, avec ce système, ne passeraient pas d'un groupe à un autre tout différent, quoique appartenant au même habitat planétaire, comme cela était admis dans l'ancienne métempsycose, mais auraient, par voie de migrations interplanétaires, dans chacun des mondes successifs, leur filiation individuelle, bien déterminée et leurs familles attitrées, aptes à devenir de plus en plus parfaites et à s'élever de la bestialité jusqu'aux extrêmes limites de la perfection absolue.

Rien, de plus, ne forcerait à admettre que la station du Monde, que nous habitons, serait la première, et l'on devrait au contraire penser, en se reportant à certains indices à peine entrevus, mais qui sont à approfondir, à des réminiscences, à des faits d'instinct, comme ceux que nous avons indiqués ici, que la terre ferait suite à d'autres centres d'habitat, et ne formerait qu'un chaînon entre les premières étapes et les relais ultérieurs et successifs, qui acheminent progressivement la série des êtres vers leur perfection.

Tel est ce système, si nous nous le sommes bien assimilé, en le complétant et en l'élucidant d'après nos vues personnelles.

*
* *

Serait-il, dès lors, trop téméraire de voir, dans les instincts immuables des animaux, dans les instincts de l'homme sauvage ou à l'état natif, des réminiscences et comme les apports d'une ou de plusieurs incarnations préalables, formant les premières ébauches de la vie animale à ses débuts.

Dans cet ordre d'idées, l'instinct serait une somme d'acquêts préexistants d'une première ou de premières incarnations, antérieures à la migration terrestre.

Ce serait l'hérédité d'un état préalable, qui survivrait dans chacune des classes d'êtres et les doterait — d'une manière impersonnelle, inconsciente, vague, confuse encore — de notions générales, d'allures, d'habitudes précédemment acquises et incorporées, non à l'individu seul, mais à la collectivité, à l'espèce.

Et cela tout aussi naturellement, et de la même manière que, dans la successivité de l'espèce humaine, ainsi d'ailleurs que se transmettent, au sein des familles, — atavisme, — les qualités ou les vices du sang, on voit les aptitudes acquises, les connaissances accumulées, aller se transmettant par voie d'hérédité, chez les animaux aussi bien que chez l'homme et s'ajouter aux instincts primitifs, les complétant, les enrichissant, pour former, peut-être, un ensemble d'apports nouveaux, destinés à une existence ultérieure, dans l'enchaînement des migrations incessantes, qui acheminent tous les êtres, quels qu'ils soient, vers le mieux et la perfection.

Ainsi, dans ce système, toutes les fois qu'un germe vital se sera incarné et aura donné l'existence à un être, que, soit le hasard, soit le cours normal des choses auront fait appartenir à un groupe d'hommes demeurés à l'état sauvage, ce sauvage, régi uniquement par l'instinct, c'est-à-dire par les qualités préexistantes, inhérentes à son seul germe vital, se développera, suivant l'instinct, allumant son feu par le frottement, taillant ou polissant ses silex, préparant ses outils et ses armes, cuisant ses poteries primitives, d'après les règles fixes et invariables de l'espèce, et cela tout aussi bien que cela a été, il y a trois ou quatre mille ans, chez les lacustres, et que cela est à l'heure actuelle chez les Kanaks et les Tubuaï.

Lorsque l'existence, au contraire, est départie à des êtres humains, appartenant à des agglomérations déjà fécondées par les bienfaits de la civilisation, l'instinct, quoique persistant toujours, se développe et se modifie, au contact, et fait

vite place à l'expérience, transmise, d'homme à homme, de père en fils, par la tradition.

*
* *

Le jeune être, en pleine société civilisée, dans son enfance, et même plus tard, pour sa partie non dégrossie ou non améliorée par la sociabilité, donnera encore des traces d'instinct. Ces traditions instinctives et innées se manifesteront, soit, par des dessins primitifs, semblables, — quoique sans relation apparente, ni explicable autrement que par les liens occultes de l'instinct générique, — aux images grossières et aux fétiches du Gabon et de Tahiti ; soit, par un langage digne tout au plus des nègres primitifs et procédant par les mêmes règles rudimentaires et les mêmes tournures javanaises. Mais l'enfant, né dans ce milieu civilisé, arrivera vite à se métamorphoser, au frottement de ses semblables, en profitant de leurs connaissances accumulées : écriture, calcul, imprimerie, télégraphe, vapeur, application des lettres, des sciences et des arts.

Alors, aux flèches à arêtes de poissons, aux tomahaws de bois durci au feu, aux haches de serpentine et de silex, qu'il eût, ailleurs, et en d'autres circonstances, tout simplement réédités de lui-même et sans maître, il trouve tout substitués — est-ce un mieux, dans ce cas? — les armes à feu, les revolvers, les mitrailleuses, les lebels et les canons Krupp.

Alors aussi, assez éclairé, parfois, pour ne recourir que le moins possible à cet arsenal meurtrier, il développe les armes de la paix, et trouve à sa portée le merveilleux outillage de la civilisation, les métaux usuels et précieux, les ressources fécondes de la mécanique, depuis les rouages étonnants de petitesse et de précision, les axes de rubis et de pierres précieuses, les échappements des Wagner et des Bréguet, jusqu'aux instruments les plus puissants, cyclopes

d'airain au service de l'homme, les marteaux-pilons du Creusot et des autres immenses usines de ce genre.

Puis dans le cas — plus actuel ici — du travail de la terre, il fait succéder aux poteries grossières d'argile les séductions du saxe et du sèvres, toutes les porcelaines et les faïences qu'un céramographe hors ligne a sacrées du titre de « merveilles de la céramique » ; les barbotines, nées d'hier et déjà si vivantes et si répandues ; enfin les peintures au grand feu, sur le cru, qui sont en voie de se substituer aux peintures à l'huile, comme celles-ci ont détrôné la peinture à l'encaustique et à l'œuf.

Devenant, en un mot, l'homme vraiment digne de sa destinée ultérieure, et procédant aux développements de cette intelligence, qui doit, de plus en plus, le rapprocher de la suprême intelligence, l'homme alors se meut dans le monde élevé de la science et des lettres, dans les calmes régions de la morale et dans les jouissances pures de l'art.

*
* *

Mais loin de nous la pensée de nous attarder à traiter plus à fond cette question de philosophie et d'anthropologie transcendantes.

Qu'il nous suffise d'avoir fait entrevoir les aperçus neufs et les horizons inexplorés, auxquels peuvent conduire l'étude des céramiques archaïques et rien que ce filon, si modeste en lui-même, des poteries « indiennes » de nos Colonies.

Qu'on se garde toutefois de trop regimber contre ces études nouvelles : les anciens poncifs et les clichés tout faits sur la genèse des céramiques ne reposent guère, qu'on le sache bien, sur un champ moins touffu d'hypothèses, qui sont, tout autant, sinon plus contestables.

La céramique, dit-on, comme nous le disons d'ailleurs nous-même, est aussi vieille que le Monde, et l'on ajoute : le

jour, où la terre plastique, détrempée au contact des pluies, reçut l'empreinte des pas des premiers hommes et que, séchée par les ardeurs du soleil, elle en conserva la forme, le modelage était inventé. — Simple hypothèse, dirons-nous.

Puis, quand, auprès du foyer des premiers âges, l'homme primitif vit, par l'action du feu, la terre se durcir, changer de nature, prendre une teinte rougeâtre, arriver à une résistance relativement plus considérable, et, perdant sa plasticité et sa tendance à se délayer, conserver la forme, qui lui était donnée, devenir imperméable, l'idée des poteries en terre cuite était trouvée à son tour. — Seconde hypothèse, tout simplement.

Pourquoi, pendant qu'on y est, ne pas expliquer la ressemblance des formes, cette hémisphéricité caractéristique des poteries primitives en général, par la tendance, que nous sommes loin de nier, de l'homme à imiter les calebasses, les courges et la « marmite de singe », — ces poteries végétales, qui lui servaient précédemment pour puiser et conserver son eau, dresser ses aliments?...

— Comme si ces végétaux s'étaient rencontrés partout à la portée des premiers hommes !

*
* *

Lorsqu'enfin les mêmes hasards — puisque, dans ces nouvelles hypothèses, on substitue hasard à instinct, — les mêmes hasards donc ont mis en contact avec cette terre cuite quelques débris végétaux, imprégnés de soude et de potasse naturelles, quelques fragments de cristallisations salines ou alcaloïdes, la glaçure émaillée des poteries aurait été trouvée, devant ainsi ses origines aux mêmes causes et aux mêmes circonstances que le verre !

Qui ne se souvient d'avoir lu la narration de Pline, attribuant la découverte du verre à des voyageurs phéniciens,

qui, s'étant servi de natron pour construire un foyer, sur le rivage, produisirent par hasard une sorte de cristal factice, résultat de la fusion du sable mêlé à la matière saline.

Et, plus près de nous, qui ne se rappelle avoir dévoré la lecture de cette même légende, au milieu de la fiction charmeresse des aventures de Robinson Crusoë, ce livre ami de toutes les jeunesses et de tous les enthousiasmes, qui vont, s'élançant de cœur, vers les aventures et les merveilles des pays d'outre-mer.

Nous ne répugnons pas à admettre que ces hasards aient pu se produire exceptionnellement, accidentellement ; mais qui dit universalité nie précisément l'accident, l'exception ; or, il faudrait une singulière mauvaise volonté pour ne pas reconnaître que la pratique de la céramique n'est pas accidentelle, limitée, circonscrite en quelques lieux, mais, au contraire, qu'elle est régulière, constante, universellement répandue.

Quoi qu'il en soit, qu'ils relèvent de l'instinct ou du hasard, modelage, terre cuite, glaçure vitrifiable constituent les étapes successives par lesquelles a débuté la céramique archaïque ; ce sont les premiers bégaiements de l'art de terre.

De ces grossières ébauches, de ces essais primitifs, essais partout les mêmes et exhumés, en monuments indiscutables, du fond des fouilles de tous les temps et de tous les pays, ou qui se survivent encore dans quelques foyers arriérés de production, l'art céramique a fini par s'élever, avec le progrès et la civilisation, jusqu'aux manifestations d'élite et aux œuvres vraiment artistiques, qui sont une des gloires des temps modernes.

*
* *

En résumé, nous avons constaté que, dans nos diverses Colonies, où survivent encore des indigènes à un état de cul-

ture rudimentaire correspondant à celle des âges de pierre et de bronze, ces primitifs, quand ils rencontrent les éléments propices, pratiquent le travail de la terre plastique d'après les procédés et avec les formes que l'on relève dans les spécimens préhistoriques, exhumés des fouilles et des stations lacustres découvertes à une infinité de points disséminés sur le globe.

Nous en avons conclu à l'existence, dans l'évolution humaine, d'une phase que nous avons dénommée l'*Age de terre*, phase à laquelle doit s'appliquer, avec toutes ses conséquences, l'aphorisme, actuellement admis, que, partout et en tous temps, l'homme à l'état sauvage procède toujours de même.

Cette universalité et cette immutabilité, nous les avons attribuées à l'instinct que l'homme-animal, le sauvage, possède au même titre que les autres animaux, et nous nous sommes demandé si, et jusqu'à quel point, l'instinct devait se rattacher et se concilier avec les théories formulées, en ces derniers temps, sur les évolutions des êtres et leurs migrations interplanétaires.

Quant à celles de nos Colonies, dans lesquelles les traditions primitives ne se sont perpétuées qu'en partie, mais où les formes et les procédés de fabrication, tout en restant archaïques encore, se sont, jusqu'à un certain point, modifiés par suite de progrès naturels, d'initiations ou d'imitations diverses, nous en avons réservé l'étude pour les chapitres qui vont suivre et qui seront consacrés à l'historique des poteries de nos possessions américaines de la *Martinique* et de la *Guadeloupe* et à celles de la *Guyane* française.

CHAPITRE II

LA MARTINIQUE ET LA GUADELOUPE

(LE CHAXEL ET SAINT-MARTIN)

Nous commencerons l'étude de nos céramiques coloniales par la Martinique et la Guadeloupe, ou, pour dire plus juste, Saint-Martin, car c'est dans cette dépendance de la Guadeloupe que s'est continuée la fabrication de la poterie.

L'histoire des origines de l'art de terre est, à bien peu de chose près, la même pour ces deux colonies.

Un simple document, d'une ligne à peine, établira tout d'abord jusqu'à quel point la Martinique estimait le travail du potier.

« On m'a parlé d'une poterie de l'île, sur laquelle fut placée cette inscription, qu'on y lit encore :

« Ici, le travail change la terre en or. »

— C'est une courte, mais péremptoire indication que nous trouvons dans les *Études historiques et statistiques sur la population de la Martinique*[1], du Dr E. Rufz.

Il ajoute : « Voilà donc l'origine de cette aristocratie coloniale tant attaquée, le travail, ce principe un des moins contestés, le dernier retranchement de l'ordre social !... Il y a dans les armoiries de nos îles plus de houes que d'épées ! Mais laissons courir les faits !... »

Ainsi s'exprime M. Rufz.

— Ah ! oui, laissons courir les faits, nous aussi ; et sur-

[1] *Saint-Pierre de la Martinique.* Imprimerie de Carles, rue Justine, 9 ; 1850.

tout gardons-nous bien de nous égarer dans de telles controverses.

Ne nous occupant ici que de céramique, nous ne nous attarderons même pas à examiner si ceux-là, qui portent le plus à attaquer cette aristocratie coloniale, dont parle M. Rufz, ne sont pas précisément les parvenus, qui, se targuant de privilèges nobiliaires, ont oublié un peu trop vite, et des premiers, ces « houes » de leurs prétendues armoiries.

Mais puisque, paraît-il, on parlait encore, à ce point, d'armoiries aux Colonies, il y a une quarantaine d'années, et que, dans ces armoiries, à côté des épées, on doit compter pour quelque chose, et à plus juste titre, les bêches et les houes roturières, combien il nous eût plu, à nous céramographe, de pouvoir y faire entrer également le pain de terre glaise et la roue du potier... mais !

*
* *

Quant à l'inscription de cette fabrique de poterie des Antilles : « Ici le travail change la terre en or, » il est fort probable que certains, en jetant les yeux sur la céramique de la Martinique et de la Guadeloupe, trouveront, tout au moins, cette formule un peu ambitieuse.

De l'or, c'est peut-être beaucoup pour d'aussi modestes poteries ?

N'y a-t-il pas lieu plutôt de penser que le potier, en parlant d'or, avait tout simplement en vue le sens général — et vrai dans ce cas — de monnaie. Réduite à ces termes, cette inscription serait toute justifiée, car, rien que la petite île de Saint-Martin, dépendance de la Guadeloupe, exporte annuellement jusqu'à concurrence de vingt-cinq à trente mille pièces de poteries.

Qu'elles produisent de l'or ou du billon, telles qu'elles sont, ces poteries, dont on peut voir de très intéressants spécimens

à l'Exposition permanente des Colonies, sont loin, malgré tout, d'être à dédaigner : elles ont de la tenue, de la forme, elles témoignent même d'un certain goût, mais, en somme, et nous l'avons déjà indiqué précédemment, ce ne sont que des poteries, pour ainsi dire, primitives, de ces terres enfin, dont nous avons parlé plus haut sous le nom de « poteries indiennes ».

*
* *

Comme on le sait, les premiers explorateurs du nouveau continent, s'imaginant que l'Amérique n'était que le prolongement de l'Inde, lui donnèrent le nom d'Indes Occidentales, et, le nom d'Indiens étant appliqué aux indigènes des pays nouvellement découverts, les armes, les parures, les poteries de ces tribus furent appelées alors et ont continué depuis à être appelées indiennes.

Poteries indiennes... Qu'est-ce à dire et faudrait-il conclure de là que les poteries de la Martinique et de Saint-Martin soient la reproduction exacte des poteries des Indiens primitifs?

— Non pas d'une manière absolue ; mais il serait tout aussi inexact de se refuser à y trouver, pour quelques-unes du moins, une certaine survivance de leurs traditions.

Pour nous, il ne pouvait y avoir le moindre doute à ce sujet, même *a priori*, mais nous avons tenu à élucider la question, et nous nous sommes posé, avec la volonté de le résoudre, ce double problème céramique :

Les Indiens primitifs des Antilles pratiquaient-ils l'art de terre?

Les poteries actuelles sont-elles, quoique perfectionnées, une évolution de ces poteries de début ?

*
* *

Abordons le premier point : Les Indiens primitifs des Antilles pratiquaient-ils l'art de terre ?

Ces Indiens primitifs, qui ont, depuis, complètement disparu de nos possessions des Antilles, étaient, outre les Arrouages et quelques sauvages Brésiliens, les Caraïbes, qui, vraisemblablement, n'étaient autres que les Galibis, venus du continent. Ils avaient pris leur nouveau nom, qui signifie hommes forts, victorieux, lorsqu'ils eurent triomphé des Ygneris, qu'ils massacrèrent, mais dont, en gens pratiques, et, en vérité, pas trop sauvages, par là du moins, ils conservèrent, pour eux, les femmes.

Ce serait une erreur de considérer les Caraïbes comme des anthropophages cruels, et de continuer à les flétrir du nom de cannibales.

Nous ne nions pas le cannibalisme : l'anthropophagie se pratique encore chez quelques tribus de la Guyane, aux rives du haut Oyapock, pas bien loin des Antilles.

« L'anthropophagie est une des maladies de l'enfance de la première humanité, un goût dépravé que la misère explique, qu'elle ne justifie pas..... Plaignons le cannibale, et ne l'injurions pas trop, nous autres, civilisés, qui massacrons des millions d'hommes pour des motifs certes moins plausibles que la faim..... Le mal n'est pas tant de faire rôtir son ennemi que de le tuer, quand il ne veut pas mourir[1].....»

A cette pensée ou boutade d'un homme d'esprit, nous ajouterons que, chez les peuples primitifs, le cannibalisme est, le plus souvent, « une affaire plutôt de bravade que de goût ».

C'est, avant tout, un outrage infligé au vaincu, une mutilation, une prise de possession matérielle de son corps et de son être, voués ainsi irrévocablement au néant, mais ce ne sont pas toujours ces repas monstrueux et abominables dictés par la misère et l'abrutissement que l'on raconte.

Les Caraïbes n'en étaient pas là, et il faut, dans des

[1] Toussenel, *Zoologie passionnelle.*

légendes trop facilement accréditées, tenir compte de l'intérêt et des passions de ceux qui, plus tard, exterminant ces mêmes Caraïbes et ne voulant pas dire qu'ils les avaient massacrés, trouvaient un délicieux euphémisme et écrivaient qu'on s'était borné à les chasser des îles et à les jeter à la mer.

*
* *

Tout en les jetant à la mer, il n'était pas moins adroit de se justifier, en insinuant que la matière à noyer ne valait pas grand'chose.

Mais, peu à peu, le jour se fait, là, comme ailleurs : le temps n'est même plus, où le Père Laborde oserait, dans la pensée que le nom de Juif doit être la plus grande injure — quoique l'on tende à y revenir — donner ridiculement aux Caraïbes les Israélites pour aïeux, en se basant, pour toute donnée, sur cette considération que, chez eux, « le cousin épousait sa cousine et qu'aucun membre de la famille ne mangeait de pécary » !

— Que de Juifs dans le monde, à ce compte !... J'en appelle aux cousines du Monde entier, que les cousins n'épousent pas toujours, il est vrai, mais..... et à tous ceux, qui ont ou n'ont pas le culte des saucissons de Sainte-Beuve — pécarys ou autres — absorbés même le vendredi, au dire d'une légende passionnante à certaine époque.

Quant à l'état de barbarie des Caraïbes, la plupart de ceux qui ont lu ou compilé les historiographes de la colonisation, les PP. Labat et Dutertre, ne tenant compte ni du temps ni des lieux, et jugeant, à leur point de vue étroit d'Européens, portés à croire que leur civilisation à eux seuls est de droit naturel ou d'essence privilégiée, ils n'ont vu que la sauvagerie dans ce qui était déjà, cependant, un effort puissant de production.

Haches de pierres, hameçons de caret, pirogues creusées

par le feu, familles vivant uniquement de chasse et de pêche, barbarie que tout cela !

De telles doctrines, légèrement quoique intentionnellement lancées dans le public, s'y accréditent facilement.

Évidemment, pour des lecteurs habitués, sans aller plus au fond des choses, à employer chez eux des ouvriers habiles, munis de bons outils d'acier ou de machines perfectionnées, recourant, pour moyen de locomotion, à la vapeur, aux crampton, à l'hélice, aux rapides ou aux transatlantiques, pour correspondance, aux téléphones, aux télégraphes ou aux tubes pneumatiques, et, pour toute chasse ou pêche, connaissant à peine de vue les halles centrales, mais plus pertinemment Bignon ou Chevet, pour ces lecteurs, la civilisation rudimentaire des premiers âges n'est que de la barbarie, de la barbarie toute pure.

Il n'est pas étonnant qu'on ait laissé s'invétérer de tels préjugés sur les Caraïbes, lorsque les auteurs les plus modérés en arrivent à dire, sans l'avoir vérifié, que, « excepté quel-« ques grossiers instruments de ménage, qui s'y trouvaient, « leurs cases ressemblaient à des tanières plutôt qu'à des « demeures humaines, et que les abeilles et les hirondelles « sont meilleurs architectes[1] ». — Cela fait sourire !

*
* *

A l'heure présente, les abeilles et les hirondelles — artistes par hérédité ; atavisme animal — ne sont-elles pas meilleurs architectes que bien des élèves des Beaux-Arts et prix de Rome, si l'on tient compte des conditions respectives : argument oiseux d'ailleurs.

Quant aux tanières et aux grossiers instruments, il y a là une erreur de fait ; elle doit être redressée.

[1] E. Rufz, *ut supra.*

Sans doute, on ne peut nier qu'à l'époque où Christophe Colomb, le 15 juin 1502, découvrant la Martinique, qu'il nommait alors Madiana ou Mantinino, y laissait, pour tous éléments de colonisation, des cabris et des cochons — acte de colonisation assez sommaire pour un civilisé, — on ne peut nier que les indigènes y fussent encore à cet état primitif de civilisation rudimentaire, voisin de celui qu'on désigne sous le nom d'âge de pierre.

Des documents authentiques sont là pour en témoigner.

L'Exposition permanente des Colonies possède une inappréciable collection d'outils caraïbes de l'âge de pierre, qui montrent surabondamment qu'il ne faut pas traiter si légèrement les âges, où l'homme devait savoir produire, pour lui-même et de ses propres mains, à la sueur de son front, ce que nous trouvons, nous, tout fait, à prix d'argent, sans fatigue, dans le premier bazar venu.

N'est-ce donc rien que d'avoir su donner à ces haches de pierre leur forme et leur poli, sans l'aide d'outils de fer, et en n'ayant, pour travailler le silex, qu'un autre silex.

Or, bien que l'âge de la pierre polie comporte généralement la concomitance de la fabrication d'œuvres de terre, ainsi que le prouvent les découvertes récentes de nombreuses stations lacustres, où pierres et poteries se rencontrent côte à côte, nous en étions presque, en présence de ces affirmations, qui présentaient les Caraïbes comme des sauvages grossiers, à nous demander si l'art de terre, manifestation d'une incontestable civilisation relative, pouvait avoir réellement à compter parmi leurs productions

*
* *

Les PP. Labat et Dutertre ne nous offraient guère de matériaux propres à étayer notre thèse en faveur des Caraïbes.

Il nous sembla pourtant qu'après le Père Labat, avec les yeux duquel il faudrait bien se garder de toujours voir, qu'après le Père Dutertre, qui est déjà plus équitable, il y avait à approfondir.

Nous recourûmes donc au sieur de Rochefort, et, là, nous fûmes plus heureux [1].

Le Père Dutertre n'avait pas pu ne pas reconnaître toutefois que le Caraïbe était « le peuple le plus content, le plus « heureux, le moins vicieux, le plus sociable, le moins con- « trefait et le moins tourmenté de toutes les nations du « Monde ».

Ce n'était pas déjà trop mal pour de tels sauvages...

Le sieur de Rochefort nous fit faire un pas: « Ils ont tant « de patience à faire ce qu'ils entreprennent, dit-il, qu'ils y « réussissent mieux que des Français. »

— Ah ! cette fois, les Français n'avaient qu'à bien se tenir; il ne s'agit plus là de simples prédispositions physiques ou morales, mais d'une supériorité incontestable dans le travail et dans la volonté.

Puis l'historien des Antilles nous montre les Caraïbes, non pas dans des tanières, mais dans de bonnes cases, avec de bons lits, préparant la farine de manioc, se fabriquant une liqueur, le « Ouicau de cassave bien rissolée » — les friands ! — « sur des *platines de terre*, et versée dans des vases pleins d'eau ».

Leur industrie, dit-il, les met à même de construire des sièges, des meubles, des tables et même « plusieurs sortes de vases et de vaisseaux propres à servir à boire et à manger, qui sont polis, peints et enjolivés de mille grotesques et enluminures agréables à la veüe [2] ».

Sont-ce bien là encore des sauvages ?

[1] *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique*, par le sieur de ROCHEFORT. Amsterdam, chez Arnould Lears, 1658.

[2] *Histoire naturelle et morale, ut supra*, page 452.

Et, en présence de ces enjolivements, de ces gais bariolages, dont la « veüe » — ce sens délicat — est agréablement récréée, en présence de leur habileté dans l'industrie des paniers qu'ils faisaient « de toutes les dimensions » et qu'ils ornaient élégamment, car « ils n'ignoraient pas l'art du mélange de la couleur des lianes, afin de plaire aux yeux[1] », n'est-on pas autorisé à augurer de la perfection que devaient atteindre déjà leurs œuvres de terre.

*
* *

Car, ces œuvres de terre, en présence de ces citations, elles ne sont déjà plus à nier, et l'on doit en affirmer l'existence parallèlement à celle des autres ouvrages, dont nous venons de parler.

Il y a mieux, et, s'il ne nous donne malheureusement pas la description de ces poteries des Galibis, le sieur de Rochefort nous dit, en toutes lettres, un peu plus loin : « Les Caraïbes s'emploient aussi à faire des pots de terre de toutes sortes, qu'ils savent cuire, en des fourneaux, comme nos potiers. Et, avec cette même terre, ils forment des platines sur lesquelles ils font cuire la cassave. »

Pots de terre de toutes sortes !... N'est-ce pas, sous une forme concise, l'appréciation que nous aurons nous-même à donner des poteries indiennes actuelles de la Martinique et de la Guadeloupe, c'est-à-dire de Saint-Martin, qui, malgré leur distinction relative, ne peuvent guère prétendre à plus qu'à cette simple appellation de « pots de terre de toutes sortes ».

Du reste, partout où nous les trouvons, les Caraïbes pratiquent ou transportent l'art de terre.

Dans cette même *Histoire naturelle et morale des Antilles*,

[1] *Histoire de la Guadeloupe*, par M. A. Lacour. Basse-Terre, 1855.

datant déjà de 1658, le sieur de Rochefort, qui nous a éclairé précédemment de ses renseignements, ajoute : « Les Apalachites, — avec lesquels plus de moitié des anciens Caraïbes, depuis l'expulsion de ceux d'entre eux, qui ne voulurent pas adorer le Soleil, jusqu'à présent, n'ont fait qu'un peuple et qu'une république, — usent, dans leur ménage, *de terre émaillée* de diverses couleurs et peinte fort agréablement. » — Terre émaillée et peinte !...

« ... Ils ont aussi l'adresse de composer de l'hydromel, parfaitement bon, lequel ils conservent en de grands *vaisseaux de terre.* »

« ... Tant hommes que femmes... après le temps des semailles et des moissons... ils font de la *poterie*, ou ils arrangent des plumes pour faire des tapisseries, ou ils font des corbeilles, des paniers et autres menus ouvrages avec une industrie merveilleuse. »

D'ailleurs la céramique a laissé des traces dans la langue caraïbe : les pots de terre s'y nomment *Taumali akaë* et *Canary*.

Pourquoi et comment dénommer des choses qui n'existeraient pas ?

Donc, il ne saurait plus subsister un doute, les Indiens primitifs faisaient bien de la poterie et pratiquaient l'art de terre : voilà notre premier point résolu.

*
* *

Faut-il admettre, en second lieu, que les poteries actuelles, quoique perfectionnées peut-être, soient une évolution et la continuation presque identique de ces poteries de début ?

C'est ce que nous allons voir, en même temps que nous étudierons comment cette transmission aurait pu se produire.

Cet art de travailler la terre et de la cuire — dans l'in-

tervalle, qui sépara la conquête des jours terribles où les Caraïbes, après la sage administration de M. Duparquet, qu'ils appelaient leur compère et qu'ils prenaient pour arbitre, furent, sous la domination des seigneurs, exterminés, en d'autres termes, jetés à la mer, — cet art de travailler la terre les Indiens du premier jour eurent donc largement le temps de l'inculquer aux Indiens des nouvelles couches, qui vinrent successivement former le noyau de la population ouvrière des Colonies.

Bien des afflux de races et d'immigrations étrangères vinrent, en effet, se fondre dans le type créole, sous le climat transformateur et essentiellement unificateur des Antilles, mais leurs éléments successifs reçurent forcément les inspirations des premiers occupants et les perpétuèrent, malgré la longue succession des années.

Il s'écoule près d'un siècle et demi entre la découverte des îles et l'expulsion des Caraïbes et près de deux siècles pour arriver à cette date de 1695, époque à laquelle une seule famille de « sauvages » restant à la Pointe-Rose, on allait — grand genre de l'époque — visiter, comme bêtes curieuses, les malheureux survivants d'une race actuellement éteinte, chez lesquels le philosophe et le penseur eussent probablement constaté moins d'instincts sauvages et plus d'éléments d'intelligence que chez leurs stupides et égoïstes visiteurs.

Dans ce long intervalle, et sous le nom générique d'Indiens, étaient venus se fusionner et s'unifier les Aradas, les noirs d'Aria, d'Angola, du Bénin, les Bibis, les Bouliquis, les esclaves de Jeuda et du Gabon, les Fonds, les Fouïdas, les Mines et les Pepaws.

Ayant des besoins identiques à ceux de leurs devanciers, des instincts analogues, puisqu'ils sont universels, ces Indiens nouveau-venus durent s'en tenir, sauf quelques améliorations insignifiantes, aux mêmes ustensiles.

C'est ainsi que nous trouvons encore les Indiens actuels toujours aux mêmes calebasses gravées, « à dessins bizarres

peints le plus communément en rouge [1], aux mêmes paniers de lianes diaprées de couleurs assorties, aux mêmes couïs ou calebasses gravées : on se croirait encore aux ouvrages décrits par le sieur de Rochefort.

Pourquoi supposer une exception pour la poterie ? Pourquoi penser que, contrairement à ce que nous voyons pour le reste des ustensiles, on se soit plu à innover en cela ?

*
* *

La chose vaut d'ailleurs la peine d'être étudiée à fond.

La colonisation européenne a-t-elle eu là un rôle à jouer, des modifications à introduire ? — Voyons-le.

En admettant, ce qui peut être, que certains colons — venus d'Europe et qui, exceptionnellement, renonçant à ces « houes », par lesquelles ils devaient devenir riches ou nobles — se soient mis à l'industrie et aient eu la prétention de « transformer la terre en or » ; en admettant donc que certains colons aient introduit quelques améliorations dans les procédés et les formes, il est évident qu'ils durent, avant tout, suivre les errements existants, donner satisfaction aux habitudes locales, et perpétuer dans leurs ouvrages la tradition des Indiens.

D'ailleurs il dut être relativement restreint, nul peut-être, le nombre de ces potiers européens.

Où les recruter ?

Les engagés, amenés de France, jusqu'à l'arrêt de 1774, et appelés à devenir « habitants » par le travail, songeaient, avant tout, au sol, qu'ils devaient d'abord « interroger laborieusement de leurs mains » avant d'en devenir propriétaires.

« Quelques familles particulières passèrent, il est vrai, à

[1] M. A. Lacour, *ut supra.*

leurs frais, à dessein de demeurer dans la Colonie [1]... » Mais ce n'étaient pas des ouvriers.

« Il y eut aussi des artisans venus librement. Il y eut certainement des personnes plus considérables, qui amenèrent, à leurs frais, de petites colonies particulières. Ainsi firent MM. Houel, à la Guadeloupe, et de Poincy à Saint-Christophe : ils vinrent, avec bon nombre de soldats et quantité de métiers, les plus nécessaires, comme charpentiers, serruriers, chaufourniers, briquetiers, tailleurs de pierres, etc. [2].»

Dans tout cela, nous ne trouvons pas précisément de potiers.

Mais, en admettant qu'il y en ait eu, qui nous dira alors pourquoi nous ne les voyons pas, s'il en était ainsi, introduire dans la poterie indienne, dont ils se seraient faits les fabricants et les vendeurs, les formes auxquelles ils avaient dû s'habituer dans leur pays d'origine ?

Pourquoi surtout ne pas avoir appliqué à ces poteries les procédés d'émail en plomb et à l'étain, alors employés couramment en Europe ? Or, rien de tel ne s'est produit.

L'ingérence européenne ne doit donc pas être admise, et l'on est autorisé à considérer comme la continuation pure et simple, quoique avec des perfectionnements, des traditions de la céramique des Indiens, la forme et les décors des poteries actuelles des Antilles, si remarquables par leur aspect de naïve et rustique simplicité.

*
* *

Mais, à côté de cette simplicité de forme et de matière, il est un point, non moins caractéristique, que nous ne pouvons

[1] Dutertre.

[2] E. Rufz, *Etude statistique sur les populations de la Martinique*, 1er vol., p. 125.

nous empêcher de signaler à l'attention : nous voulons parler du caractère gréco-romain que ces poteries des Antilles tiennent, on ne sait d'où.

C'est une chose, qui saute à la vue, aussitôt que le fait est seulement indiqué : or, nous l'indiquons.

On est réellement frappé, lorsqu'on regarde les poteries indiennes du Chaxel pour la Martinique et de Saint-Martin pour la Guadeloupe, du caractère archaïque, de leur air d'austérité et de calme, de la noblesse et de la sobriété d'attitude et de tons, qui les rapprochent, sans contestation, de la famille des poteries de la vieille Rome et de la Grèce.

Or ces poteries d'aspects grecs et romains, nous venons de démontrer qu'elles sont d'essence et de tradition absolument indiennes !

Quels rapports cependant soupçonner entre les Antilles et ces peuples de la vieille Europe, disparus depuis si longtemps et séparés du monde ancien par de telles distances et de tels obstacles ?

Cette question aussi mérite d'être approfondie.

*
* *

Abordant cet ordre d'idées, il est impossible de ne pas songer immédiatement aux Phéniciens, ces juifs navigateurs, dont les barques, côtoyant le littoral, aussi longtemps qu'elles le pouvaient, et, parfois, lorsque la terre leur fit défaut — *ubi defuit orbis*, — s'abandonnant aux courants, visitèrent le monde entier.

Ils pourraient bien ne pas être écartés, comme quantités négligeables, en tout ceci, et au contraire fournir un coefficient précieux dans l'élucidation de cette question.

Ne sont-ce pas déjà les Phéniciens, qui, sans avoir bien conscience du rôle considérable qu'ils jouaient, sans trop le vouloir non plus, servirent de véhicule aux deux grandes civi-

lisations d'Égypte et d'Assyrie, et en portèrent à la Grèce les germes féconds ?

Ne sont-ce pas les Phéniciens, qui, par une invention dans laquelle leur génie mercantile ne voyait sans doute qu'un moyen plus facile et plus pratique pour donner un corps à leurs comptes de commerce, apportèrent dans ce même pays, avec les caractères alphabétiques, le merveilleux instrument de l'écriture, qui permit aux Grecs de créer les lettres et les sciences, et d'ouvrir à l'humanité la carrière du progrès, dont les horizons devaient s'étendre plus tard vers l'infini, grâce à la découverte féconde de Gutenberg.

Les Phéniciens, ces audacieux au triple airain du poète, dont les navires, par ordre du roi d'Égypte Néchao, entreprirent des circumnavigations lointaines et le périple de l'Afrique, n'auraient-ils pas étendu plus loin — hasard ou volonté ? — leurs courses aventureuses, et, pour ce qui se rattache plus particulièrement à la présente étude, n'auraient-ils pas pu concourir à cette diffusion transatlantique de l'art de terre, eux, qui avaient déjà, par eux-mêmes, porté la céramique à un remarquable degré d'avancement.

N'allons pas trop vite !

*
* *

Nous nous bornerons, pour le moment, à avoir établi que les poteries des Antilles sont la suite et l'une des formes du perfectionnement des traditions des poteries primitives — car ce ne sont plus là les œuvres instinctives de l'âge de terre, — non seulement des Caraïbes, mais de beaucoup de peuples, qui n'en restent pas à leur première évolution.

De cette première évolution, toutefois, il en reste des traces parmi les poteries du Chaxel, aussi bien que parmi celles de Saint-Martin, dans les vases à fond hémisphérique, dont nous retrouverons partout l'existence et dont nous pouvons affir-

mer, *a priori*, que des recherches plus opiniâtres, ne manqueront pas d'exhumer de nombreuses manifestations anciennes, comme cela s'est produit pour les outils caraïbes de l'âge de pierre.

Nous venons de signaler, de plus, dans les perfectionnements, apportés depuis à la fabrication de ces poteries, la trace de réminiscences grecques et romaines.

Nous venons, à ce sujet, de parler des Phéniciens.

Est-il téméraire d'ajouter, à l'appui de notre thèse, la probabilité de relations créées, autrefois, par la mystérieuse Atlantide, entre le monde ancien et le monde auquel, bien qu'il soit plus vieux peut-être que l'autre comme contrées habitées et comme civilisation, on a eu vite fait d'assigner le nom de nouveau monde.

Cette Atlantide, île ou continent, dont l'existence quasi-antéhistorique, se perpétue, par des souvenirs encore vivaces, dans les légendes de l'Orient, et sur laquelle Platon nous a conservé d'antiques traditions, n'aurait-elle pas, avant son anéantissement par un des grands cataclysmes du globe, servi d'intermédiaire aux courants civilisateurs, qui auraient relié, tout naturellement alors, les Indes Occidentales aux Indes Orientales ?

*
* *

S'il en est ainsi cependant, et malgré toute l'apparence de vraisemblance que paraisse avoir notre hypothèse, on s'explique que l'influence gréco-romaine ait pu s'étendre jusqu'aux Antilles, mais, par contre, comment expliquer que cette influence, qui s'y est imposée en maîtresse et qui y a dominé, d'une manière exclusive, se soit à ce point interrompue brusquement ou ait assez perdu de ses forces en chemin — et un chemin pas bien long cependant restant à franchir — pour que ce qui peut se dire, sans réserve, des îles — la Guade-

loupe et la Martinique — cesse d'être vrai, en partie du moins, dès qu'on touche au continent américain, à la Guyane par exemple.

Car, bien qu'un certain nombre de ses poteries se sente aussi de réminiscences grecques et étrusques, la Guyane, comme nous le verrons, en a beaucoup d'autres, qui rappellent non plus celles de la Grande-Grèce et de l'Hellade, mais les productions de Mitla et de Palenque, les œuvres exhumées des tombeaux des Aymaras et de la Bolivie, des poteries du Nicaragua, des Quichuas du Pérou et des téocallis ou temples à sacrifices humains des Aztèques.

A cela ne peut-on pas répondre qu'il est tout naturel que la Guyane, qui fait partie du continent américain, ait conservé quelque chose des vieilles inspirations traditionnelles de ce pays et de son génie national, à côté des particularités, qui pourraient les rapprocher du genre italo-grec, qu'elle aurait, d'autre part, puisées aux mêmes sources que les Antilles ?

D'ailleurs le Mexique, la Bolivie, le Pérou, — chez lesquels on s'est plu également à retrouver de nombreux points de contact avec l'art grec ou sud-européen, — ont, tout aussi bien que la Guyane, conservé des productions originales, qui les caractérisent en propre.

Rien d'étrange donc à ce que ces deux courants puissants se soient côtoyés et aient conservé leur existence personnelle, sans se confondre ni s'absorber mutuellement.

Ces faits, ces problèmes, nous nous bornons ici à les indiquer.

*
* *

Le champ de découvertes s'élargira d'ailleurs peut-être pour les poteries anciennes des Antilles : ce qui manque le plus, ce sont les chercheurs. Déjà, l'on a signalé quelques trou

vailles de statuettes anciennes : il sera alors possible de faire des comparaisons avec les poteries du continent américain, et de conclure avec plus de certitude.

Car, bien que les poteries américaines, remontant à deux mille ans tout au moins avant Jésus-Christ — poteries aymariennes, chichimèques, mitlaïques, palenquéennes, quichuoises, téotihuacanes, toltèques, toutes péruviennes en général, et celles des Incas en particulier, — soient presque sans exception recouvertes d'un vernis perméable, provenant d'une couche silico-alcaline ou asphaltique, et même peut-être d'un vernissage à froid, nous pouvons affirmer qu'il y a eu, aux mêmes époques, des poteries en terre cuite, rouge brique, sans couverte, d'un grain assez fin, et plus anciennes certainement, et plus rares que les terres noires, qui se sont acquis une si grande notoriété chez les réputés connaisseurs.

Et si, de cette haute antiquité préchrétienne, nous sautons à environ mille ans après Jésus-Christ, nous retrouvons encore des terres cuites aztèques ou mexicaines, en terre rouge, et sans aucun vernis, idoles et statuettes, dont M. de Waldeck a publié le dessin. Une collection même de plus de deux mille pièces de ces poteries — parmi lesquelles se trouvaient des groupes excessivement curieux, des brûle-parfums ou brûle-encens pour brûler le copal devant les Divinités, et des *téocallis* ou temples à sacrifices humains — fut rapportée du Mexique, il y a plusieurs années, par M. Pingret.

On voit quelle était l'importance du rôle de la terre cuite sur le continent américain, à une époque déjà très reculée.

Les Mexicains imprimaient même leurs étoffes au moyen de petits blocs en terre cuite, sans couverte et à dessins en relief, dont M. de Waldeck — aux ouvrages duquel on ne saurait trop recourir pour l'étude de ces civilisations disparues — a reproduit plusieurs spécimens.

Qui n'a d'ailleurs parcouru les richesses sans nombre que contient, en ce genre, le Musée du Trocadéro, si bien doté en

antiquités mexicaines, péruviennes, et en tous autres documents archéologiques des deux Amériques.

*
* *

Mais revenons à nos poteries indiennes des Antilles : simples terres, assez sommairement tournassées, d'une pâte argilo-sableuse, lourdes, elles rentrent dans la plus élémentaire des catégories des terres cuites établies par Brongniart.

Ni lustrées de glaçures plombifères ou cuivreuses transparentes, ni recouvertes d'émail opaque stannifère, elles ne peuvent même pas revendiquer le lustre factice des poteries silico-alcalines, et, si la terre de quelques-unes d'entre elles, les poteries blanches de la Martinique, par exemple, que leur nature exceptionnelle eût pu destiner à de plus délicats ouvrages, se présentent avec une sorte de vernis, il faut y voir une action, non pas chimique, mais simplement mécanique : il s'agit là, non plus, comme on l'a supposé, d'une sorte de fritte exsudée de la terre à la cuisson, mais uniquement d'un ton de la pâte, avivée par le tourneur au polissage ou d'un massage superficiel de la pièce crue. Tous les modeleurs connaissent bien cet effet, qui se produit sur la terre, par la simple action du doigt, l'*ad unguem* d'Horace. La surface extérieure, unie et polie à l'outil, mieux planée, plus dense, prenait ainsi un lustre peut-être préparé déjà par quelque solution gommo-résineuse, ajoutée lors de ce petit travail de dernière main.

La majeure partie des poteries de la Martinique est d'un rouge vineux, tenant du rocou, et rappelle certaines teintes des poteries romaines.

Quoique de simple terre à briques, elles doivent leur belle couleur à un ton rouge plus vif, qu'on leur applique à froid et qui ne résiste pas au grattage. Leur lustre s'acquiert par un procédé analogue à celui des poteries blanches.

Celles-ci, qui sont d'un beau blanc jaunâtre et crémeux, sont formées d'une terre moins commune que les rouges.

Quoique assez lourdes, elles méritent d'être remarquées ; c'est que, dans la grande famille céramique, les poteries blanches anciennes ne sont pas sans être d'une certaine rareté : la vieille Égypte nous en fournit quelques exemples, dans les hypogées de Tanis [1], et la période gallo-romaine en a révélé de rares spécimens dans les fouilles du bassin de l'Allier [2].

Dans la fabrication coloniale contemporaine, nous avons vu peu de terres du même genre, et nous signalerons, tout au plus, un vase remarquable de la fabrication de Mayotte, donné à Sèvres par l'amiral Pothuau [3].

*
* *

La majeure partie des poteries de la Martinique provient du Chaxel, habitation proche du Lamentin, dans la baie de Fort-de-France, le seul endroit de l'île — bien que cela ne se rattache pas à la question céramique — où les serpents n'aient jamais fait apparition.

On y fabrique, pour toute la Colonie, en terres blanches ou rouges, les alcarazas, les pots et potiches, les gargoulettes, les vases à goulots ou biberons et ces vases à fonds hémisphériques qu'on tenterait vainement de substituer complètement, tant à la Martinique qu'à la Guadeloupe, aux *couïs*.

Le « couï » est l'assiette du pays ; c'est la moitié d'une calebasse naturelle. Dans toutes les cuisines, il y a des couïs, et il serait impossible d'en faire disparaître l'usage.

Cette fidélité aux choses du vieux temps explique, jusqu'à

[1] N° 1475 de Sèvres.
[2] Exposition de l'Union Centrale, 1884.
[3] N° 7039 de Sèvres.

un certain point, la persistance des formes indiennes, ou tout au moins anciennes, même au milieu des tendances industrielles de la fabrication moderne, qui vont, chaque jour, en progressant. Voilà, en effet, que l'on se met, au Chaxel, à la fabrication des tuiles et des briques à l'européenne, qui, jusqu'à présent, étaient d'importation et venaient de Marseille.

Quant aux poteries de la Guadeloupe, elles proviennent, le plus généralement, non pas de la Guadeloupe même, mais d'une de ses dépendances, Saint-Martin, comme nous l'avons dit plus haut.

Les potiches et autres vases sont fabriqués à la main, avec de la terre recueillie à Saint-Martin. Le tour est inconnu dans cette île. On exporte annuellement plus de vingt-cinq mille potiches et autres poteries.

Les potiches de Saint-Martin sont plus estimées que celles de la Martinique, qui, elles, cependant, sont faites au tour.

La terre de Saint-Martin est plus poreuse et tient l'eau beaucoup plus fraîche. Mais aujourd'hui qu'on fabrique artificiellement de la glace à la Basse-Terre et à la Pointe-à-Pître, on ne fait plus autant de cas de ces potiches ou alcarazas.

*
* *

Les poteries actuelles de Saint-Martin, arrivées à l'Exposition permanente pour figurer à l'Exposition d'Anvers et à l'Exposition de 1889, sont généralement d'une terre et d'une couleur d'un jaune ocre, peu foncé, quoique légèrement brunâtre.

A côté de vases, qui rappellent les anciennes formes grecques, urnes, phiales, lécythos, œnochoés, olpés, coupes et bouteilles, dont nous parlerons plus loin, il y a des formes caractéristiques et particulières, qui ont quelque chose d'indien, peut-être de mexicain. Les anses de certains vases,

semblables à de lourdes torsades d'épaulettes, l'évasement des encolures gondolées comme des collerettes, les décorations, en creux, formées par application de cachets et de lettres, multipliant, jusqu'à l'abus, le nom de Saint-Martin — la réclame ? — d'amour, parfois — le cri du cœur ? encadrées de cartouches entourés de rayonnements de feuilles de vigne sauvage et de petites palmettes, donnent à l'ensemble de cette céramique un caractère particulier, qui fait qu'on les remarque, malgré leur apparente rusticité... Élégance peut-être un peu imposée par le désir de bien faire et de paraître de ceux qui devaient les produire en public, aux Expositions.

Quant aux poteries, qui remontent à une fabrication un peu plus ancienne, elles sont d'un coloris chamois rosé, doux et chaud à la fois, qui est, comme pour les terres rouges de la Martinique, le résultat d'une couche lustrée, et qui rappelle les teintes aimables de certaines poteries étrusques, mais elles n'ont pas la légèreté de pâte de celles-ci et sont, au contraire, d'un assez grand poids et d'une terre fort sommairement travaillée. Douces au toucher à l'extérieur, elles sont âpres à l'œil et aux doigts, aux endroits que le polissage de l'outil et la couche superficielle d'enduit ou de pâte affinée n'ont pas atteints ; leur cassure est rêche, d'un grain assez brutal et hérissée de petits graviers, naturellement incorporés dans la masse.

En général, on peut dire que les terres de la Guadeloupe, ou plutôt de Saint-Martin, sont moins franches de nuances que les poteries de la Martinique, et que leurs tons rompus tiennent le milieu entre les deux teintes bien tranchées du Chaxel.

*
* *

Pour les formes, nous l'avons dit, il est impossible de ne pas constater une analogie entre ces diverses poteries, tant

de la Martinique que de Saint-Martin, et les céramiques de la Grèce et de l'Etrurie. Il y a là évidemment un air de famille, et l'on reconnaîtrait, sans effort, parmi ces poteries, nées cependant à de telles distances et de temps et d'espace, cette ressemblance, cette *facies non omnibus una, nec diversa tamen*, que le poète attribue à des sœurs.

Sans doute, il serait audacieux de vouloir retrouver, d'une manière absolue, dans les poteries des Antilles — poteries d'un usage courant et destinées à des emplois vulgaires, — cette élégance de formes, ce soin dans la préparation des pâtes, qui ont élevé les productions de la céramique grecque du rang de terres grossières au niveau d'œuvres d'art, et qui ont fait dépasser la matière même de toute la hauteur de conceptions dues à des artistes raffinés : *materiem superabat opus...*

De plus, les céramiques d'outremer, — céramiques généralement innomées ou confondues uniformément sous le nom assez prosaïque de *gargoulettes* — ne peuvent, par cela même, bénéficier de ce prestige incontestable que prête à la dénomination des poteries grecques le charme d'une langue harmonieuse et sonore, doublée encore, le plus souvent, de l'évocation d'images gracieuses et poétiques.

Le plus simple vase grec, avec la seule poésie de son nom, acquiert immédiatement un charme que conquerrait difficilement à d'autres, affublés de noms triviaux ou bizarres, une élégance de formes égale ou même supérieure.

Ce charme est d'ailleurs d'autant plus pénétrant que ce ressouvenir du grec, qui vient se faire jour à travers les brumes du passé, est et sera toujours, pour la plupart des lettrés, non point l'évocation de classiques, le plus souvent délaissés, mais un mirage décevant, qui sait, avant tout, nous rajeunir par la vision aimable de nos aurores de jeunesse et par la réminiscence toujours savoureuse de ce doux âge, non encore éprouvé par les tourmentes de la vie.

*
* *

Oh ! le grec du vieux temps !

Oh ! ces noms, que nous retrouvons comme embaumés encore d'un tiède baiser de ce printemps, qui, malgré censeurs, « pions » et pédagogues, venait, par la fenêtre entr'ouverte, se glisser, sur l'aile d'un rayon de soleil de mai, à travers les feuillets vibrants d'une vieille Iliade, ayant servi déjà à plusieurs générations de vétérans ; tiède baiser apportant avec lui du dehors une pensée de la famille absente, et qui savait égayer les murs nus et tristes du collège, ce cloître moins la vocation, ce bagne de la jeunesse !

Ces noms grecs, sonores et pompeux, qui de nous ne les entrevoit vaguement noyés dans la traînée nuageuse des grands alexandrins d'Homère, à caractères bizarres comme des Turcs de carnaval, tout constellés d'accents — soleils ou croissants dans le dos, — tout papillotants de longues et de brèves.

Qui ne les entend résonner étrangement dans la bouche du professeur, quel qu'il ait pu être — le grec ayant fatalement sur eux tous la même et inéluctable influence, — qui ne les entend, qui ne les voit grimacer ces noms grecs, à travers les lèvres académiques, prétentieusement contractées pour l'epsilon ou l'omicron — les chétifs — ou ridiculement béantes pour le fameux êta ou le plantureux ôméga — les longues opulentes, — cet ôméga, dont nos cahiers, au milieu de profils, qui le plus souvent n'avaient rien de la Niobé antique ni de la chaste Minerve, étalaient leurs doubles rotondités, pour la plupart souscrites malicieusement d'iotas, tombant à tort et à travers, deci, delà, assez incongrûment d'ailleurs, véritable scandale pour nos maîtres, ces respectueux de tout ce qui touchait, de près ou de loin, à cette Grèce poétisée, qu'ils n'avaient jamais entrevue que dans leurs rêves ; la Grèce poétique, dont la vie matérielle devait,

suivant eux, se résumer au seul nectar et à la seule ambroisie ; la Grèce où les caractères sacrés de Cadmus ne devaient être que gravés respectueusement sur le marbre et l'airain...

Tout au plus pour interprètes de ces divins caractères se seraient-ils résignés à subir les calames de l'Alphée, religieusement taillés par la *calligraphoî* d'Athènes ou les styles précieux des *librarii* de la Rome antique...

Et nous — cet âge est sans pitié ! — comme nous nous plaisions à les estropier de nos infectes plumes de fer, la plume « Perry », la révolutionnaire ; comme nous les traitions sous jambes ces pauvres caractères grecs, les panachant à tort et à travers, les aspergeant, comme des hasards d'un goupillon de rencontre, d'accents bizarres, oxytons, barytons, périspomènes et tant d'autres !

*
* *

Mais venons à nos vases grecs, termes, utiles ici, de comparaison :

Voici l'*Alabastron* ou la *Phiale*, élégante bouteille à anse, dans laquelle les Grecs, ces délicats, renfermaient leurs onguents et leurs huiles parfumées, et que l'on voit souvent aux doigts gracieux des divinités antiques ; la phiale dont notre vulgarité moderne a fait la « fiole », forçant ainsi brutalement le ciel à compter avec la terre, la poésie à se faire vile prose réaliste.

L'*Amphore*, ce vase aux anses élégantes, ramenées à la hanche, comme deux beaux bras de jeune Athénienne ; l'Amphore, cette poétique esclave, obéissant gracieusement, en tous climats, aux impatients « verse encore », amoureusement adressés aux enivrantes Galathées de tous les temps ; l'Amphore avec sa sœur l'*Amphotis*, et son délicat diminutif l'*Amphoridion*.

Ou bien c'est l'*Aryballos*, sorte de bourse élégante, vase

à boire, sans pied, comme pour inviter le convive à ne pas le poser sans le vider entièrement, ainsi que plus tard les hanaps des preux et les cornes et vidrecomes en forme d'olifants.

Le *Calyx*, dont le nom seul fait penser à la corolle parfumée d'une fleur, et le *Canthare*, lui aussi en forme de gracieuse campanule, monté sur un pied délicat, allégé de deux sveltes poignées, et tel qu'on le voit, parmi les attributs de Bacchus, coupe élégante destinée à recevoir la liqueur sacrée dans les temples, ainsi que le *Cratère* et la *Kélébé*, grands et beaux vases s'ouvrant élégamment à leur sommet et prêtant leurs larges flancs rebondis aux mélanges de l'eau et du vin des repas et des sacrifices.

L'*Hydrie*, dont le nom rappelle, non la forme, aussi variable que le caprice des artistes grecs, mais l'usage et la nature de son contenu ; l'Hydrie, vase à eau, qui fait rêver aux sources fraîches de l'Attique, pays du soleil, où l'eau limpide, *udor*, n'était pas plus à dédaigner que le vin lui-même.

*
* *

Le *Kottabé*, qui, dans le principe, servait, chez les Phigaliens, à faire circuler, au commencement du repas, le vin consacré, où chaque convive trempait les lèvres, sorte de bénédicité païen, dans lequel on disait, à la ronde, en se présentant réciproquement le vase : « Soupez bien » ; et qui, plus tard, grâce à l'ingénieuse initiative des Siciliens, devint une coupe destinée à l'amusement des repas et des fêtes.

Où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus, joyeux festins des Grecs, dans lesquels, pour lutter d'adresse, jeunes éphèbes et jeunes vierges, aux rires perlés et aux bruyants et harmonieux éclats de voix, hommes mûrs et vieillards, reprenant un renouveau de jeunesse, au souvenir de leurs triomphes

des jeux isthmiques ou néméens, lançaient à l'envi la nappe liquide du *Kottabé* dans un vase, sur la surface liquide duquel surnageaient de légères coquilles ou de petites naïades d'émail, que devait submerger le vainqueur, pour recevoir le prix que décernaient, avec les plus beaux baisers de leurs lèvres, rouges comme des grenades en fleur, avec les plus vifs éclairs de leurs yeux embrasés, les belles filles de Delphes ou d'Athènes, fanatiques de ce jeu des Cottabides.

Le *Lécythos*, buire à parfums, comme l'Alabastron, comme lui s'élevant en une urne élancée, prenant son essor d'un piédouche, évasé lui-même en cône bien assis sur une base à vives arêtes. Rien de gracieux, rien de robuste à la fois, comme cette phiale cylindrique, au col étroit, surmonté d'une cupule profonde, par laquelle se déversaient les flots embaumés des essences et des philtres, lorsque les femmes et les suivantes, la tenant suspendue, par son anse délicate, au bout de leurs doigts fuselés, en versaient le contenu parfumé sur les longues chevelures ondoyantes ou sur le corps voluptueux des Athéniennes à leur toilette ou sortant du bain.

*
* *

Les Grecs, amis des parfums, ne l'étaient guère moins du bon vin. L'*Œnochoé*, dont le nom seul évoque toute une vision des crus de l'Attique et la légende de Ganymède, ce sommelier des dieux, cet échanson des déesses, n'était pas sans jouer un grand rôle dans la céramique hellène : « L'*Oinokon*, c'est le pot de terre, qui sert à puiser la liqueur dans le cratère pour la distribuer dans les coupes. Quel mot charmant que ce nom d'Œnochoé, et combien plus charmante encore est la forme qu'il désigne ! L'Hydrie, dans la même donnée générale, a des proportions massives, qui indiquent la vulgarité du liquide qu'elle renferme ; l'Œnochoé, avec

son corps ovoïde, son col mince, évasé, découpé en ouverture délicate, son anse légère et gracieusement infléchie en S, a toutes les élégances du style, toutes les délicatesses du luxe ; aussi, voyez, n'est-ce pas le vase que portent les déesses? Dans les compositions, sacrées ou familières, la femme, toujours divinisée par la beauté, enivre déjà l'éphèbe par le geste arrondi de son bras soulevé, prêt à pencher l'Œnochoé pour en répandre l'ambroisie[1] .»

L'ancêtre de l'Oinokon, c'est l'*Olpé*, qui, primitivement, servait à puiser le vin dans les tonneaux. Plus tard, nous le trouvons consacré au culte. C'est une sorte de buire, qui s'est perpétuée dans nos sacrifices chrétiens. Plus généralement encore, et dans la vie publique, à une époque où les jeux s'étaient élevés à la hauteur de fêtes nationales et sacrées, c'était la burette, contenant cette huile, ennoblie par son usage, dont notre imagination, à la suite des poètes, nous montre les athlètes lubrifiant, avant la lutte, ces riches et puissantes musculatures, qui ont inspiré les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, et sur la reproduction desquelles vivent encore tant de Phidias contemporains.

*
* *

Mais de l'huile des jeux olympiques et isthmiques, du vin des festins des héros et de l'ambroisie des dieux, puisque l'ordre alphabétique, que nous avons suivi jusqu'ici, nous amène à l'*Oxybaphon*, nous devons passer à l'acide et aux âpres condiments.

Après le miel de l'Hymette, l'absinthe — non pas la fée verte et redoutable des temps modernes, — mais « l'absinthion » grec, le fiel et la saine amertume.

L'*Oxybaphon*, c'est la coupe évasée contenant le vin aigri,

[1] JACQUEMART, *Antiquités grecques*.

associé à l'huile, dans laquelle le philosophe Cratès, à ses modestes repas, trempait des cœurs de laitues, les jours où, — ne prévoyant pas avoir à se faire faire, le lendemain, une large place à l'agora, parmi les agglomérations d'Athéniens, curieux, il est vrai, et badauds, mais généralement sybarites et de sens impressionnables, — il ne jugeait pas devoir recourir, avec préméditation, dès la veille, à une macédoine de lupins, ces incongrus flageolets d'alors[1], pour poser cyniquement en précurseur du Jésus-Christ de Zola.

Déjà effrontément naturalistes, les Athéniens du vieux temps ! Plus même — car là peut-être il y a eu décroissance, fort heureusement pour nous — que nos Béotiens modernes !

Après l'Oxybaphon, que nous reste-t-il ?

Le *Rhyton*, vase recourbé, le plus souvent modelé en forme de têtes d'animaux divers et rappelant ces cornes sculptées dont le nom grec, *keras*, paraît avoir donné à la poterie de terre, qui les copia d'abord, son nom de *céramique*, plus encore, semble-t-il, que ne fit Céramus, fils de Bacchus et d'Ariane, dont l'existence mythologique ne paraît pas pouvoir trop plausiblement revendiquer l'honneur d'avoir dénommé le quartier d'Athènes occupé par les potiers.

Puis le *Scyphos* — la coupe — et enfin le *Stamnos*, vase élégant, destiné à contenir dans ses flancs ovoïdes, d'une capacité respectable, les réserves de vin, arrière-garde tranquille des grands festins... Des poignées, et non des anses, indiquent en effet, dans ce cas, qu'il doit être d'une manipulation moins courante que l'Amphore et que le Cratère. De plus, son couvercle montre qu'il ne faut pas, dans la longue attente qu'il a parfois à subir, laisser s'éventer son vin et perdre son bouquet.

* * *

[1] Voir ROLLIN.

Le voilà donc, ce riche et artistique pandémonium des vases grecs, sur lesquels la similitude de tons et de formes qu'ont avec eux les poteries de la Martinique et de la Guadeloupe nous a engagé à jeter un regard rétrospectif.

Le fait est que cette ressemblance de la céramique des Antilles avec la céramique gréco-latine, dès qu'on la signale, frappe les regards les moins exercés : nous nous sommes plu, maintes fois, à en faire l'expérience sur les visiteurs de l'Exposition permanente des Colonies.

On peut aller plus loin encore et ne pas s'en tenir à une constatation d'ensemble, car, au milieu de ces grands traits de ressemblance générale et des airs de parenté indiscutable, qui confondent, comme en une seule et même famille, les poteries gréco-romaines et leurs congénères des Antilles, il n'est pas impossible de délimiter la part, qui revient, soit à Rome, soit à la Grèce, dans cette étrange filiation.

Quoique procédant, toutes deux, de l'une et de l'autre de ces sources anciennes, on peut dire que les céramiques de la Martinique rappellent davantage les poteries romaines et celles de Saint-Martin, ou de la Guadeloupe, les poteries grecques.

Que l'on n'arrive pas encore à expliquer le pourquoi et le comment, que l'on ne puisse encore déterminer positivement où commence et où finit cette communauté d'origine, toujours est-il que les ressemblances existent.

*
* *

Il est bien évident, toutefois, qu'entre les poteries « indiennes » d'une part, et les céramiques de la Grèce ou de Rome, d'autre part, il y a, comme nous l'avons déjà fait remarquer, toute la distance qui, naturellement, doit séparer les poteries sommaires, destinées, aux Antilles, à un usage relativement vulgaire, d'œuvres d'élite, auxquelles les exi-

gences d'une civilisation avancée et les raffinements du luxe imposaient, chez les Grecs, une distinction considérable dans les préparations de la terre, dans la pureté des formes et la science des décors.

Le décor d'ailleurs, c'est à noter, fait absolument défaut dans les poteries des Antilles : on ne saurait, en effet, qualifier du nom de décor la teinte plate, qui les recouvre, pour la plupart, d'un simple ton, d'une simple couche monochrome.

Ce serait, en outre, aller trop loin, que de donner le nom de décor aux quelques impressions, tout élémentaires, obtenues par l'application de cachets ou de caractères plus ou moins rudimentaires dans la pâte molle, et qui déflorent, loin de les orner, certaines pièces de Saint-Martin.

La naïveté et la rusticité de ces empreintes pourraient cependant porter tout d'abord à y voir aussi l'application ou du moins la tradition de procédés d'une fabrication ancienne.

Mais cette rusticité, en apparence archaïque, tient uniquement à l'inexpérience des ouvriers, qui les font actuellement, et l'on serait mal fondé à vouloir y trouver, comme cela existe pour la forme de ces poteries, des réminiscences de procédés anciens et employés ailleurs ou de créations locales et autochtones.

*
* *

C'est avec préméditation que nous disons « réminiscences » ou « créations », car l'un serait tout aussi juste que l'autre, et il restera à chercher ultérieurement si, pour les connaissances et les applications, communes à l'ancien et au soi-disant nouveau monde, les Indiens auraient été les initiés ou les initiateurs : initiés par les Grecs ou les Asiatiques, ils n'auraient fait que perpétuer dans leurs ouvrages des réminiscences des ouvrages de la Grèce ou de l'Orient ; s'ils

avaient été, au contraire, les initiateurs des Grecs et des Asiatiques, — audace énorme d'émettre une telle hypothèse, — il faudrait voir dans les ouvrages primitifs des Indiens le germe et les rudiments de cette esthétique céramique que la Grèce et l'Orient élevèrent plus tard à une si haute splendeur.

A ceux qui seraient tentés d'approfondir cette intéressante question de priorité en faveur de la civilisation américaine, nous donnerons le conseil de se prémunir tout d'abord contre l'objection, qui ne manquera pas de leur être opposée par le préjugé et par la routine, le pharisaïsme peut-être.

On ne se fera pas défaut de dire que, de notre aveu même, les Caraïbes, au moment de l'arrivée des Espagnols, en étaient encore presque à l'âge de pierre.

Or un état aussi rudimentaire de civilisation doit laisser peu de place à la supposition que des hommes, si primitifs, aient pu être les initiateurs des races helléniques, qui devaient plus tard, et avec tant d'éclat, éclairer comme d'un flambeau lumineux la voie éblouissante de l'art.

— A cela nous répondrons qu'on ne doit pas juger de la civilisation des Amériques d'après l'état dans lequel se trouvaient les indigènes à l'époque de l'invasion européenne.

Il faut remonter plus haut dans les origines et apprendre, si on l'ignore, que les Caraïbes n'étaient que les descendants, bien amoindris, des populations antérieures du continent américain, revenus à un état presque primitif, par suite de longues et terribles épreuves.

*
* *

Qu'il y avait loin, hélas! de leur misérable condition et de cette civilisation avancée de leurs aïeux, qui, vaincus par les éléments, avaient sombré dans les immenses cataclysmes, dont la survivance posthume, faisant gronder de nos jours au-

dessus des Antilles et au sommet des Andes — *Los Andes* — les fournaises menaçantes de volcans non éteints, par malheur, y suscite de nouveaux Encelades et remue, par accès indomptés et vertigineux, leurs membres convulsés sous les rumes encore fumantes de Lima et de la Pointe-à-Pitre, par exemple.

Or l'éblouissante civilisation des Mexicains palenquéens de Culhuacan, des Péruviens et des Incas, brillants d'or et de pierreries comme le soleil, dont ils se disaient fils, n'est pas plus à nier que les révolutions du Globe, qui les ont dispersés ou engloutis.

Ces révolutions ne sauraient être révoquées en doute.

« Acosta, dans son excellent ouvrage : *De situ novi orbis*, convient que les plus habiles naturalistes de son temps rencontraient, au nouveau monde, des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion et d'Ogygès, plus récent aussi que le grand bouleversement terrestre, dont la mémoire s'était conservée dans les livres sacrés des Choëns ou des prêtres égyptiens [1] » — ces savants, dont les Hébreux, par Moïse, initié et renégat des rites et de la science occulte du sacerdoce égyptien, n'ont été que les tributaires et les plagiaires.

« Les Egyptiens en avaient apparemment reçu la tradition de la postérité des malheureux fugitifs, qui, échappés à la submersion de l'Atlantide, se réfugièrent dans les montagnes de la Haute-Abyssinie, où la terre est plus exhaussée de neuf lieues que le niveau de la mer, à Alexandrie [2]. »

*
* *

Cette submersion de l'Atlantide, ces déluges américains

[1] et [2] *Recherches philosophiques sur les Américains*. Berlin, 1771, t. I, p. 102.

méritent une étude approfondie : ils se survivent — les déluges américains du moins — par de nombreux vestiges qu'il n'est pas sans intérêt de colliger.

« Le nombre presque infini de lacs et de montagnes, dont les Indes Occidentales sont couvertes, n'avait pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes et les forêts : ces lacs paraissaient être des dépôts d'eaux, qui n'avaient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans des Cordillères et des roches du Mexique, les tremblements, qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans certains endroits à fleur du sol, semblent indiquer que le sol même y ait été délayé, et que des torrents ou des écoulements en aient entraîné la superficie. Les coquillages marins, amoncelés dans les lieux méditerranéens les plus bas [1], la destruction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains et des sauvages en général, depuis le Magellanique jusqu'au fleuve de Saint-Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étaient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'hémisphère de l'Amérique [2]. »

*
* *

A côté de ces constatations et de ces déductions se dressera quand même et évidemment le scepticisme — vieux comme

[1] *Voyage de Juan d'Ulloa et voyage de Calm.*
[2] *Recherches philosophiques, ut supra.*

Hérode — des saints Thomas de la science, et l'on demandera, sans doute, si, à l'appui de ces dires, on a découvert, en Amérique, des monuments antédiluviens ?

Des monuments antédiluviens ?

« Mais on y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon, puisqu'on y a exhumé des os fossiles, qui avaient appartenu à des animaux quadrupèdes, dont les analogues vivants n'existaient plus dans aucune partie de cet immense continent.

Quant aux antiquités particulières, d'origine humaine, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part — pas plus en Amérique qu'ailleurs — qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoique, avant cette époque terrible, il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société et aussi policés peut-être que l'étaient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains et les eaux, en changeant la surface habitable et le lit de la mer, ont tout englouti [1]. »

Ainsi pense l'auteur des *Recherches philosophiques*... Il est de fait que, à part certains instruments de pierre dure, quelques ustensiles de poterie résistante, de forts ossements, les fouilles des hypogées antédiluviennes, même avec la science plus parfaite d'observation, avec les instruments et les moyens plus perfectionnés de recherche, dont on dispose, n'ont donné, jusqu'à présent du moins, de traces des objets fragiles et d'apparat, qui révèlent d'habitude la civilisation et le luxe, dont ils sont le cortège obligé.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asile que sur les montagnes et les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable.

[1] *Recherches philosophiques, ut supra.*

*
* *

De cet exode rapide et sans ressources vers les montagnes qu'avaient dû opérer leurs ancêtres, tout civilisés qu'ils pussent être, mais fuyant décimés, ahuris, sans vivres, sans mobilier, vers les points culminants et arides des montagnes, de leur séjour prolongé, où recommençait, âpre et sauvage, la lutte pour l'existence, les rares survivants, qui purent, plus tard, redescendre vers les plaines récemment formées ou ayant partiellement subsisté après de tels bouleversements ne purent apporter dans leurs résidences nouvelles que des réminiscences bien lointaines de la splendeur passée et tout au plus — car il dut s'écouler un long temps — les instincts de l'homme abruti, revenu presque à l'état de nature. Toujours est-il que, à côté de ces instincts des hommes primitifs, qui les faisaient, pour ainsi dire, ressortissables de l'âge de pierre, pour certaines choses, ils avaient pu transporter, inconsciemment presque, et comme par atavisme, par acquêt d'une civilisation antérieure, les traces d'un art plus avancé, vestiges d'un passé disparu.

« Il importe d'observer que c'est au pied des montagnes et sur leur cime qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis et les plus nombreux, comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordillères ; à la côte opposée, toutes les hordes, répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles et les Lucayes, étaient venues jusque-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistait encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guyanais, qui occupaient les rivages de la mer, étaient descendus de Parimé ; les Louisianais avaient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disaient

que leurs ancêtres avaient vécu en haut des Andes, et que leur descente dans la plaine était récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiraient leur origine d'un peuple, qui avait d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches [1]. »

*
* *

Tous les peuples de l'Amérique ne sont donc que les épaves meurtries et mutilées de puissantes agglomérations, qui, avant les grandes convulsions de cette partie du globe, y avaient, avec l'accumulation des années, donné un libre développement à leurs arts et à leur industrie.

Rien ne s'opposerait alors à ce que l'on trouvât, dans l'ancienne civilisation américaine, que nous révèlent, chaque jour, les recherches sur l'archéologie précolombienne [2], le germe initial des formes de la plastique céramique grecque, et cela avec tout autant de raisons que d'autres peuvent se croire autorisés à vouloir prétendre que la Grèce ait été l'importatrice en Amérique de notions, qui s'y traduisent, encore de nos jours, par les similitudes de configuration et d'aspect dans les poteries indiennes, que nous avons signalées.

Quant aux décors de ces dernières, obtenus par impression en creux, nous ne saurions trop nous garder de revenir à nos recommandations pour prémunir contre la tendance qu'on pourrait avoir à y trouver l'application de procédés anciens.

Les empreintes sur les poteries sont cependant d'un emploi

[1] *Recherches philosophiques, ut supra.*

[2] Voir les riches collections du musée du Trocadéro. Voir les travaux de la « Société américaine de France ».

très ancien, et marquent le plus souvent les débuts et les premiers essais dans la décoration.

Sans parler des applications heureuses, qui en ont été faites, dans des temps relativement rapprochés, à Nuremberg, pour les terres émaillées, à Cologne pour les « Kreussen », appelés improprement grès de Flandre, en Italie, pour les « graffiti » et les intailles, à Beauvais pour les grès et les terres vernissées, l'ancienne Babylone, l'Égypte, la Perse, la Chine surtout, y ont eu recours.

*
* *

La Grèce et Rome ne se sont pas interdit les ornements gravés, et c'est la gravure même, qui, se transformant en moules à creux et reliefs, est devenue, avec la fusion de l'art céramique romain et gaulois, l'origine de ces poteries gallo-romaines à empreintes, dont des céramophiles de premier ordre se sont faits, en ces derniers temps, les zélés vulgarisateurs.

Sans vouloir nous étendre sur les documents intéressants de ce genre, que contiennent nos grandes collections et plusieurs musées de province [1], disons que l'Exposition de l'Union centrale des arts décoratifs [2] offrait, en ce genre, il y a quelques années, le plus curieux ensemble des poteries des officines des Gaules [3], des vases moulés de Labié et de Toulon-sur-Allier, de Brioude et de poteries de Clermont-Ferrand et de Lezoux, décorées au burin, avant la cuisson.

Un heureux et intelligent chercheur [4] a même été plus loin, et ses recherches fécondes à l'officine gallo-romaine de

[1] Collections archéologiques du Louvre, du musée de Cluny, de Douai (Nord), etc.
[2] En 1884.
[3] Collections Julien Gréan, J. Brateau, Révoil.
[4] M. le Dr Plicque, Exposition de l'Union centrale en 1884.

Lezoux lui ont permis de retrouver jusqu'aux poinçons et clichés, qui servaient à fabriquer les moules, et de reconnaître les signatures autographes des potiers et surtout celles d'Atepomarus, qui paraît avoir été le plus ancien et le plus distingué des potiers du Puy-de-Dôme.

Les boccaros rouges et bruns du vieil Orient fourmillent surtout de l'application du même procédé d'impression : « Des tasses sont souvent gravées de légendes en creux, faisant allusion au plaisir de l'ivresse.

Celle-ci : « Que les derniers replis du cœur soient satis-« faits, comme devant un parterre de fleurs ! » annonce assez la satisfaction béate d'une demi-ébriété.

Cette autre : « En dehors de ceci, quoi chercher encore ? » exprime mieux peut-être la passion suprême d'un épicurien [1]. »

*
* *

Les dessins en creux, les impressions par gravure, cachets ou moules, sont donc d'origine ancienne ; mais se laisser tenter par cette apparence décevante et penser découvrir, dans les poteries indiennes de Saint-Martin, l' « édelreis » de la céramique, cette fleur vierge des âpres sommets inexplorés, dont la semence mystérieuse aurait été transporter au loin sa fécondation inexpliquée, ce serait s'exposer à une véritable déception.

On se rappelle ce touriste intrépide, qui, franchissant un pic inaccessible, dont il couvait la joie d'être le premier explorateur, trouvait au sommet, gravés en lettres d'or — rien que cela ! — sur la pierre même, les noms et prénoms d'ascensionnistes anglais ; inscription dont la vue le précipitait brusquement du haut de ses espérances et de ses illusions,

[1] JACQUEMART, *Merveilles de la céramique.*

mais non cependant des sommets de son rocher dans l'abîme, ce qui eût été plus grave assurément.

Or, au moment où, trompé par un mirage décevant, on s'attendrait à trouver, dans les empreintes des poteries de Saint-Martin, certaines réminiscences de l'art grec antique, on serait fort en danger de découvrir, au milieu de guirlandes naïvement imprimées dans la terre de la poterie indienne, quelques « vivats » tout modernes — et en caractères typographiques, par-dessus le marché ! — en l'honneur de Mac-Mahon, par exemple, ou de tout autre Président, dédicaces inspirées aux potiers inconscients des garbets et imprimées avec un cliché *ad hoc*, par le zèle de quelque profane, désireux, sans doute, de leur concilier la bienveillance dans les Expositions, où elles devaient figurer [1].

*
* *

Ces ingérences modernes ne sont point les seules différences que les poteries indiennes présentent avec les céramiques gréco-romaines.

Il y a à relever d'autres particularités, qui ne sont pas d'introduction moderne.

Par-ci, par-là, au milieu des gabarits gréco-romains, sur lesquels ont été calqués les profils des vases des Antilles, se rencontrent certaines formes, qui paraissent ne pas se rapporter aussi étroitement à Rome et à la Grèce.

Voici d'abord, à la Martinique, une sorte de vase à boire, à anse, sur le flanc duquel se trouve implanté un goulot ou biberon très caractéristique, que rappellent, jusqu'à un certain point, les vases de pharmacie des faïenceries italiennes ou nivernaises [2].

[1] Exposition permanente des Colonies.
[2] *Id.*

Les exemples n'en sont pas communs dans la céramique de l'ancien monde.

Cependant on en trouverait l'ébauche dans les fouilles gallo-romaines et presque le similaire parmi les poteries anciennes de la Perse.

La Perse, à la grande rigueur, aurait bien pu inspirer aussi le nouveau monde, elle à qui l'ancien continent a fait tant d'emprunts en céramique.

N'est-ce pas la Perse, qui a inspiré les décors des faïences nivernaises de la première époque, si l'on épouse l'opinion d'un des maîtres de la céramographie!

Qui, de plus, contestera aux Persans la paternité du pot à bière du Nord, — pour la forme du moins et non pour le contenu, évidemment, car il ne s'est pas encore, que nous sachions, présenté d'amis assez osés du paradoxe pour soutenir que la bière soit d'origine persane ?... Egyptienne, passe; nous l'avons écrit quelque part[1].

Donc on doit attribuer aux Persans la paternité du pot à bière, si universellement répandu maintenant dans l'Europe entière, et dont nos premiers potiers leur ont emprunté la panse rebondie, le col cylindrique à petit déversoir, fait d'un coup de pouce et l'anse en S renversée, qui n'ont évidemment rien des traditions des Grecs et des Romains.

*
* *

Le vase persan, qui aurait pu inspirer la forme du vase à boire des Antilles, c'est — le nom est le même pour la Perse que pour les Antilles — la *gargoulette :* « Sa forme, en Perse, est habituellement sphéroïdale, avec un col court,

[1] Théophile Bilbaut, *La Suède et la Norvège à l'Exposition internationale du Havre*, 1887.

évasé par le haut, et un biberon à étroite ouverture sur la panse; il sert à donner à boire à quiconque se sent pressé par la soif : l'eau sort en long filet de l'extrémité du biberon et la politesse veut que celui qui boit ne le reçoive pas directement dans la bouche, mais sur la main rapprochée de la bouche et qui joue ainsi l'office de coupe. Le *Magasin pittoresque* a donné, d'après un vélin de l'habile miniaturiste Kabir, une scène représentant un cavalier, qui boit de cette façon, près d'un puits, l'eau que viennent lui présenter des jeunes filles[1]. »

Ce vase de la Martinique, dont nous venons de parler, n'est pas, à vrai dire, la gargoulette vulgaire, nom banal sous lequel les créoles désignent les vases destinés à conserver l'eau, que les Espagnols appellent alcarazas.

Les gargoulettes, proprement dites — persanes ou non, — et telles qu'elles sont généralement connues dans le monde de la curiosité, nous les trouvons donc parmi les poteries de la Martinique et de la Guadeloupe, et elles ont leurs similaires dans la céramique étrusque.

Ce sont des vases, à grosse panse arrondie, faciles à transporter, au moyen d'une anse posée supérieurement, à la façon des manches de *pagaras* ou de *manarets*, et munis d'un biberon ou déversoir : quelques-uns, à l'exemple des vases à eau, dont se servent les aquarellistes chinois, chez lesquels ils affectent la forme de la « pêche de fantao », n'ont pas de couvercle mobile puisqu'il fait corps avec le vase lui-même, et se remplissent par un orifice, situé au dessous et qui se ferme avec un bouchon, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à se priver de cet appendice, grâce à une disposition intérieure de siphon.

Ces vases, que nous retrouvons fréquemment dans les céramiques actuelles du Midi de l'Europe, avaient-ils été importés aux Colonies, ou nous en étaient-ils venus?... C'était une question qui valait la peine d'être posée.

[1] *Merveilles de la céramique.*

Leur forme bizarre n'était pas non plus sans nous préoccuper.

*
* *

Amené, depuis longtemps, à penser et à établir que, pour la forme de ses ustensiles de première nécessité — tout aussi bien que pour les autres ustensiles de luxe, il est vrai, les instruments de musique, dont l'existence universelle en tous temps, en tous lieux, n'est pas moins indéniable, — l'homme des premiers Ages, d'abord et avant tout, guidé par l'instinct qu'il porte en lui et dont nous avons recherché les causes, s'est plu ensuite à s'inspirer, comme modèles, des formes de la nature, courges, calebasses, roseaux et bambous, amené donc à ces prémisses indiscutables, nous étions tenu en échec par la forme insolite et peu explicable de la gargoulette, si généralement répandue pourtant dans tous les pays du soleil, et devant par conséquent tirer son origine d'un type notoire et vulgairement connu sous ces climats.

A l'appui de notre théorie, qui consiste à chercher le modèle des vases primitifs — à part ceux dont la tradition est inspirée directement par l'instinct — dans la nature même, nous avions mille exemples pour un, sauf pour la gargoulette.

Nous avions les vases anciens de la Chine et du Japon, affectant la forme de la fleur de lotus, de la pêche de longévité, et des rotins ou des bambous, groupés en bottes; nous avions les potiches et les gourdes à doubles renflements, en formes de courges diverses.

La céramique grecque nous en fournissait d'autres exemples, et nous montrait, dans les fouilles de Milo, des vases en terre, affectant, jusqu'à l'évidence, de véritables calebasses à double panse, sortes de gourdes de pèlerins[1].

[1] N° 1419 de Sèvres.

— Oui, mais la gargoulette ?

... Voilà de plus que, l'art s'en mêlant — comme l'art primitif des sauvages le fait pour les calebasses naturelles, qu'il enjolive de dessins, — nous arrivions à trouver, non plus de simples gargoulettes, comme celles de l'Exposition coloniale ou du Musée de Sèvres[1], mais de magnifiques gargoulettes étrusques, à personnages en relief et émaux, de la fabrication de Naples[2] !

*
* *

Tout problème, obstinément cherché, doit trouver sa solution.

Cette solution, nous la trouvâmes à l'Exposition, organisée en 1884, par l' « Union centrale », et c'est au milieu de l'énorme agglomération de documents céramiques, laborieusement et intelligemment amassés par M. Gréan et d'autres savants chercheurs, que le secret de la genèse, bien prosaïque de notre gargoulette, secret si longtemps cherché, se révéla à nous, non point sous un simple, mais même sous un double et triple aspect... plus de doute.

Non encore défigurée par la forme de convention que lui ont donnée, depuis, le caprice de l'artiste et le laisser-aller de l'habitude, nous vîmes en effet, parmi des poteries de l'époque gallo-romaine, se carrer, sans plus de gêne, la gargoulette, toute primitive, et ne dissimulant guère, cette fois, le mot de notre énigme.

La forme ne laissait pas l'ombre d'un doute : c'était purement et simplement la copie, en terre, d'un objet de première utilité, dans tous les pays chauds, en un mot, de l'outre de peau ou de cuir, destinée à transporter les liquides.

[1] N° 7036 de Sèvres, don de l'amiral Pothuau.
[2] N° 3182 de Sèvres.

La besace, sous la main du potier, est devenue, plus tard, la panse du vase; la courroie forme l'anse supérieure; la cannelle, — simple nœud fait à la peau, — s'est transformée en biberon ou déversoir.

Une autre petite gargoulette, du début aussi, toute mignonne, toute gentillette, avec son petit sachet, aux flancs rebondis, véritable valise de cuir souple et son fluet déversoir — faisant partie de la même collection — semblait être venue là, tout exprès, de Carpayre ou de Cypre, pour nous mettre sur la voie que nous cherchions.

Enfin une autre minuscule « gargoulettine », pas plus grande qu'un porte-monnaie, de la collection de M. Révoil, montre, s'il est besoin, plus encore peut-être que les autres, sous les turgescences de la terre à potier, une souplesse de formes qu'on croirait empruntée aux caoutchoucs soufflés, nés d'hier à peine.

Certes, il ne s'agissait par là de la découverte d'un monde nouveau, mais c'était pour nous une vraie satisfaction; le crayon fut bientôt pris et jeta sur le carnet les croquis de ces trois gargoulettes de début.

*
* *

Notre joie était grande:

Aussi marchait-il vivement, le crayon, chargé d'en prendre le croquis: une, deux; quelques traits; une ombre portée; c'était fait.

Nous fûmes brusquement tiré de ce petit travail, — les Expositions, ouvertes à tous, ont de ces... surprises, — par le glapissement ou le gloussement de gallinacé d'un de ces êtres — éminemment utiles sans doute, — que la langue verte moderne avait, pour le moment, classés sous le nom de « gommeux »; il y a eu depuis les « pschutteux »... Le nom varie, la chose reste!

Lorgnon à l'œil, canne mascote — mot de mode aussi et passager, — pantalon collant et veston par trop écourté — le nom en est trop réaliste, — le ridicule personnage nasillait à tue-tête : « Oh ! là ! là !... des tessons !... vite, passons, chère, passons ! »

« Passons, » répétait-il à la personne distinguée, qui l'accompagnait, « passons, chère !... » — sa femme, sans doute?... Pauvre femme, alors !

La femme intelligente, à laquelle s'adressait cet obstiné : « Passons, chère ! » ne passa pas.

— « Mais non, mais non !... Nous avons tout le temps de voir, à la maison, les sèvres et les vieux rouens ! Ne criez donc pas si fort contre les tessons : il y a tout un passé ici, tout un monde !

Et, dans le coup d'œil circulaire, dont elle éclaira la vaste salle des exhumations de l'art céramique ancien — sans qu'elle se rendît probablement compte de l'intérêt et de l'attrait, qui nous portaient à crayonner nos modestes outres de terre, — nous la sentions, plutôt que nous ne la voyions, plonger, par-dessus notre épaule, son long regard sur nos rapides ébauches.

*
* *

La femme a du bon.

Ce qu'elle ne sait pas, elle le devine, et son instinct délicat la guide admirablement ; tout ce qu'elle touche, elle le féconde.

La femme n'a-t-elle pas été, pour beaucoup, dans le mouvement, qui a porté notre siècle vers les choses de l'Art.

Le goût de notre époque pour la céramique n'a-t-il pas eu la femme parmi ses plus ardents promoteurs ?

Donc la grande dame ne passa pas.

Elle ne perdit rien d'ailleurs à avoir suivi son premier mouvement de résistance, de contradiction ou d'entêtement, d'autre chose peut-être : il y avait à voir, beaucoup à voir, parmi les tessons.

Elle aurait pu, à la rigueur, sans déroger et sans mentir à ses goûts d'artiste, effleurer, de ses longs cils noirs, les vieilles poteries grecques et romaines, les danses de bacchantes et les cortèges d'initiations — souvent interrompus, hélas ! par des brisures implacables, — les hymens de nymphes, de sylvains et de pâtres, aux belles formes, aux mains enlacées, aux lèvres amoureusement mariées, aux attitudes mourantes, dont les céramistes d'autrefois avaient peuplé les flancs de ces vases, dans les débris desquels son compagnon ne voyait que des tessons.

— Tessons ou fragments, soit ; mais tessons, illuminés du souvenir et du soleil de l'Orient, tessons vivants d'un passé personnel, mais vivants plus encore par le prestige et le mirage, dont les entoure l'imagination, cette charmeresse, décevante peut-être, mensongère même, mais enivrante, comme une sirène, et bonne à suivre, quand même l'enivrement devrait en être illusoire ou fatal.

Et puis, à côté de ces fragments artistiques, membres disjoints de vases poétiques d'autrefois, sur les surfaces ou les coquilles brisées desquels les Grecs, dans leurs votes de l'agora, écrivaient leurs sentences de bannissement d'Aristide et d'autres justes, que de pièces intactes ou superbes encore, dans leur ruine, pour captiver l'attention :

Voici des vases de la Cyrénaïque [1], porte-flambeaux ou lampes, auxquels sont accotés des génies, ailes déployées, types gracieux d'une charmante statuaire, rehaussés de vestiges — fondus par la patine du temps — des plus tendres nuances de peinture.

Voilà la Grande-Grèce, avec le vase de Canossa [2], mélange

[1] et [2] Exposition de l'Union centrale des arts décoratifs, 1884.

singulier et saisissant de reliefs, de statuettes en ronde-bosse, de tritons, de chevaux marins, de médaillons et de divinités ailées, se détachant, dans une mouvante immobilité, des flancs du vase, devenu, par leur artistique assemblage et leur symbolisme compliqué, non plus une simple poterie, mais une sorte de synthèse sacrée.

*
* *

Que ce soit le vase de Canossa, que ce soient les hydries à personnages du musée Campana ou le vase du Baron de Janzé[1], au milieu de leur diversité individuelle, ces céramiques religieuses, chez lesquelles la plastique s'unit aux harmonies de la couleur, pour concourir à un même effet, calme et suggestif, ces céramiques ont toutes un style élevé, pompeux et monumental, qui commande l'attention et qui séduit.

Malgré leurs formes d'hydrie, aux flancs volumineux, au large col se présentant en puissant orifice, sur le devant, et à l'anse se recourbant, à l'arrière, en un large et épais ruban plat, sont-ce bien encore de simples vases à eau que ces belles terres cuites: le corps du vase, la gorge du goulot, disparaissent sous des folioles imbriquées, d'un relief savamment agencé, quoique sans apprêt apparent, d'un ton des plus doux et des plus alanguis de rose, de bleu céleste et de gris perle, qui en font comme un fruit d'ornement ou comme le calice et le chaton de quelque fleur inconnue.

Puis, bizarrement, sans raison, et, par cela même peut-être, d'une façon d'autant plus empoignante qu'elle est plus imprévue, des parois de ces vases, de leur gorge squameuse, des accotements de l'anse, de cette anse même, ici, surgissent et s'élancent, en se cabrant dans l'espace, des tritons et des

[1] Musée du Louvre.

chevaux marins, dont les sabots puissants frappent l'air pendant que leur croupe s'attache au vase et se tord en replis sinueux; là, se dressent, mystérieuses ou hiératiques, voluptueuses ou pontifiant, des divinités souriantes ou solennelles, dont les beaux torses nus ou les chlamydes flottantes se détachent, en tons de chair lascifs ou en plis de linge blanc, sur les vestiges d'or amati, qui leur forment comme un nimbe discret et de vagues auréoles.

Tout cela est, en réalité, bien plus près de l'art que de la poterie, et semble un acheminement naturel vers les chefs-d'œuvre de plastique en miniature de Tanagra, qui, en ces derniers temps, se sont révélés tout à coup au monde de la curiosité, et ont conquis, sans effort, à la céramique grecque ceux des suffrages qui pouvaient encore être hésitants [1].

*
* *

Oh ! le charmant petit monde, que ces Tanagras !

Rien de petit, mais de grand, à l'égal du plus grand art, comme ce minuscule panthéon de statuettes de Tanagra, dans lequel, malgré leurs dimensions de statuettes, à peine de la grandeur de deux doigts, se révèlent, nobles à la fois et gracieuses, comme ce que la statuaire antique a produit de plus digne et de plus délicat, les déesses idéalisées, les tragédiennes au cothurne de théâtre et au péplum drapé, les danseuses effleurant le sol, les phrynés et les courtisanes, énervées et mourantes, ou se tordant, lascives, sur leur couche...

Et toutes, belles, sévères, folâtres, riantes, voluptueuses, indiquées, d'un trait vrai et large, dans la terre rosée et

[1] Postérieurement à 1884, l'Union centrale expose une remarquable collection de Tanagras à l'Exposition des « Arts de la femme », 1892 (Collection Rollin et Feuardent).

vivante; l'œil, plein d'âme ou de morbidesse, noirci au coheuil des sultanes, ou battu des veilles fatiguées ou des rêves inassouvis, nous révélant, non plus la Grèce fossile, classique ou burlesque des travestissements modernes des « Bu qui s'avance », mais la Grèce, agissant, se mouvant, avec sa chair, sa fibre et ses passions vraies, sa vie vécue, tout aussi bien que, par une simple touche de pourpre éteinte, d'azur et d'or amortis, par quelques plis formés aux seins ou à la taille, par une simple fibule, à peine indiquée, se montre à nous l'himatiologie grecque, dans ses allures journalières, mieux que le feraient les œuvres de tous les Phidias et de tous les Praxitèles réunis!

Gracieuses et tardives révélations d'un des côtés les plus charmants de l'art grec!

Gracieuses à ce point qu'on eût été presque tenté, tout d'abord, de voir, dans l'apparition si peu prévue de cette séduisante légion de petites merveilles, quelque genèse clandestine, analogue à celle des si adorables versiculets apocryphes, qu'un poète de contrebande faisait adresser, il y a quelque quatre-vingts ans, par Clotilde de Surville, douce vision ressuscitée du xve siècle, à son « cher enfantelet, vrai pourtraict de son père ».

*
* *

... Il y avait donc, dans la salle de l'Union des arts décoratifs, autre chose que des tessons et de quoi charmer une nature aussi intelligente et aussi vive que celle qui avait su, par une soudaine intuition, admettre à compter, à côté des délicatesses du sèvres et du vieux saxe, à côté des grands effets décoratifs de la faïence, les austères enseignements de simples terres cuites mutilées.

Aussi, quand, une heure après, alors que nous revenions de notre excursion aux vitrines de la vieille céramique natio-

nale, nous repassions par la salle aux « tessons », nous la revîmes — oh ! cette fois, nous pûmes la voir à notre aise, car c'était nous, alors, qui plongions par-dessus son épaule, — nous revîmes donc la belle grande dame, presque encore à la même place, contemplant, avec des yeux ravis, ces délicieuses statuettes de Tanagra, de la collection Gréan, chefs-d'œuvre de la statuaire antique, avec la pureté de forme desquels eût pu lutter avantageusement la ligne harmonieuse de son torse onduleux et de sa divine prestance sculpturale.

Le gommeux, lui aussi, était encore là, — il le fallait bien ! — plafonnant des yeux au vélum de la salle, battant, sans mesure, le parquet de son soulier pointu comme des poulaines moyen âge, et mordillant nerveusement la torsade mascote de sa canne.

Il était là... encore là !

Oh ! s'il avait pu briser, autant et plus que ne l'avaient fait les ravages du temps, ces pauvres tessons, si précieusement dorlotés et capitonnés, dans leurs gaines de velours et de satin, par les soins amoureux des collectionneurs..

Il était là !

Une heure ; une heure et plus !... Et tout cela, pour des tessons !

C'est lui qui en aurait eu vite fini des poteries de Saint-Martin, de la Guadeloupe et du Chaxel de la Martinique !

Heureusement, le règne des gommeux imbéciles finira de faire son temps ; celui des ignorants et des indifférents, race bien moins ridicule, il est vrai, a bien déjà commencé à céder devant les poussées de la science et le courant du progrès !

CHAPITRE III

LA GUYANE

(GALIBIS, ROUCOUYENNES, OYAMPIS, ORÉJONES)

Des Antilles à la Guyane il n'y a qu'un pas.

Comme nous l'avons vu, c'est de la Guyane, suivant toutes probabilités, que, portés par leurs pirogues, creusées dans de simples troncs d'arbres et par suite peu aptes à de longues courses, les Indiens Galibis étaient venus aux Antilles.

Après la conquête, nous les trouvons, sous le nom de Caraïbes; c'est le nom qu'ils prirent alors et qui veut dire, comme nous l'avons indiqué plus haut, « hommes forts et victorieux ».

En tenant compte de la faible distance, qui sépare la Guyane des Antilles, en même temps qu'en admettant une seule et même origine pour la population indigène de ces Colonies, si rapprochées les unes des autres, on se croirait autorisé à devoir trouver une analogie complète entre les poteries indiennes de la Martinique et de la Guadeloupe, d'une part, et celles de la Guyane, d'autre part.

Il n'en est rien pourtant.

Les poteries des Antilles, en effet, ont, nous l'avons vu, un aspect général, qui les fait ressembler à certaines céramiques de la Rome ancienne et de la Grèce. On les dirait romaines ou gallo-romaines. Elégance et simplicité de formes, sobriété de tons, absence de décors, tels sont leurs signes distinctifs.

Les poteries de la Guyane, au contraire, si l'on croyait

pouvoir leur trouver une ressemblance avec certaines céramiques de l'ancien monde, par leurs décors et leur glaçure peinte, se rapprocheraient tout au plus d'une autre catégorie de poteries de la Grèce et de l'Italie anciennes, celles qu'on nomme les étrusques ; et — ce qui établit une ligne de démarcation bien tranchée entre elles et les céramiques des Antilles — elles sont vernissées et lustrées, couvertes d'arabesques et de dessins, et elles sont peintes et décorées de plusieurs couleurs ou nuances.

On voit donc bien la différence, qui sépare les poteries indiennes des Antilles de celles de la Guyane : les unes nues, presque mates, austères, monochromes ; les autres, peintes de plusieurs tons, vernissées, parfois bizarres de formes, chargées de décors et de figures capricieuses.

*
* *

Comment expliquer cette différence, en présence de l'origine, pour ainsi dire, commune de la population indienne des Antilles et de la Guyane ?

Faut-il, en présence de ces dissemblances, admettre que les Caraïbes ou Galibis auraient transporté leur industrie céramique aux Antilles, et y auraient fabriqué des poteries peintes semblables à celles de la Guyane et des Indiens, voisins du cours de l'Oyapock, mais qu'ayant été plus tard exterminés, ou, suivant l'expression consacrée, ayant été jetés à la mer, toute trace de leur industrie aurait été engloutie avec eux et qu'ainsi auraient disparu des Antilles les poteries et les traditions céramiques, qui auraient dû, dans l'ordre naturel des faits, y perpétuer les caractères distinctifs des poteries de la Guyane.

Il faudrait alors admettre qu'à ces poteries galibiennes aurait succédé cette fabrication nouvelle, dont nous avons fait la monographie au chapitre précédent.

Il paraît difficile qu'il ait dû en être ainsi.

Si l'on peut concéder, en effet, que le genre particulier de fabrication des Galibis ait disparu brusquement avec eux des Antilles, il paraîtra certainement plus inexplicable qu'aucune de leurs poteries, ni même le plus petit vestige de leurs débris ne soient parvenus jusqu'à nous, et ne soient sortis des fouilles pratiquées, soit à la Martinique, soit à la Guadeloupe.

Mais, si les Caraïbes n'ont pas apporté ou légué aux Antilles leur genre particulier de fabrication, on doit se demander, alors, d'où sont issues les inspirations, qui dominent encore dans les céramiques des Antilles, et qui les distinguent de celles de la Guyane.

Le caractère spécial, qui est particulier aux poteries de la Martinique et de la Guadeloupe, n'aurait-il pas pu y être introduit par les noirs des côtes d'Afrique, nouvelles couches, qui, d'années en années, venaient combler les vides, produits parmi les indigènes, et former, à la base de la population coloniale, ces alluvions bigarrées que l'on continue à considérer comme indiennes, et qui y conservèrent le nom d' « Indiens », passé dans l'usage?

*
* *

Ce serait peut-être un tort de le nier absolument, car il est à remarquer que les poteries de la côte occidentale d'Afrique, d'où émigraient les noirs, qu'on amenait aux Antilles, ont précisément, elles aussi, de grands caractères d'affinité avec certaines poteries grecques et romaines, et surtout avee celles, qui se distinguent par la simplicité de leur style et la coloration uniforme de leur terre, ce qui est particulièrement aussi le signe distinctif des poteries indiennes du Chaxel et de Saint-Martin.

Cette ressemblance, établie par divers spécimens de la col-

lection Henri Berthoud, a été indiquée, notamment pour les poteries de la Guinée, dans les ouvrages de céramographes autorisés[1].

Cette hypothèse de connexité entre les Antilles et l'Afrique occidentale n'est donc peut-être pas à rejeter complètement, et elle est certainement préférable à celle, qui consisterait à vouloir attribuer aux colons européens l'introduction aux îles de la forme des vases gréco-romains, qui y est encore actuellement la caractéristique des poteries dites indiennes.

Il serait, en effet, assez difficile d'expliquer comment et pourquoi les immigrants européens auraient amené avec eux les formes gréco-romaines, dont l'application était alors, pour ainsi dire, complètement abandonnée en Europe.

Les Européens ne s'occupèrent guère aux Colonies de la fabrication céramique, qui resta surtout le monopole de quelques tribus indiennes, et, si quelques-uns se sont exceptionnellement occupés de poteries, ils ont dû, leur intérêt le leur commandait, se tenir dans les données courantes, et chercher à satisfaire les goûts préexistants et dominants.

Or les goûts dominants, résultant de traditions et de besoins passés dans les habitudes et dans les mœurs, portaient précisément les habitants de la Martinique, de la Guadeloupe et de leurs dépendances vers les formes simples et bien pondérées, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours et dans lesquelles on se plaît à trouver un lien de famille avec les céramiques de la Grèce et de l'Italie.

*
* *

Ces goûts invétérés, il paraît assez naturel de les considérer comme formant, de longue date, une partie intégrante

[1] Demmin, *Poteries opaques africaines.*

de la manière de faire des indigènes primitifs, les Ygnéris, peuple peut-être autochtone de ces îles.

Aussi nous semble-t-il préférable de laisser de côté les hypothèses d'une fabrication importée — caraïbe, africaine ou française, — et de nous arrêter à penser que les Galibis, lorsqu'ils se fixèrent à la Guadeloupe et à la Martinique, et qu'ils s'unirent aux femmes de leurs ennemis vaincus, les Ygnéris, ne changèrent en rien l'état des choses, pas plus pour les poteries que pour le reste, et qu'ils abandonnèrent à leurs nouvelles compagnes, suivant la coutume de leur pays, coutume encore existante à la Guyane, la confection des poteries et ustensiles de ménage, dont elles étaient précédemment chargées par leurs premiers maris.

Il est à remarquer que, même encore actuellement à la Guyane, l'homme n'empiète en rien sur les prérogatives ou plutôt sur les charges de la femme. « Le rôle de la femme est si bien défini que le voyageur est certain de ne rien obtenir, s'il commande aux hommes un travail, qui est l'attribut des femmes [1]. »

Les femmes Ygnéris auraient alors continué purement et simplement, à la Martinique et à la Guadeloupe, la fabrication de leurs poteries telles qu'elles les y faisaient avant la dépossession de leurs premiers époux.

La tradition des formes grecques et romaines des vases ygnéris devrait, en ce cas, trouver son explication dans l'existence d'une voie de communication, créée par cette Atlantide, dont nous avons déjà indiqué la situation probable. Ces formes, implantées aux Antilles, s'y seraient transmises de générations en générations, à moins qu'on admette qu'elles soient, au contraire, d'essence américaine et qu'elles aient été créées de toutes pièces, dans ces pays lointains par quelque Dédale ou quelque Céramus sauvages, et cela avec peut-être autant de raison qu'on les fait naître dans les centres tra-

[1] Dr Crevaux, *De Cayenne aux Andes.*

ditionnels du vieux monde, auquel on en attribue la paternité.

*
* *

Les Caraïbes étaient des guerriers, rien de plus, ne traînant à leur suite ni femmes, ni matériel, ni ménage. Vainqueurs, et une fois leurs ennemis exterminés, ils entrent dans la succession des vaincus, prennent leurs femmes et s'installent à leurs foyers, laissant à l'élément féminin les fonctions féminines, parmi lesquelles la fabrication de la poterie figurait de temps immémorial.

On s'explique, dès lors, que les procédés de fabrication de céramique de la Guyane n'aient point franchi la mer, avec les pirogues des Caraïbes conquérants, et que les poteries des Galibis soient demeurées, conservant leur caractère particulier et tranché, confinées sur le continent sud-américain, et abandonnées à la scrupuleuse et invariable pratique des pénélopes galibiennes, délaissées aux bords lointains de l'Oyapock, pendant l'odyssée, hélas! sans retour, pour la plupart d'entre elles, de leurs aventureux et infidèles époux.

De cette façon, rien d'étonnant à ce que les Antilles — malgré une distance, qui, toute courte qu'elle fût, était plus que suffisante, vu le peu de communications — aient continué, de leur côté, à donner à leurs céramiques le caractère spécial, italo-grec, que possédaient les poteries des Ygnéris, antérieurement à la conquête caraïbe, et qui s'est, par tradition, perpétué jusqu'à notre époque, en passant des Ygnéris aux colons et aux Indiens ou aux industriels, qui en continuent l'exploitation de nos jours au Chaxel et à Saint-Martin.

*
* *

Mais laissons maintenant les terres cuites des Antilles, et attachons-nous plus particulièrement aux poteries de la Guyane.

Nous avons dit que l'un des caractères distinctifs des poteries de la Guyane était leur décoration composée de peintures et d'ornements, signes particuliers auxquels il faut ajouter un lustre et un vernis appliqués par places, et obtenus au polissage, tandis que, par opposition, certaines parties restent mates et laissent voir la chair nue de la terre cuite.

Ces caractères généraux paraîtraient permettre, au premier abord, de rapprocher les poteries de la Guyane du groupe le plus nombreux des céramiques de la Grande-Grèce ou étrusques, qui, elles aussi, sont vernissées et ornées d'arabesques ou de sujets peints, avec réserves mates.

Cette assimilation ne saurait, toutefois, tenir, d'une manière absolue, car, à côté de points de ressemblance, il y a des différences saillantes, et qu'il importe de préciser : nous allons le faire.

La décoration des poteries italo-grecques et étrusques est très personnelle : il est possible de la déterminer nettement, et de la dégager de la décoration toute spéciale des poteries indo-guyanaises.

D'abord, et en général, l'immense majorité des poteries, dites étrusques, portent pour décoration, des animaux naturels ou fantastiques, des monstres, des scènes tirées de la mythologie ou de la légende des héros.

Ces décorations, de ce fait même, ont un caractère local, et, par suite, essentiellement particulier à la Grèce et à l'Italie.

Aussi ne trouve-t-on rien de semblable à la Guyane, où ce sont uniquement des dessins, plus ou moins linéaires, des caractères hiératiques ou symboliques, peut-être même des dispositions tout simplement capricieuses ou bizarres.

Voilà donc, tout d'abord, des éléments de diagnostic bien

certains ; il y en a d'autres que nous pourrions faire ressortir, en insérant, ici, comme nous l'avons fait plus haut, par l'étude de l'esthétique des vases grecs, nos travaux sur les genres divers et la classification des poteries étrusques, et leurs rapports étroits avec l'herméneutique de l'Étrurie et de la Grèce.

*
* *

Ce à quoi nous devons nous tenir, c'est à la constatation de la similitude des procédés généraux de décoration, communs à ces deux foyers, si distincts, de production céramique.

Il serait également trop long de relater nos études sur la chronologie des diverses productions de la céramique italo-grecque, études intéressantes, mais bien délicates, car, s'il est possible de classer méthodiquement les œuvres en divers groupes certains, il n'est pas aussi facile de fixer, avec autant de certitude, leurs dates d'origine.

Évidemment, dans la question, qui nous occupe actuellement, la précision absolue des dates n'est que d'ordre secondaire, car, ce que nous tenons surtout, sinon à élucider complètement ici, du moins à signaler à l'attention, c'est ce fait étrange, qui permet de voir les sauvages guyanais, de l'heure actuelle, employer des formes et des procédés de décoration en usage chez les Grecs et les Étrusques, c'est-à-dire à des distances considérables de leur pays, et à des époques reculées.

Quelques lustres ou même quelques centaines d'années de plus ou de moins n'infirment pas la valeur des faits ni leurs conséquences.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la fabrication des vases étrusques ou italo-grecs, à travers leurs diverses évolutions de formes et de décors, débute, sans contestation possible, mille à douze cents ans pour s'éteindre, à jamais, deux cents ans environ avant notre ère ; c'est un fait.

Or, nous tenions à indiquer ces dates, qui ont leur signification et leur portée, lorsqu'on voit, à plus de deux et trois mille ans d'intervalle, des sauvages, nos contemporains, Galibis, Roucouyennes, Oréjones, appliquer, aux rives lointaines de leurs fleuves inconnus, des procédés de décor, reproduire des formes que, sans la moindre prévention et sans le moindre parti pris, on peut comparer à celles des Grecs et des Étrusques, et à celles des Romains, des Gallo-Romains, des Scandinaves et des Allemands, qui, eux aussi, furent, jusqu'à un certain point, les imitateurs de la Grèce et de Rome.

Ce sont là, en effet, aussi bien que nous l'avons établi pour les Antilles, des données capitales d'un curieux problème de l'histoire de la céramique, dont la solution, pour ne pas être absolument prête dès maintenant, sera, sans nul doute, trouvée, ultérieurement, à l'aide de nouveaux documents et de nouvelles recherches.

Ces documents ne sauraient faire défaut ; nous avons la foi : ils viendront.

*
* *

Il fut un temps, peu éloigné de nous, où, à propos de ces documents, on écrivait : « Ce qui nous frappe, avant tout, c'est que, depuis plus de deux siècles que la Martinique a été retournée, dans tous les sens, pour les besoins de la culture, on n'ait pas trouvé, je ne dis pas de monument, mais le moindre reste, le plus petit débris, la plus faible empreinte des Caraïbes, sur notre sol[1]. »

Voilà ce que pensait et écrivait un homme sérieux ; et quelques années à peine s'étaient écoulées que l'Exposition

[1] E. Rufz, *Études historiques et statistiques de la population de la Martinique*, 1850.

universelle de 1867, et, après elle, l'Exposition permanente des Colonies recevaient de MM. le Dr F. L'Herminier et Math. Guesde une précieuse collection d'outils fossiles, haches, couteaux, colliers, amulettes et autres objets d'origine caraïbe, recueillis à la Guadeloupe, à Saint-François et à Porto-Rico [1].

Depuis, les trouvailles se sont continuées et les fouilles ont donné des résultats considérables, grâce à l'intelligente opiniâtreté et à l'esprit de suite de M. L. Guesde, fils, qui a continué les recherches, avec la plus louable persévérance.

Il suffit donc de voir.

A ceux qui ont des yeux et ne voient pas — *oculos habent !* — succèderont les chercheurs et les voyants, et le succès couronnera leurs efforts... Les déductions, les conclusions ne manqueront pas et viendront à la suite, et cela se produira aussi bien à la Martinique que cela s'est produit à la Guadeloupe, aussi bien là que partout ailleurs.

*
* *

— Des exemples ? — Mais ils abondent !

Des ateliers d'aiguisoirs de haches n'ont-ils pas laissé, à la Guyane, leurs profondes empreintes dans le roc ?

N'a-t-on pas vu, à côté de leurs sillons indélébiles, des dessins primitifs, gravés dans le granit, par la main des Caraïbes de l'âge de pierre, et représentant soit des êtres bizarres, soit des sauriens antédiluviens, dont les vestiges fussent passés inaperçus pour tous autres que les intelligents explorateurs de la roche Tinéri du Maroni et des rochers de l'Essequibo et du Correnthyne [2].

[1] Voir aussi collection Guesde, au Trocadéro.

[2] *Tour du Monde*, livraison 1019, page 36. — Moulages à l'Exposition permanente, et livraison 960, page 340.

N'a-t-on pas, dans un petit affluent de la crique Siparini. trouvé enlisés, à plus d'un mètre de profondeur, dans la vase, non plus des haches de silex, mais des débris de poteries caraïbes — ces poteries fantômes, ou poteries hyperboliques, ces gnomes de cabalistes, ces rêves d'hallucinés — poteries non point illusoires et chimériques, mais de terre vraie, de terre matérielle, portant, elles aussi, des images grossières, il est vrai, mais enfin des images de ces sauriens disparus dans ces cataclysmes lointains qu'on est convenu d'appeler des déluges.

Donc, des documents ont été trouvés ; d'autres se trouveront, et, de ces documents fossiles, des vérités se dégageront, des convictions se formeront.

Rien n'échappe, quoi qu'on dise, à la sagacité humaine, et, où l'un s'arrête, un autre recommence et conclut.

Le mieux n'est-il donc pas, entre temps, d'étudier les éléments dont on dispose ?...

Ce sont des jalons pour la route, des pierres pour l'édifice futur.

*
* *

L'étude des poteries de la Guyane nous ouvre de larges horizons.

Variant à l'infini, pour la grandeur, depuis des proportions considérables, jusqu'à des dimensions minuscules, elles peuvent, tant au point de vue des formes que des décors, être tout au moins réparties en trois catégories.

Or, dans chacune de ces catégories, nous aurons à signaler des analogies, lointaines peut-être, mais indéniables cependant avec les divers types de vases grecs, dont nous signalerons ultérieurement les caractères signalétiques.

Nous disons que la Guyane produit de grands vases ; cela est d'autant plus digne de remarque, que l'on ne peut, pour

d'aussi fortes pièces, recourir au tour ni à la roue du potier, — absolument inconnus à la Guyane, — et que, par surcroît, les poteries y sont faites, non par des hommes, mais par de simples femmes, moins capables de manier les lourdes masses de terre que comportent ces poteries, dont quelques-unes atteignent des proportions réellement respectables.

Ces grandes dimensions des vases de la Guyane offrent, tout d'abord, un premier point de ressemblance avec les poteries grecques anciennes, car — bien qu'elles n'aillent pas jusqu'aux proportions de celles-ci, qui atteignaient pour les jarres et les amphores, dans lesquelles on conservait l'eau et les céréales, jusqu'à deux mètres de hauteur — elles sont déjà de bonne taille.

Aussi les Indiennes du Maroni et de l'Oyapock recourent-elles aux procédés qu'employaient les potiers de la Grèce ancienne, pour la construction de leurs grandes pièces : « On les construisait à la main, au moyen de *colombins*, sortes de plaques rectangulaires et courbes, que l'on plaçait, par zones circulaires superposées, en les pressant à la main, sur les deux faces, pour les faire adhérer entre elles et les réunir intimement avec les zones déjà posées. Après une dessiccation, plus ou moins prolongée, selon l'épaisseur des parois, les vases étaient roulés jusqu'au four, où ils étaient placés, avec soin, pour recevoir une cuisson de quarante-huit heures environ. Au bout de huit jours de refroidissement, on procédait au défournement [1]. »

*
* *

Ce n'est pas sans une certaine jouissance, calme et sereine, que l'on se transporte par l'imagination, comme pour l'évocation mentale des scènes majestueuses de la Bible, — mysti-

[1] *Les Merveilles de la céramique :* antiquités grecques.

cisme, poésie, fétichisme ?... qui le dira ? — à ces grands travaux paisibles des premiers hommes, *viri a Diis recentes*, se livrant aux pratiques nobles et patriarcales de l'art de terre à sa naissance, sous le beau ciel de la Grèce et de l'Asie Mineure, *sub dio*...

Ce n'est pas avec une moins vague rêverie que la pensée se transporte, au-delà des mers, jusqu'aux rives, pour ainsi dire, encore vierges des fleuves de la Guyane, sur les berges plantureuses desquels, à l'ombre des clibadiums et des palétuviers, les tribus indiennes, perpétuant, loin de notre civilisation, les scènes, presque partout ailleurs disparues, de l'humanité à son berceau, se livrent, elles aussi, sous l'œil ardent de l'astre immuable, témoin, il y a des siècles, des mêmes travaux des Grecs primitifs, à ce poème, grandiose et simple à la fois, du travail de la terre, qui inspirait à Homère, devant les foyers des potiers en argile de Samos, ces stances du *Fournedu,* que nous a conservées Hérodote, et qui, en dépit ou peut-être plutôt à cause de leur grand caractère, ne trouveraient pas éditeur de nos jours !...

Raison de plus pour nous en faire le modeste héraut :

« Minerve — chante l'Immortel Poète, — Minerve, je t'invoque ! Paraîs ici et prête ta main habile au travail du fourneau ! Que les vases qui vont en sortir, et surtout ceux qui sont destinés aux choses divines, noircissent à point ; que tous se cuisent au degré convenable, et que, vendus chèrement, ils se débitent, en grand nombre, dans les marchés et les rues de nos cités ; enfin, qu'ils soient, pour tous, une source abondante de profits et, pour moi, une occasion nouvelle de vous chanter.

Mais, si vous voulez me tromper sans pudeur, j'invoque contre votre fourneau les fléaux les plus redoutables : et Syntrips et Smaragos, et Asbestos, et Abactos, et surtout Omodamos, qui, plus que tout autre, est le destructeur de l'art que vous professez.

Que le feu dévore votre bâtiment, que tout ce que contient

le fourneau s'y mêle et s'y confonde sans retour, et que le potier tremble d'effroi à ce spectacle ; que le fourneau fasse entendre un bruit semblable à celui que rendent les mâchoires d'un cheval irrité, et que tous les vases fracassés ne soient plus qu'un amas de débris [1]. »

— Pauvre Homère, va ! il ne ferait plus bon de chanter pareilles choses !...

Les fourneaux des potiers de Samos avaient, il est vrai, des proportions bien autrement puissantes que les modestes casettes isolées des potières de l'Oyapock et du Maroni, et celles-ci auraient beaucoup moins à redouter les génies malfaisants de la céramique, l'Asbestos et l'Omodamos — le feu indomptable et la force irrésistible de la destruction, — le Syntrips et le Smaragos, dont les noms seul indiquent, et par leur sens propre et par onomatopée, la terre éclatant en morceaux, pour réduire à la misère, avec leur complice Abactos — l'implacable, — les infortunés céramistes, réduits à la ruine et au désespoir.

*
* *

Revenons aux scènes moins sombres de la paisible fabrication de nos Roucouyennes et de nos Oyampis.

Cette poésie calme des travaux de la terre, en pleine nature et à la face du ciel, a été parfaitement saisie et interprétée par un artiste de vrai talent, M. D. Maillard, dans un intéressant dessin du *Tour du monde*, — composé toutefois, non d'après nature, mais d'après le texte du Dr Crevaux et des photographies [2] ; c'est le *Tour du monde* qui le dit.

Rien n'y manque.

[1] Miot, *Traduction d'Homère.*

[2] *Le Tour du monde*, voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyanes, par le Dr Jules Crevaux, livraison 960, p. 345.

Sur un horizon profond et calme, au pied de leurs garbets ou *ajoupas*, sortes de huttes de feuilles de palmiers, des Indiens galibis se livrent paisiblement à la fabrication des poteries.

L'un d'eux, les jambes croisées, assis sur le sol et aidé d'un manœuvre ou auxiliaire, fait sortir, de monceaux de terre, qui sont à ses pieds, les vases qu'il dégrossit, et dont un certain nombre, placés auprès, sont, déjà et un peu prématurément, recouverts de leurs peintures caractéristiques; prématurément, il faut le reconnaître, car entre le modelage et la peinture il y a loin, évidemment.

Il se tient digne, recueilli, la tête inclinée en connaisseur, façonnant son vase; pendant qu'un grand et bel Indien lui apporte gravement le pain de terre glaise, qui doit servir à la continuation de ses travaux.

Un autre Indien, posé en véritable artiste, commodément assis sur un de ces escabeaux primitifs, auxquels la fantaisie indienne donne parfois la forme d'animaux fantastiques bizarrement décorés [1], est occupé à peindre ou à buriner les dessins et les arabesques d'une de ses poteries.

Ils sont là, campés de main de maître, tous ces Indiens, grands, bien faits, peut-être même un peu plus qu'il ne convient à ces hommes, dont les explorateurs disent « qu'ils ont la taille petite, la tête grosse, le visage aplati, les cheveux longs et raides [2] »; ils sont, dans le tableau un peu flatté, coiffés de chapeaux coquets, ont le cou orné de colliers et portent, d'accord en cela avec la réalité vraie, « pour tout costume, le morceau d'étoffe qu'ils roulent autour des reins et passent entre les jambes, et qu'on nomme *calimbé* [3].

*
* *

[1] Voir à l'Exposition permanente des Colonies.

[2] *Le Tour du monde*, voyage dans la Guyane française, par Frédéric Bouyer, livraison 333, p. 309.

[3] Voyage dans la Guyane française, par Frédéric Bouyer, *ut supra*.

Quant aux femmes, à part une sorte de pauvre négresse, qui, dans un coin de la scène, semble façonner un vase, elles sont là moins en ouvrières qu'en désœuvrées et en compagnes presque gracieuses de leurs époux.

L'une d'elles, dans une attitude onduleusement infléchie et ayant pour tout vêtement le *couyou* traditionnel, reçoit un vase tout terminé des mains d'un jeune admirateur de ses charmes, tandis qu'une autre vénus indienne pose, d'un autre côté, toute belle et toute chargée d'ornements.

Sur sa poitrine s'enroule un double *ouayari* ou collier de graines d'ouabé ou de shéri-shéri; une ample étoffe, par une coquetterie du pays, donne à sa ceinture l'apparence des contours rebondis, si recherchés là-bas, et ses jambes sont serrées sous les jarretières ou *couaï*. Debout, les yeux noyés dans l'espace, elle tient un beau vase, avec toute la grâce d'une choéphore antique.

Parsemés de côté et d'autre, des enfants jouent et regardent curieusement, comme font les enfants de tous les temps et de tous les pays.

Là aussi, évidemment, l'artiste, en ajoutant aux données réglementaires du costume, a usé du privilège de poète, pour idéaliser l'éternel féminin, — le féminin nègre!...

Après tout, qui saurait l'en blâmer?

En réalité, l'habillement des femmes est plus primitif que cela : « Il consiste en... un simple petit tablier grand comme la main!

En revanche, elles ont des colliers, des bracelets et des jarretières ; toute la coquetterie de leur costume est là.

Les jarretières, mises au-dessous du genou — n'ayant pas l'ombre même d'un bas à soutenir, — sont de larges bandes d'étoffes, qui leur serrent fortement la jambe et interceptent la circulation du sang. Elles en portent également au-dessus de la cheville. Ce luxe d'appareils comprimants donne à leur démarche quelque chose de gêné, qui rappelle les allures de certains palmipèdes fourvoyés hors de l'élément liquide, et

cette compression des membres inférieurs fait acquérir aux autres parties du corps un développement excessif.

Du reste, elles sont fort laides, ces dames sauvages [1]. »

*
* *

Peut-être, pour être juste, faut-il reconnaître qu'il doit y avoir, là aussi, quelque exagération, mais en mal ici, et que l'explorateur, raisonnant, comme il le dit d'ailleurs, sur la beauté des femmes, d'après nos idées et nos habitudes européennes, s'est laissé entraîner un peu trop loin.

Entre ces extrêmes, il y a un juste milieu : toujours est-il que cette scène est grande et simple, comme une esquisse de Jules Breton — ce moderne sous le pinceau duquel le travail rustique des campagnes s'élève à la hauteur d'une dignité et d'un sacerdoce, — et qu'elle est peuplée et vivante comme un Léopold Robert.

Le léger reproche qu'on pourrait adresser à M. Maillard, qui pourtant a cru s'inspirer fidèlement des textes, ce serait — mais ce n'est pas là question artistique — d'avoir donné, dans ce travail de la terre, chez les Indiens, le rôle principal aux hommes, qui s'en abstiennent le plus souvent et d'avoir relégué les femmes au rôle effacé de comparses et de manœuvres.

« Aux femmes toutes les fatigues ; à l'homme le repos. L'homme, c'est le maître, c'est le roi. La femme, ou plutôt les femmes, car la polygamie est une loi du monde sauvage, les femmes sont les servantes et les humbles esclaves, et elles acceptent cette condition avec abnégation. Certes, nos ménagères de France, celles qui portent le sceptre peu constitutionnel, dans ce petit royaume, dont le foyer domestique est la capitale, frémiraient d'une noble indignation devant

[1] Voyage dans la Guyane française, par Frédéric Bouyer, *ut supra*.

le sort que la loi indienne fait à leurs sœurs déshéritées de cette partie de l'Amérique [1]. »

Quelques auteurs, qui ont traité de la Guyane française, sembleraient pourtant en contradiction avec cette affirmation, et, notamment pour le point qui nous occupe, l'un d'eux écrit que « les indigènes, hommes et femmes, se consacrent, entre autres « bagatelles », à la confection d'ustensiles de ménage, potiches et vases de diverses grandeurs, en terre cuite, et communs [2] ».

Mais il y a là erreur et les hommes ne se livrent généralement pas à la fabrication des poteries.

*
* *

D'ailleurs le jugement même, qui permet à l'auteur de qualifier de « communs » les vases de la Guyane, auxquels certains amateurs, et non sans quelque compétence cependant, reconnaissent un certain mérite, au point de vue de la légèreté et de la bonne préparation des pâtes, de l'élégance de la forme, de l'ampleur ainsi que de l'originalité des décors, ce jugement ne laisse pas que de nous porter à croire que la partie céramique devait lui être peu familière, comme en témoigne la qualification de « bagatelles » appliquée par lui à des poteries de première utilité, et exigeant un travail sérieux et une somme d'habileté, qui sont loin de devoir être comptés pour rien.

Nous contesterons moins l'intervention des hommes, lorsque ce même auteur nous apprend qu'ils viennent apporter, à des intervalles éloignés, au chef-lieu et au bourg ces ustensiles avec d'autres « produits fabriqués et naturels de

[1] *Tour du Monde*, voyage dans la Guyane française, par Frédéric Bouyer, livraison 333, page 310.

[2] *La Guyane française*. Revue maritime et coloniale, janvier 1884. G. Ménard.

mince valeur, arcs et flèches, oiseaux apprivoisés et empaillés, reptiles et insectes préparés et conservés, etc., qu'ils cèdent pour du tafia, leur principale monnaie, de la poudre, du plomb à gibier, du sel, des vêtements et des instruments aratoires [1] ».

Entre fabriquer ces produits et venir les troquer aux villes et aux bourgs, la différence est énorme.

Les hommes sont très avides de ces trocs, parce qu'ils leur procurent surtout les liqueurs fortes qu'ils recherchent avec passion, mais, parmi les objets fabriqués, tout au plus pourrait-on admettre leur intervention exclusive dans la confection des *coques* ou canots fouillés dans les troncs d'arbre, travail qui exige de la force.

*
* *

Mais où l'on doit voir plus spécialement la main de la femme, tout comme pour la fabrication des poteries, c'est dans la façon des « hamacs en coton sauvage et tissu de « bâche », espèce de palmier, des *pagaras*, genre de paniers à couvercle tressés avec l'« arouma », variété de roseaux, et imperméables, articles façonnés avec un soin, un goût et un fini, que n'atteignent pas leurs similaires locaux.

Il en est de même pour les colliers et les bracelets obtenus de graines de wabé ou ouabé et de chericheri, arbres de l'Amérique du Sud, pour les coiffures, les costumes, et les ornements tissés et agrémentés de plumes d'aras, de perroquets et d'oiseaux aux couleurs variées et brillantes [2].

Un explorateur des Guyanes, en parlant des Galibis, dit, il est vrai : « Leur principale industrie est la fabrication des

[1] *La Guyane française.* Revue maritime et coloniale, janvier 1884. G. Ménard.

[2] *La Guyane française, ut supra.*

vases en terre, qui ne manquent pas d'une certaine originalité. *Ils* les font de toutes pièces, à la main, avec les argiles qu'*ils* trouvent sur la berge, dans une couche de sable [1]. »

Mais lorsque le Dr Crevaux dit : *ils*, c'est là une expression générale, qui n'implique pas forcément l'idée d'homme, car, plus loin, il ajoute : « Ayant l'occasion d'assister à la fabrication des poteries en terre, nous remarquons que, chez les Oyampis, comme chez *tous* les Indiens de la Guyane, ce sont les femmes, qui sont exclusivement chargées de cette industrie [2]. »

Chez les Roucouyennes, quand arrive ce voyageur, c'est encore une femme, la jeune épouse du Tamouchy, qui était occupée à modeler des statuettes et un tapir.

Plus loin, au bord de l'Oyapock, à la hauteur de l'île Henri, tout près d'un affluent du Yapura, appelé San-Miguel, l'explorateur rencontre de vigoureux Indiens, d'un caractère très doux : « Là encore les hommes laissent le travail à leurs épouses, et *les femmes*, dit-il, font de très jolies poteries couvertes de dessins, dont j'ai rapporté plusieurs échantillons [3]. »

« Il en est de même chez les Oréjones, dont les poteries sont remarquables entre toutes [3]. »

*
* *

C'est donc non sans raison que nous aurions vu avec plaisir le *Tour du Monde* et M. Maillard ne pas déposséder les Indiennes de la Guyane du rôle, qui leur revient réellement [4].

Il semble d'ailleurs qu'on n'eût pas dû se méprendre sur

[1] et [2] *Le Tour du Monde*, voyage d'exploration dans l'intérieur de la Guyane, par le Dr Jules Crevaux.

[3] Voir la figure du *Tour du Monde*, livraison 1052, page 152.

[4] Voir la figure du *Tour du Monde*, livraison 960, page 345.

ce rôle, et que, dans la décoration, fine et large à la fois, digne et coquette, des poteries de la Guyane, on eût dû deviner autre chose que la main d'Indiens guerriers et sauvages : la femme s'y révèle.

Elle ne se révèle pas moins dans la légèreté de pâte, qui atteste, sinon une préparation soignée et patiente de la terre argileuse, du moins un délicat et scrupuleux esprit d'observation dans le choix des matières.

C'est qu'en effet, dans tout ce que touche la femme, et jusqu'à la femme non civilisée, il y a parure, ornement ; et nous gagerions bien que, même dans la ceinture primitive de la première pécheresse légendaire de l'humanité, il devait s'être caché quelques fleurs, ou que tout au moins elle devait, par je ne sais quoi d'élégant et de féminin, se distinguer de celle du premier homme ; si ceintures il y eut.

La source de cette élégance, instinctive, il est vrai, chez la femme, mais se faisant jour, d'une manière aussi remarquable, dans les œuvres rudimentaires des Indiennes galibis, ne laisse pas moins place à de mystérieux points d'interrogation.

Reléguée au fond de la Guyane, le long des rives à peine explorées de fleuves encore inconnus, sans relations aucunes avec les voyageurs ni même avec les tribus, qui, à côté d'elles, vivent dans un isolement non moins profond, de qui ces pauvres Indiennes sauvages tiennent-elles donc leurs procédés de fabrication des poteries, la norme des formes de leurs vases et l'art de leur ornementation ?

Ces questions, que nous avons déjà soulevées à propos des céramiques de la Martinique et de la Guadeloupe, se posent ici, avec non moins d'insistance, car, parmi les poteries de la Guyane, il en est un certain nombre auxquelles même les moins connaisseurs en céramique reconnaissent un air indiscutable de parenté avec certaines poteries anciennes de l'Europe.

On s'en rendra facilement compte en étudiant successive-

ment les trois grands groupes qu'un examen attentif nous a amené à reconnaître et à adopter, comme divisions des poteries vernies de la Guyane, poteries qui appartiennent évidemment à trois ateliers distincts.

*
* *

Le premier groupe, qui, pour la forme et pour le décor, a un certain aspect de poteries gallo-romaines, se compose de pièces considérables et de vases de moyenne grandeur.

Ses grands vases ont une physionomie reconnaissable entre toutes : ce sont des jarres puissantes, formées, à la base, d'un volumineux tronc de cône renversé, que coiffe, comme d'un dôme, une lourde calotte hémisphérique, au sommet de laquelle s'implante perpendiculairement, et en s'évasant légèrement en entonnoir, le large et haut orifice béant, qui en forme l'encolure : on dirait de grosses urnes cyclopéennes.

Ces vases, qui, dans leur masse générale, se ressentent d'une certaine incertitude de lignes et d'une vague incorrection de galbe, résultant de l'absence de la roue du potier, présentent, aux dimensions près, une analogie de formes évidente avec certaines poteries celtiques ou germaniques, trouvées, pour la plupart, dans des sépultures remontant à l'âge de la pierre et aux âges postérieurs du bronze et du fer, dont il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots.

Parmi ces poteries, d'âges quasi-préhistoriques, nous citerons une urne funéraire, qui est le type le plus ancien de la poterie germanique connue et qui, contemporaine de l'âge de la pierre du nord de l'Allemagne, a été trouvée dans les *hünengraben* ou tombeaux des Géants.

A cause de cette même similitude de formes, et bien qu'elles diffèrent par leur terre, qui est noire, nous indiquerons aussi, parmi les documents de cet âge de la pierre,

certaines poteries scandinaves, que possède le musée de Copenhague. M. de Worsaë, qui les a reproduites dans un très intéressant ouvrage [1], les y donne sous la dénomination de *Leerkar* ou jarres de terre glaise, encore bien que, par leurs petites dimensions, elles ne puissent être qualifiées de ce nom de jarres.

Les cimetières vandales du Mecklembourg, dont les sépultures appartiennent à l'âge de fer, les *Conques*, ou tombeaux germaniques, *Kegelgrab*, de l'âge de bronze, découverts dans toute l'Allemagne, contenaient de ces urnes funéraires et on en a trouvé également, en Bohême [2], remplies d'ossements calcinés, ce qui les fait remonter à l'époque de la crémation, — qui est en train de nous revenir, — rien de nouveau sous le soleil.

*
* *

Or, la forme de toutes ces urnes funéraires, bien qu'elles soient souvent de dimensions infiniment plus petites que les poteries indiennes, dont nous nous occupons, présente, ainsi que celle d'un certain nombre de grandes jarres romaines et gallo-romaines, une analogie incontestable avec ces grands types de la céramique guyanaise.

Ceux-ci, hâtons-nous de le dire, n'ont rien, à part cette ressemblance dans la forme, qui puisse les faire rattacher aux urnes funéraires; ils n'en ont ni les usages, ni les dimensions, et leur facture générale témoigne déjà d'une certaine perfection et d'un grand pas fait sur les procédés, tout primitifs, de la fabrication des urnes des tombeaux. Ils sont d'une belle terre, d'une large facture et décorés d'ornements caractéristiques, tracés vigoureusement et sans hésitation,

[1] *Nordiske oldager i der Kongelige Museum i Kjœbhenhavn.*
[2] Musée de Prague.

tandis que les urnes sont de simple terre grossière, sans le moindre décor.

On est là, de toute évidence, non plus en présence de ces ébauches, de ces œuvres d'instinct, dont nous avons déjà parlé, comme le sont presque toutes les urnes funéraires, mais d'ouvrages, qui témoignent d'une manière déjà plus savante et de progrès réalisés.

Et, s'il était besoin d'appuyer cette délimitation par des preuves à l'appui, nous les trouverions précisément dans l'existence, à la Guyane, de cette même forme de vases en urne, appartenant, les uns, à une époque correspondant à celle des poteries funéraires de la Gaule et de l'Allemagne, les autres, ceux dont nous nous occupons maintenant, appartenant, puisqu'ils se font encore, à une époque bien plus rapprochée comme date et d'une fabrication plus perfectionnée.

Or, ces urnes funéraires de la Guyane, remontant à une époque bien antérieure à l'apparition des grandes jarres contemporaines, ont — c'est digne de remarque — l'analogie la plus frappante avec celles des fouilles du Nord de l'Europe, quoiqu'elles aient été trouvées dans des envasements des bords de l'Oyapock et rapportées par les explorateurs, qui, frappés de leur étrangeté, les ont fait reproduire en gravure, dans le *Tour du Monde*[1].

*
* *

Nous sommes donc, avec les grandes jarres de la Guyane, non point reculés jusqu'aux poteries de l'âge de pierre, mais on doit leur assigner, pour être dans le vrai, comme époque probable de leur première apparition, une date peu différente de celle des plus grandes et des plus puissantes céra-

[1] *De Cayenne aux Andes*, livraison 1019, page 36. — Voir les urnes funéraires contenant encore leurs momies au musée du Trocadéro.

miques romaines ou gallo-romaines, qui leur correspondent comme aspect et comme facture.

Non pas que les spécimens, qu'on trouve à l'Exposition permanente des Colonies, remontent à cette antiquité reculée, car elles sont de fabrication, pour ainsi dire, contemporaine, mais elles sont la continuation fidèle, exacte, invariable, presque dogmatique, de modèles anciens et inviolables.

Nous ne voulons, en effet, parler que de l'origine même des types primitifs, qui ont été se perpétuant jusqu'à nos jours et qui rappellent encore fidèlement leur point de départ.

La forme des vases de moindre dimension, qui appartiennent à ce premier groupe, est, si l'on peut dire, plus entachée encore du caractère gallo-romain que nous venons de signaler : ce sont des sortes de marmites grossières, à anses lourdement façonnées, et dont les fouilles, pratiquées dans les vieux centres de la Gaule, nous ont fourni souvent les similaires.

Dans cette seconde catégorie se rangent aussi des plats profonds et des espèces de bannettes, sans caractères par trop particuliers.

*
* *

Le décor de ces poteries n'est pas sans être très caractéristique et s'inspire, comme cela est assez naturel, de données locales, reflétant le goût ou les impressions des peintres primitifs de ces contrées : lourd, grossièrement appliqué, formé de zébrures, aux formes bizarres et, pour ainsi dire, cabalistiques, d'un roux brunâtre, parsemé de taches ou mouchetures noires, tranchant sur une terre jaunâtre, il rappelle, de loin, la peau de certains fauves ; et, à part le sens, en quelque sorte hiéroglyphique, que nous inclinons à accorder aux grands méandres brunâtres, qui sillonnent le flanc de ces

grandes jarres, nous ne nous refuserions pas trop à y voir comme une inspiration ou une réminiscence, bien dénaturée d'ailleurs, du pelage d'animaux de l'Inde et de l'Afrique; sorte d'anomalie, d'autant plus à remarquer que ces animaux n'ont pas existé en Amérique ou, du moins, ont disparu du continent américain, ce qui serait, ou pourrait être, un signe d'importation.

Voilà, tant au point de vue de la forme que du décor, la somme de nos observations sur la première catégorie de nos vases de la Guyane, ces vases que l'on peut, sans témérité, classer sous le nom général de poteries des Galibis.

*
* *

Un second groupe se distingue à sa tournure plus classique et se rapproche davantage des poteries grecques et romaines, proprement dites, par la forme, en même temps que par une décoration plus sobre, presque monochrome, et composée d'une sorte de camaïeu rougeâtre, de deux tons tout au plus. Leur rouge, quoique plus fin de nuance et mieux étendu que celui des vases de la Martinique, s'en rapproche néanmoins, mais se sent de l'influence du rocou.

Ce sont, pour la plupart, ou de beaux vases, à contours francs et sans indécision, sur la panse régulière et bien arrondie desquels s'ouvre une encolure bien plantée, dont les parois s'infléchissent légèrement, vers le haut, en manière de calice; ou bien encore de grosses bouteilles, à large ventre, s'inspirant de la courge naturelle et qui tiennent, il faut le dire, plus de la gargoulette africaine que de la phiale idéalisée des Grecs.

A leur suite, et dans les pièces de dimensions un peu moindres, nous trouvons la forme des alcarazas de l'Inde même, et presque avec la correction qu'ils atteignent dans ce pays, ainsi que certains petits pots ou théières, à panse,

régulière et sphérique, sur laquelle sont ajustés une anse et un biberon ou goulot, implanté à angle aigu.

Faut-il admettre que l'idée première de ces vases soit née spontanément aux bords de l'Oyapock et aux rives du Maroni, comme certaines fleurs sauvages de ces rivages lointains et perdus — *sine semine flores*, — et qu'elle en soit partie pour être portée au loin en d'autres continents et dans un autre hémisphère, où elle aurait été convoyée sur l'aile de courants inconnus ?

Dans ce cas, les Indiennes de la Guyane auraient à revendiquer la paternité des théières, à l'exclusion de ce mystérieux Orient, qui, avec les opinions toutes faites et admises un peu partout, passe, aux yeux du plus grand nombre, pour le berceau de toutes les créations et de toutes les idées; toujours la question, non encore déterminée, de l'initiative venue des Indes Orientales et de la Grèce vers l'Amérique ou s'étant, au contraire, portée de l'Amérique vers les contrées de l'Europe Orientale et de l'Asie.

..... On conçoit que, dans des questions aussi délicates, et dans l'état peu documenté, où se trouve le problème que nous posons et dont nous cherchons la solution, — quel que soit notre parti pris de ne point tergiverser et de couper dans le vif, préférant, par principe, une affirmation ou une négation bien nettes à un doute, commode pour certains, — nous soyons obligé de ne point conclure encore, tout en nous défendant bien de recourir au système, par trop élastique, du louvoiement et des restrictions mentales, acclimatés, en ces derniers temps, avec tant d'onction laïco-cléricale et de casuistique édulcorée, par l'école du futur panthéonisé, Renan.

*
* *

Quant au décor des poteries de ce deuxième groupe, il est franchement marqué au cachet guyanais, c'est-à-dire

qu'il se rapproche de ces écoles péruviennes, aymariennes et mexicaines, dont nous avons à signaler l'intervention active ou passive, projection initiale ou reflet, cause ou effet, principe ou conséquence.

Ce sont des serpenteaux, des courants, des chevrons, formant, en grands rubans rouges lustrés, le canevas ou le thème principal du décor, et, dans les compartiments et les intervalles desquels, sont groupés, d'un trait léger et sûr, des caractères et des dessins qu'au premier abord on pourrait considérer comme simplement bizarres ou fantaisistes, mais qu'un examen plus attentif démontrera être immuables, raisonnés, ou, tout au moins, disposés suivant certaines règles transmises et dont le sens — pour échapper, peut-être, à ceux qui les appliquent actuellement — devait être certainement précis et clair pour les décorateurs des âges antérieurs : ces poteries sont les roucouyennes.

Nous y reviendrons, car le caractère de ces décors est bien plus franchement accusé encore dans le troisième et dernier groupe, dont nous allons parler.

*
* *

Ce dernier groupe renferme deux sortes de types, bien tranchés pour les formes, mais confondus pour les décorations : les grands et les petits vases.

Les grands vases se rapprochent incontestablement, par leur facture, des beaux modèles de Rome et de la Grèce.

Ce sont des poteries de grandes dimensions, aussi régulières que si elles sortaient du tour, le plus parfait, d'un potier émérite.

Véritablement, s'il ne nous répugnait pas de tomber dans l'emploi de termes visant, par trop, à la science, dont ont abusé certains céramographes, nous les appellerions volontiers, ces vases, « napiformes ou turbinés ».

Ces termes, tirés du vocabulaire de la taxonomie botanique, les désignent, en effet, d'un mot et rien ne peut rendre mieux l'aspect général de leurs contours, qui, partant d'une base étroite pour s'évaser graduellement en une panse largement arrondie, se rapprochent ensuite en un dôme, modérément convexe, sur lequel leur gorge, fermée généralement par un couvercle plat, à gros bouton, se dresse, comme ces vestiges persistants du calice qu'on voit implantés au sommet du fruit de la grenade.

On dirait vraiment de beaux navets ou d'immenses toupies — « napiformes, turbinés », — dépassant, par leurs dimensions, les courges les plus volumineuses, qui aient jamais été primées à la halle.

Ces belles formes des grandes poteries du Maroni se retrouvent jusque sur les bords perdus de l'Oyapock et chez les Oréjones : M. le Dr Crevaux en a rapporté un magnifique spécimen, heureusement conservé, par la gravure, dans les illustrations de son voyage[1].

*
* *

Si, dans ces grands vases, la rectitude des formes romaines et grecques s'affirme incontestablement, les petits vases de ce groupe s'en distinguent et ont une originalité saisissante : le type indien s'y affirme, sinon avec une personnalité, qui lui soit absolument propre, vu sa similitude avec la poterie du reste du continent américain, du moins par des formes particulières, qui les séparent nettement des céramiques de la Grèce et de l'Italie.

Sans doute ces poteries, qui, en somme, sont des vases ordinaires et d'un emploi courant, ou qui en sont des réductions — ce qu'on appellerait, chez nous, des modèles, — ne

[1] Voir la figure, *Tour du monde*, livraison 1052, page 152.

peuvent pas s'éloigner absolument de la forme générale, imposée aux ustensiles de ménage, par l'usage même auquel ils sont destinés.

Leur corps principal, en définitive, est toujours la panse de tous les vases, surmontée d'une gorge ou goulot, en un mot, c'est la bouteille, ou peu s'en faut, modifiée, plus ou moins, par l'addition d'une anse.

Mais, sous le pouce inexpert d'ouvrières, un peu primitives, travaillant une terre se prêtant peu au minuscule, l'ensemble prend un aspect bizarre et insolite.

Sur leurs flancs, parfois amplement bombés, parfois, au contraire, concaves comme les *albarelli* italiens, ou — suivant un goût particulier aux Indiennes de ce pays — formés de panses superposées et séparées par une gorge rentrante, vient s'implanter une anse lourde et pâteuse, se tordant en un demi-cercle, recroquevillé comme une bosse. D'autres fois, sous prétexte peut-être de légèreté de formes et d'attitude, la fantaisie des potières indiennes s'est plue à hisser quelques-uns de ces pots en miniature sur trois petites jambes courtaudes, aussi lourdes cependant en réalité, peut-être plus encore, toutes proportions gardées, que des pieds de marmite.

Puis, pour les compléter, des couvercles à gros boutons saillants, qui, calant tant bien que mal, les coiffent comme de casquettes, les unes sur le front, les autres sur la nuque, d'autres enfin, cavalièrement, sur le côté, en vrais ravageurs.

*
* *

Et, de ces vases, il y en a, comme cela, des infinités; les uns, chavirant ; les autres, bien assis sur leur base; ceux-ci droits et raides ; ceux-là, trottinant de côté, depuis la canette et la pinte ordinaires, jusqu'à la mesure du plus petit calibre.

On dirait d'une promenade d'écoliers de toutes tailles : les maîtres, les grands et les bambins, traînant le pied.

Certaines de ces poteries ont, entre toutes, une physionomie étrange. Ce sont des sortes de cruchons tout particuliers : leur gorgeon, au lieu de monter droit, comme d'habitude, s'infléchit sur le devant et semble y continuer l'anse avec le prolongement de laquelle il se confond et, au lieu de s'ouvrir en un dégorgeoir ordinaire, se termine par un gros bouchon ou bourrelet, qui lui donne l'apparence d'un bout de biberon.

Leur gros ventre, cette anse en forme de bosse, d'ailes ou de queue recourbée, ce cou et cette sorte de tête encapuchonnée, qui se jette en avant, tout semble concourir à donner à ces vases singuliers une sorte de faux air d'animaux ou de volatiles bizarres, avec lesquels ils n'ont que des rapports bien éloignés[1].

C'est ainsi que certains modillons de notre architecture, certains culs-de-lampes de nos vieux livres ont une vague apparence de figures grimaçantes ou de masques, d'où leur nom de « mascarons ».

Tout cela réuni différencie bien, comme nous le disions, ces vases guyanais des poteries étrusques et grecques, et leur constitue une personnalité indiscutable.

*
* *

Cette personnalité leur est-elle propre ?

— Peut-être bien y aurait-il à voir — ainsi que nous aurons d'ailleurs à le faire au sujet de la nature de leur décoration, — s'il n'y a pas lieu de les rattacher à la grande famille des poteries anciennes du continent américain.

Leur personnalité ne serait d'ailleurs que plus grande encore, si — de même que la question s'est posée pour les

[1] Un de ces vases du musée du Trocadéro est muni d'ailes et simule un oiseau bizarre.

poteries des Antilles, au regard des céramiques grecques — on arrivait à les poser, elles et les œuvres de terre du Pérou et du Mexique, non comme des initiées, mais comme des initiatrices de l'ancien monde.

Notre intention ne saurait être toutefois de tenter de reconstituer, à ce propos, l'histoire de la céramique des populations primitives du continent américain.

Leur histoire, à peine entrevue, pour ne pas dire complètement ignorée, il y a quelques années encore, a fait un pas heureusement, et leur civilisation, certainement de beaucoup antérieure à celle des Egyptiens, n'est plus, on doit le reconnaître, à ce point contestée et méconnue qu'on n'admette couramment que, contrairement aux errements des autres nations, partie brusquement de débuts virils et brillants, arrivée, du premier coup, comme un météore, à une apogée, qui pouvait éclipser et faire pâlir l'art grec, elle n'ait été en s'éteignant graduellement pour disparaître, d'une manière presque complète, avec l'arrivée des conquérants espagnols.

Ainsi, chez les autres peuples, débuts modestes, progression lente et continue; chez les grandes nations précolombiennes de l'Amérique, au contraire, débuts puissants, lumineux — bolides aveuglants d'or et de lumière — tout à coup précipités du zénith et éteints, sans autres vestiges, que des traces, à peine reconnues et interprétées, à l'heure actuelle.

Nous laisserons donc de côté les poteries palenquéennes lustrées et gravées à la pointe, dont l'antiquité remonte à plus de deux mille ans avant notre ère, les poteries chichimèques, téotihuacanes et toltèques, qui les suivent à mille ans de distance, et dont la terre cuite est peinte en blanc, en brun et en rouge.

La forme de ces dernières ne laisserait pourtant pas que de permettre des rapprochements intéressants avec la forme bizarre et tourmentée des poteries indiennes de petit calibre de notre troisième groupe.

*
* *

Restent les poteries aymariennes et péruviennes, qui remontent aux mêmes époques reculées : nous les négligerons, tout au moins, quant aux vases de terre cuite noire ou affectant des formes d'animaux ou de personnages.

Nous devons avouer cependant que, si le pays de production de ces poteries n'était en dehors de nos Colonies, il ne nous déplairait pas de les rapprocher de cette catégorie de vases figuratifs grecs, dont la tête géminée d'Alphée et d'Aréthuse, du Louvre, est un des types les plus connus et les plus accomplis... Etudes, pleines de surprises et d'imprévu !

Il ne nous déplairait pas, non plus, de prendre quelques points de comparaison dans la céramique nicaraguane, dont certains vases, — le vase mangue, par exemple, de la collection de M. Désiré Pector, l'éminent et savant président de la Société américaine de France, — outre les points de ressemblance frappante qu'offrent, avec un grand nombre de nos poteries coloniales, leurs bases hémisphériques, peuvent se prévaloir, outre leurs ornements de têtes humaines en relief, de la figuration de caïmans et d'animaux fantastiques [1].

Les vases péruviens, — dont la tête humaine a inspiré et la forme et les traits, — qui ont appartenu à la collection Le Carpentier, à M. de Waldeck et au musée de Toulouse, et dont on doit la description à M. le marquis de Castellane, ce vase surtout « remarquable image des anciens Quichuas », auquel l'auteur des *Merveilles de la céramique* réserve une place d'honneur bien due « à la beauté du type et à la

[1] Voir la figure de la remarquable notice de M. D. Pector, *Indication de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua.* Paris, 1889.

perfection du travail » seraient certes de nature à autoriser un tel parallèle.

Mais il nous paraît préférable, puisque nous voulons rechercher des adaptations, plus immédiatement applicables à nos céramiques guyanaises, de nous tenir, en fait de poteries péruviennes, à ces poteries en terre cuite rouge, également anciennes, ornées de dessins noirs sur fond jaune, et lustrées, qui, recouvertes d'ornements qualifiés d'hiéroglyphes par certains céramographes, présentent des analogies plus frappantes avec les vases indiens de la Guyane.

*
* *

Et, pour ajouter à la démonstration, déjà presque complète, de ces analogies, quittons les anciennes poteries aymariennes et péruviennes, faisons un saut de mille ans avant notre ère à quinze cents ans après, et, sans nous arrêter, pour le moment, à rechercher par quelles filiations indéterminées ont pu s'étendre, sur de telles distances, les moyens de transmission de procédés d'une ressemblance aussi étrange, transportons-nous à des spécimens, non moins curieux, de la poterie des Incas et des Mexicains, telle qu'elle était aux approches de la conquête espagnole.

Nous arrivons ainsi à l'énorme jarre en terre cuite, brun rougeâtre et décorée à l'aigle à deux têtes, aux plats si remarquables du musée de Sèvres, décorés, eux aussi, de l'aigle, non point d'Autriche, mais de l'aigle des ancêtres de Montézuma, et à l'énorme vase du même musée [1], qui rappelle si fidèlement les glaçures et les parties mates des poteries guyanaises.

Et certes l'erreur n'est pas possible ; le procédé du décor est si caractéristique, si facile à déterminer !...

[1] N° 2236 du musée de Sèvres.

Qui a vu l'un, a vu l'autre.

Sur un fond mat, qui est celui de la chair même de la terre cuite, circulent, en zones, lustrées et d'un bistre alezan, presque sanguin, des courants capricieux de décors chauds et reluisants, comme s'ils étaient couverts d'émail et vernissés.

Nous ne saurions mieux trouver, pour préciser ce contraste, que la comparaison de beaux et jeunes marrons d'Inde, quand on les sort, frais écachés, de leur verte enveloppe, satinée de blanc moelleux, à l'intérieur, et hérissée, en dehors, d'une sphère de dards inoffensifs.

Qu'ils sont beaux, ces marrons, brillants de jeunesse et de sève, avec leurs tuniques de cuir et de satin lustré, dont les tons alezans et les mordorures basanées s'enlèvent en vigueur sur la carnation veloutée de leurs placentas, encore moites et à peine cicatrisés de la rupture de leur attache originelle.

Telles apparaissent, avec les contrastes de leurs décors, les poteries du Mexique; telles les grandes jarres du Maroni, de l'Oyapock et des Oréjones ; tels surtout les petits vases bizarres des Indiennes guyanaises.

*
* *

Il resterait, là aussi, à expliquer les relations, qui auraient pu s'établir entre les foyers perdus et solitaires des Galibis, des Roucouyennes et des Oyampis et les centres, autrefois si riches de population, si avancés en civilisation, du Mexique et de la terre des Incas.

N'est-ce pas à une autre grande source inconnue qu'il faudrait recourir pour trouver l'explication des décorations communes et aux unes et aux autres ?

Ces décors, au trait, à formes étudiées et calculées, que nous considérerions presque comme hiératiques, dont nous

avons déjà parlé plus haut et dont les Indiennes guyanaises sont évidemment les interprètes inconscientes, n'avaient-elles pas une origine identique à celle des poteries aztèques, et ne devraient-elles point être rangées à côté des innombrables hiéroglyphes de la paléontologie antécolombienne, dont le savant M. de Waldeck a assemblé les nombreux et considérables matériaux pour ses *Monuments anciens du Mexique et du Yucatan*, et pour tant d'ouvrages similaires [1], — hiéroglyphes, dont il est parvenu à interpréter un certain nombre.

Ce sont des questions, pour le moment du moins, non encore résolues.

*
* *

Et la question des couleurs, la question des lustres et des vernis, à quels avis contradictoires n'ont-elles pas, de leur côté, donné lieu ?

Faut-il y voir un vernis, obtenu par la cuisson, un vernis silico-alcalin, à excès d'alcali, ou un vernis d'asphalte, par ce fait que ce vernis résisterait à l'esprit-de-vin et à l'essence, lorsqu'on a chauffé la pièce ?

Faut-il, avec M. de Waldeck, admettre que cette poterie n'est pas recuite, mais polie à la main et au brunissoir?

Le doute aurait pu être possible, si — dans une exhibition, qui permettait, il y a quelques années à peine, aux Parisiens de contempler les Galibis, en plein bois de Boulogne — on n'avait vu les femmes de cette tribu confectionner leurs poteries, et se livrer à leurs travaux de brunissage, en avivant, sous leurs ongles mêmes, les couleurs ternes d'abord,

[1] De Humboldt. — Lord Kingsbrough, *Antiquities of Mexico ;* manuscrit de Delriot, Paris, 1831 ; *Voyage pittoresque dans les provinces du Yucatan.*

qu'elles y appliquaient et dont elles augmentaient d'ailleurs l'éclat par l'apposition d'une couche mince d'un liquide transparent, dont on voit même souvent le lustre, rudimentaire et non arrivé à dire son dernier mot, sous le fond des vases jusqu'où n'a pas été poussé le travail définitif du polissage final.

Pour nous, personnellement, que ce vernis, partiel et local, des poteries galibis soit, non pas le résultat d'une cuisson. mais l'effet d'un polissage à l'outil et d'un lustre végétal, c'est ce qui ne saurait plus faire l'ombre d'un doute, car le fait nous a été certifié par le témoignage d'un des hommes les plus réservés, dans des cas douteux, en même temps que des plus autorisés, en matière de science coloniale non moins que de céramologie, le vénérable M. Schœlcher.

*
* *

On aurait pu discuter également sur la nature des couleurs employées.

— Mais, là aussi, pourquoi chercher bien loin ce qu'on a si près, et vouloir admettre que, dans un pays d'aussi peu de ressources, les Indiens aillent recourir, pour leurs poteries, à d'autres matières colorantes que celles, dont ils disposent journellement.

Or, la palette des Indiens guyanais est obtenue exclusivement de teintures végétales.

Le rocou leur fournit le rouge; le génipa, le noir; tous deux réunis, le marron, qui devient plus ou moins brun, suivant l'addition de l'extrait de la feuille du balisier, du suc de certaines lianes et de la sève d'un arbre à caoutchouc.

C'est un mélange d'huile de carapa à ces mixtures végétales et aux viscosités de la gomme élastique, qui paraît donner à leurs poteries leur aptitude à devenir lustrées, et qui fait que « leurs gargoulettes ont l'inconvénient d'être en

partie vernissées, ce qui empêche l'eau de se refroidir par l'évaporation [1] ».

Dans certains cas, ces couches de vernis se soulèvent et s'écaillent, mais le plus souvent elles sont à ce point adhérentes qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on les ait trouvées « réfractaires à des lavages d'alcool ou d'essence [2] ».

M. de Waldeck n'était donc pas si loin de la vérité, lorsque, décomposant la couleur des peintures employées à la décoration des anciennes constructions américaines, il affirmait que ces couleurs étaient tirées de végétaux et qu'il en attribuait l'origine à certains fongus ou à des excroissances d'arbres, gonflées d'une sève exubérante.

*
* *

Les femmes indiennes, qui ne se bornent pas d'ailleurs à la décoration des poteries, et qui sont les peintres attitrées de leurs époux, dont elles enduisent le corps de teintes diverses et qu'elles revêtent d'ornements variés, portent leur léger arsenal de couleurs dans de petites calebasses, qu'elles suspendent, autour de leur cou, en guise de colliers, pendant leurs voyages.

Et, de même que, suivant les tribus, la peinture du corps des Indiens et la nature des dessins, dont ils se font tatouer au pinceau, varient franchement, de même les peintures des poteries se distinguent par les différences notables, de région à région, que nous avons signalées plus haut.

La peau de ces Indiens, en général, est un peu de la couleur des feuilles mortes, et n'est pas agréable à l'œil. C'est probablement pour y parer, en même temps que pour se prémunir contre la piqûre des insectes qu'ils ont eu l'idée de

[1] Dr Crevaux, *ut supra.*
[2] Demmin, *Guide de l'amateur.*

se peindre tout le corps avec une pâte d'un beau rouge, appelée rocou ou roucou.

« Ce produit, employé dans l'industrie européenne, pour la coloration des étoffes, provient de la pulpe, qui entoure les petites graines d'un arbuste originaire de l'Amérique équatoriale.

Les jours de fête, les Indiens agrémentent leur peinture rouge de quelques arabesques noires. Ces dernières sont faites avec le suc, qui découle du fruit de différentes espèces de génipa et qui est sans couleur, lorsqu'on ouvre le fruit, mais qui noircit au contact de l'air [1].

Les Oyampis de l'Oyapock, les Oréjones, les Indiens montepa, les Coréjagues, les Carijonas, les Galibis recourent tous à ce genre d'ornements.

« Les Indiens actuels ne partent jamais en voyage, sans se couvrir le corps de peintures, qui ont pour but, disent-ils, de chasser les diables, qui pourraient les faire mourir [2]. »

*
* *

Ces peintures offrent la plus grande analogie avec d'anciennes gravures ou « intailles » caraïbes, que l'on a découvertes sur des roches, usées par frottement, à l'âge de pierre, et près des fentes des rochers, qui servaient à polir les haches des premiers Galibis.

Elles ressemblent également aux arabesques des poteries guyanaises.

Il y a donc lieu de supposer que les unes et les autres ont été exécutées, tout d'abord, avec une intention religieuse : c'étaient des sortes de « grigris » ou d'amulettes préservatrices.

[1] Dr J. Crevaux, *Tour du monde.*
[2] *Tour du monde :* Guyane.

On s'en explique, dès lors, la présence sur des vases destinés à contenir la nourriture ou la boisson, qui courent un si grand risque d'être infectées de germes morbides ou mortels : c'était une sauvegarde religieuse, non exclusive toutefois d'autres précautions matérielles, plus efficaces

« Dans un pays essentiellement chaud, où le besoin de rafraîchissement n'est tempéré que par la crainte des animaux nuisibles, qui peuvent se glisser dans l'eau, il était naturel que le potier cherchât des combinaisons de formes, de nature à rassurer le buveur contre tout danger. Rien n'est donc plus fréquent, dans les poteries américaines, que les vases composés, à siphons, où le liquide doit parcourir plusieurs cavités, traverser d'étroits canaux, avant d'arriver à sa destination. Les gourdes lenticulaires, les vases conjugués deux à deux, ceux à quadruples et quintuples réceptacles, surmontés d'un tuyau, en arc, avec goulot supérieur, sont de forme caractérisée [1]. »

Les biberons, les longs gorgeons des vases de la Guyane parent bien, en partie, à ces inconvénients, mais il n'est pas étonnant que, par surcroît, des peuples superstitieux se soient fiés, plus encore peut-être qu'à des circuits et à des détours de canaux et de siphons, à des pratiques et à des formules occultes, dont la portée était, sans doute, d'autant plus forte sur leurs esprits qu'elle leur échappait davantage : *omne ignotum pro magnifico.*

*
* *

Ne voit-on pas d'ailleurs des peuples, arrivés à un plus haut degré de civilisation, orner leurs vases de festins ou de cérémonies d'une masse d'inscriptions, dans le même sens.

Sans parler des vœux, inscrits, de temps immémorial, sur

[1] *Les Merveilles de la céramique :* Amérique.

les vases de la Chine et du Japon, les Grecs et les Romains ne ménageaient guère les formules destinées à désarmer les divinités malfaisantes et le mauvais œil.

Les dessins des poteries guyanaises sont donc, à notre avis, si pas toutes, quelques-unes du moins, ce que sont encore, en ce pays, les peintures corporelles : des caractères hiératiques ou sacrés ; de là, leur caractère incommutable d'invariabilité.

S'il n'en était ainsi, s'il n'y avait pas là quelque chose de religieux en quelque sorte, pourquoi les Indiens se tiendraient-ils à leur stricte observance, et les reproduiraient-ils, de parti pris ou inconsciemment, avec une discipline aussi passive.

Ne leur auraient-ils pas, de préférence, substitué les images tirées de la nature, pour l'imitation desquelles ils ne manquent pas plus d'aptitudes que n'en avaient leurs ancêtres — les premiers Galibis, — dont on a retrouvé les gravures obtenues par le frottement, obstiné et patient, de pierres aiguisées sur les roches, où les hommes de l'âge de pierre avaient établi leurs ateliers de polissoirs de haches et d'outils de silex.

L'explorateur Crevaux n'a-t-il pas découvert, à la hauteur de l'île Portal, une roche granitique mamelonnée, émergeant de l'eau d'environ $1^{m},50$, que les Galibis appelent Tinéri, et sur laquelle les Indiens ont, soit avec leurs haches de pierre, soit avec la pointe de bâtons trempés dans le sable[1], exécuté des gravures, qui représentent des hommes et des animaux fantastiques ?

*
* *

« Le géologue Brown, qui a trouvé un grand nombre de gravures sur les rochers de l'Essequibo et du Correnthyne,

[1] Opinion de Brown.

les considère comme les vestiges d'une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Indiens actuels.

Nous ne partageons pas cette manière de voir, puisqu'une étude comparative entre les dessins anciens et les dessins modernes des indigènes de la Guyane ne nous permet pas de constater de différence.

Les dessins des grenouilles, que Brown a trouvés dans l'Essequibo, ne sont autres que des images humaines, telles que les Galibis, les Roucouyennes et les Oyampis en représentent sur leurs pagaras, leurs poteries et sur leur peau.

Nous avons cru nous-même, en examinant ces figures, aux jambes et aux bras écartés, qu'il s'agissait de grenouilles, mais les Indiens nous ont dit que c'était leur manière de représenter l'homme[1]. »

Cette aptitude des Indiens à ne pas s'en tenir à de simples arabesques, mais à imiter les êtres et les animaux, sous leur forme naturelle ou des traits allégoriques, ressort, en outre, d'autres relations.

Dans le récit d'une réception chez le chef redouté Macouipy, le Dr Crevaux raconte : « Au sommet du carbet, où je fais la sieste, j'aperçois une couronne, sur laquelle on distingue des images coloriées en blanc, en jaune et en rouge. De loin on croirait voir une mosaïque. C'est une véritable peinture sur bois, faite avec de l'argile de diverses couleurs, délayées dans de l'eau.

Après une longue conversation avec notre hôte, Apatoy m'explique le sujet de cette peinture, c'est une allusion à la difficulté de la navigation du bas Yary : Une grenouille, voulant prendre ses ébats, est arrêtée par des monstres fantastiques, qui ont quelque ressemblance avec les dragons de la mythologie. La grenouille représente le Roucouyenne, qui veut s'aventurer dans les chutes du Yary pour aller voir les

[1] *Tour du monde, ut supra.*

blancs ; des monstres impitoyables l'empêchent de satisfaire son désir[1]. »

*
* *

Les dragons, les monstres fantastiques de la roche Tinéri, qui ne sont autre chose que des sauriens à longue queue, semblables à celui, dont on reconnaît l'image grossière sur un débris de poterie offert par M. Mélinon, directeur du Pénitencier de Saint-Laurent à M. le Dr Crevaux, et trouvé à une profondeur de plus d'un mètre, dans un petit affluent de la crique Siparini, à côté d'une hache en pierre, qui lui fut également donnée par un collègue, tous ces prétendus monstres ne sont autres que la traduction imparfaite des sauriens antédiluviens, dont les Galibis des premiers âges avaient été presque les contemporains, de même que les Chinois et les Japonais — nous l'avons dit plus haut, c'est notre doctrine — ont représenté, sur leurs ouvrages, les dragons, les kinlines, les hohos et les types étranges d'une faune actuellement disparue, aux convulsions finales et à l'agonie desquels ils avaient assisté, dans les grands cataclysmes, dont ils étaient eux-mêmes les survivants.

Cette aptitude à reproduire la nature, qui remonte si haut dans la vie des sauvages de la Guyane ou des pays limitrophes, ne s'est pas amoindrie.

Tantôt, c'est le dessin qu'ils emploient : les Coréjagues et les Carijonas remplissent, pour l'explorateur Crevaux, un album de dessins originaux, qui ont la plus grande analogie avec ceux qu'il a recueillis en Guyane même.

Tantôt, c'est le modelage et la plastique, dont ils trouvent les éléments en abondance, et partout, car « l'argile, si utile

[1] *Tour du monde, ut supra.*

à l'Indien pour la fabrication de ses poteries, ne manque nulle part dans la région [1] ».

« Chez les Bonis, dit M. Crevaux, j'ai trouvé une petite case, au milieu de laquelle se dresse une statue, en argile, remarquable par ses immenses mamelles.

Cette espèce de divinité s'appelle « Maman-Groon », mère de la terre.

Ayant demandé aux Bonis si ce n'est pas cette Déesse, qui fait pousser le manioc et le riz, ils me répondirent, en riant, que Maman-Groon ne fait rien autre chose que de s'amuser.

En voyant, à ses pieds, un tambourin et divers instruments de musique, j'ai pensé que c'est la Déesse de la danse et des plaisirs. »

— Certes, cette « Maman-Groon », quoique mère de la terre, n'est point la déesse de la poterie, si elle ne fait rien autre chose que de s'amuser, car poterie et désœuvrement ne vont guère de compagnie.

*
* *

Ailleurs, chez les Roucouyennes, « la jeune femme du Tamouchy, qui était occupée à modeler un tapir avec de la cire noire, veut, à tout prix, le bouton de mon paletot; je lui en donne deux, à la condition qu'elle me fera de petites statuettes en cire ou en argile, que je prendrai à mon retour, » nous dit encore le Dr Crevaux.

Et, au retour, l'explorateur, qui vient coucher à l'habitation de Tacalé, y trouve les objets qu'il a payés d'avance, c'est-à-dire un petit hamac de nourrice, des animaux en cire et un tapir en *terre cuite*.

[1] *Tour du monde, ut supra.*

Les Oyampis ne sont pas moins portés à reproduire la nature par leurs dessins, et nous le constatons, de nouveau, avec le docteur : « Je m'amuse, dit-il, à reproduire les figures et les arabesques, dont sont couverts les gens du village. Elles présentent beaucoup d'analogie avec les gravures de la roche Tineri, du Maroni.

« Il me vient ensuite l'idée de tailler un morceau de charbon et de le donner au capitaine Jean-Louis, en le priant de dessiner, sur mon cahier, qu'il appelle *caréta*, tandis qu'il appelle les dessins, qu'il exécute, *coussiouar*. Jean-Louis ne sait guère dessiner. Au contraire, le jeune Yami me fait rapidement, non plus avec du charbon, mais avec un crayon, des dessins d'homme, de chien, de tigre, enfin de tous les animaux et diables du pays. »

Un autre Indien reproduit toutes sortes d'arabesques qu'il a l'habitude de peindre avec le génipa.

« Ayant donné quelques aiguilles à mes dessinateurs, c'est à qui me demandera, ajoute-t-il, un crayon pour noircir du papier. Je vois que ces sauvages, qu'on accuse d'être absolument ignorants des beaux-arts, dessinent, tous, avec une facilité extraordinaire.

Les femmes elles-mêmes, que les voyageurs ont l'habitude de décrire comme des bêtes de somme, me demandent également des crayons, pour gagner quelques aiguilles, en reproduisant les dessins qu'elles ont l'habitude d'exécuter sur les *poteries*.

*
* *

On le voit donc bien, les dessins, d'après nature, et les caractères, tracés sur les vases, sont deux choses absolument distinctes, et nous persistons à voir, en ces derniers — dont quelques-uns seulement, hommes ou femmes, ont le monopole, le dépôt traditionnel, atavique, dans les tribus — des

formules sacrées, hiéroglyphiques, qui, pour les Indiens actuels, ont peut-être perdu leur signification, mais qui avaient, au début, leur sens intelligible pour tous, ou, du moins, pour les adeptes.

Quand on considère d'ailleurs la manière, dont les Oyampis représentent, par le dessin, un oiseau, un scorpion, une tortue, le soleil, la lune, par exemple, le martin-pêcheur surtout, qu'ils forment de deux losanges et de traits, qui en font une véritable arabesque, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les figures du *Tour du monde* [1], on est en droit de se demander si les traits des vases guyanais ne sont pas, eux aussi, des images défigurées insensiblement, en subissant des interprétations successives et transmises de mémoire, de générations en générations, mais qui, dans le principe, se rapprochaient davantage du type ou de l'objet représenté : tels les hiéroglyphes de l'Égypte.

Ces dessins qu'on retrouve sur les *ouererous* ou flûtes de guerre, sur leurs calebasses ou les sonnettes pour la danse, ont — et c'est à noter — la plus grande ressemblance avec ceux de certains bambous gravés des Kanaks de la Nouvelle-Calédonie [2] : étrange coïncidence !

*
* *

Quoi qu'il en soit, et tels qu'ils se présentent, avec leur forme, non dénuée de grandeur et de noblesse, pour les vases d'imposantes dimensions ; avec leur attitude bizarre et contournée, pour les petites poteries ; avec leurs grands décors, serpentant comme les reptiles de leurs forêts ; avec leurs gros chevrons, dans les compartiments desquels s'épandent les

[1] *Tour du monde*, livraison 1021, page 77, figures.
[2] Exposition permanente des Colonies.

mouchetures, semblables au tigré des pelleteries, ou bien les arabesques de caractère mythique, bizarres ou simplement fantaisistes, avec leurs couleurs brunâtres, à faux air de reflets mordorés ; avec leurs beaux tons fauves de marrons d'Inde, frais sortis de leurs coques, les poteries indiennes de la Guyane sont loin d'être les premières venues dans le monde bariolé de la céramique.

Placez-les où vous voudrez, au milieu de grands et beaux vases de la plus riche porcelaine de la Chine et du Japon, à côté de saxes et de sèvres, aux frais décors et aux peintures ruisselantes, nous mettons au défi que, avec leur air personnel, leur rusticité, leur forme simple et leur décoration étrange, ils passent inaperçus et que, peut-être même, ils n'arrivent point à accaparer une partie de l'attention à leur profit.

Tel, si, parmi le froufrou du satin et de la soie, au milieu des fleurs, des plumes et des pierreries, au milieu des blanches et roses carnations de nos filles d'Ève, — provocantes indiscrétions que permettent les soirées et les réceptions du monde, — l'on voyait tout à coup se dresser, dans ses formes athlétiques et sous sa robuste nudité, uniquement zébrée de tatouages austères, drapé sommairement dans son calimbé sauvage, quelque torse puissant de Galibi ou de Roucouyenne, à la peau bistre, enluminée de rocou et de génipa.

Qui oserait affirmer que l'effet — le « clou » — ne serait pas du côté du Roucouyenne ou du Galibi ?...

Simple contraste évidemment ; réaction, paradoxe, sans aucun doute, car il ne saurait jamais venir à l'esprit de personne de mettre en balance sérieuse la délicatesse, le luxe et la beauté avec le rustique, le sauvage et l'étrange.

Il s'agit d'ailleurs d'autre chose dans les poteries indiennes de la Guyane que de l'impression produite et de l'étonnement des yeux : il s'agit, surtout et avant tout, de la somme d'enseignements et de la contribution qu'elles apportent à l'histoire générale de l'humanité, et, dans le cas présent, à

l'histoire mystérieuse de cette ancienne Amérique, dont tant d'esprits élevés s'attachent à rétablir, pièce à pièce, la genèse et les annales : nous ne regretterons ni nos travaux ni nos peines, si nous avons pu apporter, ici, un contingent utile de documents inédits et d'aperçus nouveaux à cette œuvre de reconstitution.

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Nous avons successivement passé en revue la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances, ainsi que la Guyane, et, pour en finir avec les possessions actuelles de la France en Amérique, il nous resterait à nous occuper de Saint-Pierre et Miquelon.

La question sera vite tranchée de ce côté, car, dans la situation qu'ont faite à cette épave mutilée de notre important domaine colonial d'autrefois les vicissitudes de toutes sortes qu'ont subies ces malheureuses îles, perdues au nord-est de l'Amérique, nous devons renoncer à y trouver, non pas, tout au moins, quelques documents des âges anciens — ce dont il ne faut désespérer nulle part, — mais la moindre trace de productions céramiques indigènes, remontant, soit à des époques par trop éloignées du temps présent, soit même datant d'aujourd'hui.

Absorbés par la lutte pour l'existence, paralysés dans leur expansion par l'inclémence du climat, et le peu de ressources du sol, les travailleurs de cette colonie ont, en effet, trouvé, — tout naturellement — plus commode de recourir, en seconde main, à des produits qu'ils se procurent tout faits et à vil prix que de s'astreindre à continuer l'apprentissage et la pratique de professions tombées en désuétude : donc, là, rien ; absolument rien.

Or, pour la Guyane aussi bien que pour nos Antilles françaises, nous nous sommes attaché, on l'a vu, à bien déterminer la nature des poteries, leurs formes, leur décoration,

dans le but surtout et en ayant bien soin d'indiquer les caractères des ressemblances, qui peuvent les rapprocher des céramiques de l'ancienne Grèce, de l'Etrurie et de Rome.

Nous n'avons pas apporté moins de scrupules à étudier les rapports qu'elles ont ou doivent avoir avec les autres poteries de l'Amérique.

Enfin, nous avons développé tout ce que nous avaient révélé et nous avaient démontré, en ce qui concerne les migrations ou les invasions des Caraïbes dans les Antilles, en ce qui concerne aussi les Ygnéris et les autres populations primitives ou anciennes de ces îles, nos propres observations et nos raisonnements personnels.

Ces considérations, nous les avions formulées bien antérieurement à la promulgation du programme de l'Exposition historique-américaine de Madrid, en 1892, et nous les avions consignées dans notre travail d'ensemble sur la *Céramique des Colonies françaises*, d'où est détachée cette première partie.

Aussi, n'est-ce pas sans un certain étonnement et une réelle satisfaction que nous nous demandons, en retrouvant ici, à la lecture, ces considérations et en les envoyant à l'impression, comment un travail, qui aurait été conçu et fait uniquement en vue de cette Exposition, aurait bien pu atteindre plus directement le but qu'on s'est proposé dans l'ensemble du plan et du programme scientifique des grandes Assises madrilènes, destinées à célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par l'immortel Christophe Colomb.

*
* *

Ne trouvons-nous pas, en effet, dans l'exposé des moyens adoptés par le Gouvernement espagnol, pour célébrer, avec éclat et avec fruit, cette grande solennité de l'anniversaire quadriséculaire, la déclaration suivante :

« L'une des Expositions, dite *Exposition historique-américaine de Madrid*, a pour but de présenter, de la manière la plus complète, l'état où se trouvaient les différentes contrées du nouveau continent, avant l'arrivée des Européens et au moment de la conquête : elle comprendra tous les objets se rapportant aux peuples, qui habitaient alors l'Amérique, à leurs coutumes et à leur civilisation. »

— Les objets, rentrant dans cette catégorie, dont l'Exposition permanente des Colonies pouvait disposer pour Madrid, étaient, soit des outils caraïbes de l'âge de terre, soit des poteries de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane : les premiers rentraient, sans commentaires, dans le sens le plus strict, le plus rigoureux, du programme ; pour les seconds, nous avons démontré qu'ils étaient la continuation pure et simple des procédés de fabrication des habitants des Antilles et de la Guyane, dans les époques antécolombiennes.

On a vu, plus haut, les faits que nous avons établis et les conclusions que nous en avons tirées !...

Nous étions donc, semblerait-il, des initiés de la veille, des vulgarisateurs avant la lettre !...

Plus loin, dans le programme du *Congrès international des Américanistes*, ne trouvons-nous pas, comme *desiderata* archéologiques :

« ... Signaler les analogies, qui existent entre les civilisations précolombiennes et les civilisations asiatiques (Chine, Japon, Cambodge, Malaisie, Chaldée et Assyrie). »

« ... Quels rapports peuvent avoir, entre elles, les diverses poteries de l'Amérique? »

Mais n'avons-nous pas, ici aussi, été même plus loin, et n'avons-nous pas établi les analogies des poteries antillaises avec celles de Rome, de l'Etrurie et de la Grèce ?

N'avons-nous pas enfin indiqué les caractères, qui les rapprochent de la céramique générale ancienne du continent américain ?...

Donc, le programme complet !

*
* *

Evidemment, sur un terrain aussi peu préparé, sur des matières non encore abordées, il faut compter avec l'absence, avec la rareté de pièces documentaires.

Or, si — de même que pour les monuments et les objets anciens de grès du Nicaragua, dont le voyageur Geo. Squier — précieux pour toutes les questions centre-américaines — attribue la seule préservation à la solidité de leurs matériaux, qui leur a permis de résister à la dévastation des conquérants et à leur fanatisme religieux — quelques outils caraïbes de l'âge de pierre, aux Antilles, ont pu échapper à la dispersion, et être recueillis par quelques rares curieux, il ne faut pas se dissimuler que les poteries, fragiles de leur essence, moins caractérisées, et peu différentes des céramiques actuelles, avaient moins de chance d'être conservées ou d'être remarquées ou recueillies.

Mais il n'y a pas à désespérer, du moment où l'éveil est donné, comme il l'est maintenant: on les trouvera, ces documents de l'*Age de terre* ou d'âges postérieurs.

Et alors, les documents trouvés, leur interprétation, les déductions à en tirer, les conséquences qui en dérivent, ne feront pas défaut.

Pourrait-on en douter quand, par analogie et en ne nous tenant, dans toute l'Amérique, qu'au seul Nicaragua, par exemple — question de voisinage, — on voit des chercheurs infatigables : les docteurs américains Earl Flint de Rivas et J.-F. Brandsford, le véritable explorateur d'Ometepe, le Dr Bérendt, Geo.-S. Squier, le savant par excellence, Thomas Belt, naturaliste anglais, le Dr Carl Bovallius — lui surtout, non simple explorateur libre, mais savant officiel, envoyé en mission, et agissant pour le compte du Gouver-

nement suédois, — le voyageur allemand Julius Frœbel, le chevalier Frederickthal, les Français Paul Lévy, l'abbé Brasseur de Bourbourg, M. et Mme Ganivet, dont la superbe collection orne la belle salle d'honneur des haciendas de M. Ménier, à Paris; quand on voit toute cette légion de savants ou de croyants et de fervents de la Science parcourir, en une véritable *furia* scientifique, les régions nicaraguanes inexplorées, et en extraire les richesses de l'art nicaraguan, le plus souvent indéterminées encore, qui se massent au musée « Peabody », à la « Smithsonian Institution », au Musée royal de Suède, à Stockholm !.... Pourrait-on douter encore !

*
* *

Amassez, amassez, chercheurs infatigables !...

Amassez, pêle-mêle, au besoin ; un jour ou l'autre, comme pour les Albigeois, le bon Dieu reconnaîtra les siens !

Et si, comme dans nos lois, la recherche de la paternité peut lui être, même à Lui, momentanément interdite, ne trouvera-t-il pas, comme auxiliaires dévoués sur la terre, des américanistes du progrès, assez intelligents pour inscrire, à leur programme, non pas une formule de doute ou d'absentéisme, mais un appel intelligent, convaincu, comme celui que nous trouvons, parmi les questions figurant à l'ordre du jour de la session du Congrès international de la Rabida : « Quelles sont les anciennes populations de l'isthme « de Panama, qui ont laissé la collection céramique, qui se « trouve aujourd'hui au *Yale College* et dans la *Smithsonian Institution*, etc.? »

Oh ! pour Dieu, à nos Colonies, au lieu d'initiatives individuelles isolées, émanant d'hommes du monde ou de simples collectionneurs amassant, d'instinct et sans guide, oh ! donnez à nos Colonies le concours de vrais savants, ayant le feu sacré et les provisions de la science, comme

ceux dont nous avons plus haut transcrit la nomenclature écourtée.

Donnez-leur, comme l'a fait le Gouvernement suédois, composé d'hommes assez intelligents pour envoyer, à frais payés, des Carl Bonvallius ou autres savants — du fond de leur petit, mais bien grand pays, la Suède — des savants compétents à la recherche de solutions de problèmes universels que les néologismes de l'époque n'hésiteraient pas à qualifier de « mondials » — mondiaux peut-être, si le veut ainsi la grammaire inflexible et invariable ; — donnez-leur tout cela, et que de découvertes, que d'amoncellements, de documents inespérés, dans nos Antilles françaises, dans notre Guyane, quelque restreintes qu'en soient les limites!

Et, alors, ne trouverions-nous pas aussi, chez nous, en France, en Europe, en l'Amérique même, des instituts archéologiques, des sociétés paléographiques, pour inscrire, à leur tour, à l'exemple des américanistes du centenaire de 92 ce postulatum d'avenir : « Quelles sont les anciennes popu-
« lations de la Guyane et des Antilles françaises, qui ont
« laissé les collections céramiques exhumées de ces anciens
« et féconds centres de la préhistoire américaine ? »

*
* *

Et, en effet, dans ce beau et antique pays des Nicaraguans, dans lequel nous aimons à prendre un terme de comparaison pour nos possessions antillaises, Martinique et Guadeloupe et pour notre Guyane, avec d'autant plus de raison que, comme nos possessions américaines, le Nicaragua est, en grande partie, d'essence caraïbe, il n'y a, pour ainsi dire, pas un pouce de territoire, qui n'ait fourni sa contribution à la reconstitution de l'ancien art de terre.

Sans parler des monuments taillés dans le roc, des roches gravées, des statues, des pierres peintes et figures — *piedras*

pintadas, — des objets en granit, en basalte, en grès, des *chalchihuites* ou pierres précieuses en jade, en jadéite, en argilite et en trémolite, dans le cas le plus particulier des poteries, qui nous occupent surtout, ce sont, à El Viejo, dans les fouilles faites en 1883-1884, par M. F. Morazan, des terres cuites et des « vases tripodes, en forme de becs de canard, avec boule d'argile mobile à l'intérieur » ;

Ce sont, près de la base du volcan d'Orota, dans des fondations d'anciens monuments, et à l'île de Momotombito, de nombreux débris de poteries et de vases, découverts par G.-S. Squier ;

Ce sont, aux environs d'Acopaya, des urnes cinéraires, des fragments de poteries, peintes en rouge noir, découvertes par M. Th. Belt ;

Ce sont, près de Palmar, les nombreux témoins exhumés, depuis 1879, par M. le Dr Earl Flint, résident nord-américain de Rivas, « urnes, vases funéraires tripodes, masques, moules, jouets, etc., en forme d'êtres humains, en terre cuite naturelle ou peinte en rouge et noir » ;

Ce sont à Zapotera et à la petite île de la Ceiba, les nombreux objets céramiques, vases, têtes d'hommes et d'animaux en terre cuite et peinte en noir et brun foncé, qu'a recueillis le savant archéologue et naturaliste Dr Carl Bovallius, membre de la Société suédoise d'Anthropologie et Géographie, envoyé en mission par le Gouvernement suédois au Nicaragua, où il resta deux ans ;

Ce sont, enfin, les trouvailles de M. Paul Lévy, dans la partie méridionale de l'île Zapotera [1], et de tant d'autres qu'il faudrait citer.

On se demande, en réalité, pourquoi ces résultats, si importants, qu'on a obtenus partout en Amérique, et dans cet État de Nicaragua notamment, qui a tant d'affinité, par ses origines caraïbes avec nos possessions coloniales, américaines,

[1] Voir les remarquables travaux de M. Désiré Pector.

on ne les obtiendrait pas à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Guyane.

N'avons-nous pas mentionné, plus haut, les urnes funéraires et les débris de poterie rapportés de l'Oyapock, par le Dr Crevaux[1] et les trouvailles dues au simple hasard et providentiellement recueillies, non point par un spécialiste, mais par un profane, dont l'intelligente diligence n'est que plus louable, M. Mélinon, directeur du pénitencier de Saint-Laurent.

*
* *

Que ne devrait-on pas espérer, si de telles recherches étaient provoquées, encouragées, guidées ?

Quels enseignements ne pourrait-on en tirer, par comparaison, comme nous l'avons commencé, personnellement, sur ces éléments restreints, en rapprochant les documents centre-américains de l'âge de terre de ceux, dont les fouilles, faites chez les peuples répandus de l'Est à l'Ouest de l'Europe, ont démontré l'existence, à une époque fort ancienne, dans les stations lacustres et les palafittes.

Il suffirait pour cela de parcourir les musées d'Europe, si riches en jarres et en urnes à bases hémisphériques de ces temps reculés : le musée royal de Suède à Stockholm, le musée royal de Copenhague, les musées allemands de Berlin, de Hanovre, d'Inspruck, de Mayence, de Schwérin, d'Ulm, le musée britannique, et, chez nous, le Louvre, le Trocadéro, Saint-Germain.....

Ces études comparatives permettraient d'élucider la question de la genèse générale de l'art de terre, et d'établir comment s'en est opérée la diffusion.

Pour notre compte personnel, nous serions heureux d'y trouver la confirmation, la démonstration, de plus en plus

[1] *Tour du monde*, livraison 1019, page 36.

complète, de cette vérité particulière, dont nous avons fait mention précédemment, à savoir que, dans notre vieux monde, l'art céramique a suivi une voie constamment ascendante avec la progression du temps, et que tout le contraire se serait produit dans les Amériques. Les documents céramiques du nouveau monde en effet témoignent de ce fait que, plus ils sont d'une époque éloignée, plus ils se rapprochent de l'art classique, et que, plus ils sont voisins de l'époque de l'invasion espagnole, par exemple, moins ils ont de caractère artistique..... Déclin, lentement décroissant, qui devrait permettre de conclure que ce n'aurait été aussi, mais en sens inverse, que, par une ascension graduelle et progressive, qu'on serait arrivé au point culminant et à cette apogée de l'art céramique, dont l'épanouissement concorde avec l'époque descivilisations palenquéennes et mitlaïques, et va s'amoindrissant jusqu'à la période aztèque ou mexicaine.

*
* *

Que de points encore à élucider en tout cela!

Les collections du Louvre toutefois, le musée du Trocadéro, les écrits et les découvertes de M. d'Orbigny dans son voyage au Pérou, les recherches de M. de Zeltner, parmi les tombeaux des Quacas de Chiriqui, dans l'Etat de Panama, les données, déjà anciennes [1], du chevalier Lorenzo Boturini Benaduci de Milan, les écrits de M. de Humboldt et surtout les remarquables publications de M. de Waldeck sur les monuments anciens du Mexique et du Yucatan, et nombre de publications contemporaines, ont jeté — car le vent tourne de ce côté — et jetteront de plus en plus de clartés sur les splendeurs encore à fixer de ces céramiques précolombiennes.

Leurs manifestations successives et décroissantes ne se laissent interpréter toutefois qu'assez difficilement et à tra-

[1] 1733-1741.

vers les épaves, assez obscures, des poteries palenquéennes et mitlaïques, dont on fixe — mais c'est à contrôler sérieusement — l'origine à deux mille ans avant Jésus-Christ, celle des poteries quichuoises, téotihuacanes et toltèques, ainsi que celle des poteries aymariennes et péruviennes à mille ans après, c'est-à-dire à l'époque plus rapprochée, où apparaissent les plus anciennes poteries mexicaines ou aztèques, presque les dernières venues, sauf les poteries yucatèques et guatémaliennes, qui confinent presque à notre ère, jusqu'à la fabrication des malheureux Incas, que vint surprendre et anéantir, la croix d'une main et l'espingole de l'autre, l'invasion qui devait les anéantir.

Excès regrettables et regrettés !... « Dans leur ambitieuse frénésie, les nations occidentales se ruèrent sur le continent réputé vierge; elles annihilèrent les aborigènes, sans même chercher à connaître leur origine, et, après avoir recueilli tout l'or qu'elles croyaient pouvoir demander aux trésors des malheureux Indiens, elles laissèrent la nature étendre le voile luxuriant des végétations tropicales sur les ruines de la civilisation éteinte [1]. »

Voile à peine soulevé depuis un demi-siècle, et que ne contribueront pas peu à éclairer les travaux opiniâtres des américanistes distingués, dont l'élite s'est précisément donné rendez-vous au Congrès international de la Rabida.

Ces études sur l'histoire précolombienne de l'Amérique, nous les appelons de tous nos vœux, dans l'intérêt du triomphe de la vérité; nous les appelons, en outre, au point de vue plus exclusif et plus spécial que nous poursuivons !

Ces études, plus complètes, permettraient, en effet, d'ajouter encore à l'affirmation de notre thèse, que nous compléterons, d'ailleurs, à chaque pas, et pour chacune de nos Colonies, dans la seconde partie de notre publication de *la Céramique des Colonies françaises*, thèse qui consiste, ainsi que

[1] ALBERT JACQUEMART.

nous l'avons développé ici, dans notre premier chapitre, à affirmer l'existence d'un *Age de terre*, résultant de l'invariabilité et de l'universalité des œuvres céramiques primitives de tous les peuples et de tous les temps.

*
* *

Le président Bochard de Saron, qui, jusqu'à sa dernière heure, s'occupa des lois des mouvements célestes et qui, à la la veille de monter sur l'échafaud, terminait, d'une écriture ferme et serrée, un manuscrit hérissé de formules et de calculs, dans lesquels l'analyse la plus subtile, faite à tête reposée, ne peut relever le moindre défaut, lorsqu'il apprit que son tour arrivait, affirma sa croyance dans la science qu'il avait toujours professée et dit à ses compagnons de captivité : « Demain, nous allons avoir les soleils sous nos pieds. »

— Nous ne pensons pas qu'il faille dépendre de la mort pour arriver à la vérité et pour avoir la claire vue des soleils et des splendeurs de la science.

La vérité, à notre avis, se fait incessamment; les éléments s'en préparent, s'accumulent, et, à son jour, à son heure, elle éclate... sur notre pauvre terre même et au milieu de la vulgarité de la vie vécue, de tous les jours.

La lumière se fera donc complète, irréfragable — nous en avons la certitude absolue — sur les phases encore peu connues de l'âge de pierre, de l'âge de fer et de l'*Age de terre* enfin, qui a été leur corollaire et leur complément..... sur bien d'autres choses encore, assurément.

Ne voit-on pas, journellement, dans diverses branches de la science, des documents nouveaux se produire et venir compléter les anneaux et les maillons, qui peuvent manquer à l'enchaînement de nos connaissances ?

*
* *

A une date, pas trop éloignée de nous, dans une séance de l'Académie des sciences [1], un honorable membre faisait hommage à la savante assemblée d'un mémoire intitulé l'*Actinodon*, et lui présentait une planche in-folio, représentant un squelette entier de cet animal, dans sa grandeur naturelle. M. Dayle, directeur de la Société génevoise des schistes bitumineux d'Autun, avait découvert le curieux échantillon dans le schiste permien des Jélots, auprès d'Autun, et l'avait offert, avec d'autres éléments précieux, au Muséum, où il avait été ainsi possible d'entreprendre des études, qui jettent quelque lumière sur l'histoire des plus anciens quadrupèdes terrestres de notre pays.

L'espèce, à laquelle appartenait l'Actinodon, se retrouve dans le terrain permien en Prusse, en Bohême, en Saxe, en Galicie, au Texas...

Ainsi, sur des points différents, éloignés de plus de quatre mille lieues, des animaux ont vécu à la même période géologique et présentent, dans leur ossification, encore imparfaite, des traits analogues, qui les placent au même degré d'évolution.

Quelque chose comme la corrélation, que nous avons constatée et que nous avons signalée, plus encore, comme la ressemblance absolue des poteries fossiles des lacustres et des palafittes de l'Europe avec les poteries trouvées dans les envasements de la Guyane, et même avec les céramiques grossières que produisent encore de nos jours, les sauvages Kanaks, demeurés à l'âge de pierre.

Or, à ce sujet, le compte rendu de la séance de la docte Compagnie ajoutait ces simples mots, bien dignes d'être médités : *D'où l'on peut conclure que le plan de la Création s'est accompli probablement d'après certaines lois.*

*
* *

[1] Séance du 6 février 1888 : *Journal officiel* du 13 février 1888.

— Le plan de la création s'est accompli probablement d'après certaines lois !...

— Probablement !

Singulier pyrrhonisme ou étrange casuistique de la part de l'Académie !... Renan était encore de ce monde, et, d'une section à l'autre, il semblerait que sa prudence sceptique ait passé par là.

... Les faits, sur lesquels, modeste pionnier de la science et n'ayant rien du bagage d'un académicien, nous avons basé l'existence de l'*Age de terre* et sur lesquels nous avons raisonné pour étendre à cet Age les aphorismes actuellement admis, en ce qui touche l'âge de pierre et l'âge de bronze, sont moins nombreux cependant que ceux qui permettent, pour les actinodons, par exemple, d'induire, de leur état d'évolution, l'âge des fossiles analogues, mais, s'il peut paraître bon à d'autres, en dépit ou peut-être à cause de leur autorité même, de conclure timidement que « le plan de la création pourrait tout au plus s'être accompli *probablement* d'après certaines lois », nous estimons, nous, qu'il ne saurait nous paraître trop audacieux de persister, dès maintenant et dans l'avenir, à poser en principe — non pas sous la réserve d'un « probablement », passablement équivoque, et, dussent même les investigations, dont nous sollicitons l'urgence, ne pas apporter de documents nouveaux, — que, dans tous les temps et en tous lieux, l'homme primitif, guidé par son seul instinct, obéit, en ce qui touche la fabrication de ses poteries élémentaires, à des règles toujours les mêmes, et que le raisonnement le plus sommaire permet d'en déduire l'existence, et non la seule probabilité, d'un plan supérieur et de lois fixes et immuables.

INDEX ANALYTIQUE

DES MATIÈRES TRAITÉES DANS LE VOLUME

A

Acopaya (poteries nicaraguanes découvertes à)..... IV 145
Age de terre (poteries de l')..... I 3 et s.
Alcide d'Orbigny (découvertes relatives aux céramiques précolombiennes de M.)..... IV 147
Allier (terres blanches du bassin de l')..... II 58
Amphore, vase grec (caractères de l')..... II 63
Amphoridion, vase grec (caractères de l')..... II 63
Amphotis, vase grec (caractères de l')..... II 63
Amulettes ou inscriptions religieuses (Les décors des poteries guyanaises pourraient bien n'être que des)..... III 129
Antiquités céramiques précolombiennes des tombeaux des Quacas de Chiriqui (Etat de Panama)..... IV 147
Apogée de l'art céramique américain aux époques des civilisations palenquéenne et mitlaïque..... IV 147
Arosa (jarre mexicaine à l'aigle à deux têtes, de la collection)..... III 124
Art américain allant en déclinant plus on s'approche de l'invasion espagnole..... IV 147
Art céramique mexicain allant en déclinant vers la période Aztèque..... IV 147
Aryballos, vase grec (caractères de l')..... II 64
Aymariennes (poteries)..... III 123
Aztèques (terres cuites)..... IV 56

B

Belt (Thomas) explorateur, archéologue du Centre-Américain..... IV 142-145

Berlin (poteries lacustres du musée de) ..... IV 146
Berlin (urnes et jarres anciennes du musée de)..... IV 146
Blocs en terre cuite pour l'impression des anciennes étoffes mexicaines..... II 56
Bovallius (Carl), explorateur archélogue du Centre-Américain ..... IV 142,145
Bransford (J.-F.), explorateur archéologue du Centre-Américain..... IV 142
Brasseur de Bourbourg (l'abbé), explorateur archéologue du Centre-Américain..... IV 143
Britannique (urnes et jarres anciennes du musée)..... IV 146

C

Calyx, vase grec (caractères du)..... II 64
Campana (hydries à personnages du Musée)..... II 86
« Canary », nom de pots de terre caraïbes..... II 48
Canthare, vase grec (caractères du)..... II 64
Ceiba (poteries nicaraguanes découvertes à l'île de)..... II 145
Céramique paraît dériver de « Keras », corne ..... II 67
Céramus, fils de Bacchus et d'Ariane, a-t-il donné son nom au quartier d'Athènes occupé par les potiers?.... IV 67
Chaxel, près du Lamentin, à la Martinique (poteries du).. II 58
Chichimèques (poteries) ..... V 148
Clermont-Ferrand (poteries décorées au burin de)..... II 76
« Conques » des tombeaux germaniques — « Kegelgrab » — (urnes funéraires ou)..... III 113
Copenhague (urnes et jarres anciennes du musée de)..... IV 146
Cratère, vase grec (caractères du)..... II 64
Crévaux (renseignements sur les poteries indiennes de la Guyane française, fournis par le Dr)..... III et s. 95 et s.

D

Décors des poteries de la Guyane lustrés à l'ongle..... III 126

E

El Viego (poteries nicaraguanes découvertes à)..... IV 14
Empreintes sur poteries (détail des principaux centres céramiques ayant eu recours aux)..... II 76

F

Femmes (les) chargées du travail des poteries à la Guyane. III 107 et s.
Flint (Earl), explorateur archéologue du Centre-Américain ..... IV 142,145

Fourneau (le), poème d'Homère..... III 103
Fréderichthal (le chevalier), explorateur archéologue du Centre-Américain..... IV 143
Frœbel (Julius), explorateur archéologue du Centre-Américain..... IV 143

G

Ganivet, explorateur archéologue du Centre-Américain... IV 143
Gargoulette (origine de la)..... II 82
Gaules (poterie des officines des) ..... II 76
Gréan (gargoulette de la collection)..... II 82
Grecques (procédés de fabrication des grandes poteries).. III 102
Grecs et étrusques (rhytons et vases de formes singulières) II 67
Guadeloupe (les traditions des Ygnéris se sont conservées par les femmes qui étaient les potières à la)..... II 95
Guadeloupe (points de ressemblance des poteries romaines et grecques avec celles de la)..... II 61
Guesde (collection d'objets caraïbes de l'âge de pierre de M. Math.)..... II 100
Guesde (collection d'objets caraïbes de l'âge de pierre de M. L.)..... II 100
Guyane (caractères des poteries lustrées de la)..... III 125
Guyane (caractères généraux des poteries de la)..... III 92
Guyane (grandes jarres des Galibis de la)..... III 112
Guyane (marmites et plats galibis de la)..... III 115
Guyane (poteries du Maroni, à la)..... III 118
Guyane (poteries roucouyennes de la)..... III 116
Guyane (procédés de fabrication des grandes poteries de la). III 102

H

Hanovre (urnes et jarres anciennes du musée de)..... IV 146
Humboldt (écrits sur la céramique précolombienne de M. de)..... IV 147
Hünengraben ou tombeaux des Géants (urne funéraire germanique trouvée aux)..... III 112
Hydrie, vase grec (caractères de l') ..... II 64

I, K

Inspruck (urnes et jarres anciennes du musée d')..... IV 146
Kottabé, vase grec (caractères du)..... II 64

L

Lacustres (poteries des)..... I 17
Lacustres (stations céramiques)..... I 18

Lécythos, vase grec (caractères du) ..... II 65
« Leerkar » ou jarres de terre du musée de Copenhague, reproduites par M. de Worsaë ..... III 113
Levy (Paul), explorateur archéologue du Centre-Américain ..... IV 143, 145
Lezoux (poinçons et clichés retrouvés par M. le Dr Plicque, ayant servi à fabriquer les moules de) ..... II 77
Louvre (poteries lacustres du musée du) ..... IV 146
Lustre des poteries de la Guyane ..... III 125
Lustre des poteries du Mexique : sa nature ..... III 126

M

Mangue (vase) de la collection de M. Désiré Pector ..... IV 123
Maroni (poteries guyanaises du) ..... III 119
Martinique (les traditions des Ygnéris se sont conservées par les femmes qui étaient potières à la) ..... II 95
Martinique (caractères de ressemblance des poteries romaines avec celles de la) ..... II 57
Martinique (terres blanches de la) ..... II 58
Martinique (terres rouges de la) ..... II 57
Mayence (urnes et jarres anciennes du musée de) ..... IV 146
Mecklembourg (urnes funéraires des cimetières vandales de) ..... III 113
Menier (collections d'antiquités nicaraguanes de MM.) ..... III 143
Mexicaines (terres cuites) ..... IV 126
Mexique (caractères des poteries lustrées du) ..... III 145
— (poteries du) ..... III 145
Momotombito (poteries nicaraguanes de l'île de) ..... IV 146
Morazan, explorateur archéologue du Centre-Américain ..... IV 146
Musée Britannique (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Berlin (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Copenhague (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Hanovre (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée d'Inspruck (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Mayence (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Peabody (poteries nicaraguanes du) ..... IV 143
Musée de Saint-Germain (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée de Schwérin (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée d'Ulm (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée du Louvre (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée du Trocadéro (urnes et jarres anciennes du) ..... IV 146
Musée royal de Stockholm (poteries nicaraguanes du) ..... IV 146
Musée royal de Suède (poteries nicaraguanes du) ..... IV 146

N

Nicaragua (poteries anciennes découvertes au) ..... V 145

O

Œnochoé, vase grec (caractères de l')..... II 65
Oinokon, vase grec (caractères de l')..... II 65
Olpé, vase grec (caractères de l')..... II 65
Oréjones (poteries guyanaises des)..... III 119
Oréjones (poteries remarquables des)..... III 110
Orota (poteries nicaraguanes découvertes à)..... IV 145
Oxybaphon, vase grec (caractères de l')..... II 65
Oyampis de la Guyane (les femmes fabriquent les poteries chez les)..... III 110
Oyapock en Guyane (poteries fabriquées par les femmes aux bords de l')..... III 110
Oyapock (poteries guyanaises sur les bords de l')..... III 117
Oyapock (urnes funéraires guyanaises trouvées sur les bords de l')..... III 116

P

« Palafittes, » habitation sur pilotis des bords de l'eau... IV 146
Palenquéennes (poteries)..... III 122
Palmar (poteries nicaraguanes découvertes à)..... IV 145
Peabody (poteries nicaraguanes du musée de)..... IV 143
Pector (Désiré), américaniste émérite (publications sur le Nicaragua de M.)..... IV 145
Phiale, vase grec (caractères de la)..... II 63
Plicque (M. le Dr) retrouve les poinçons et clichés de l'officine gallo-romaine de Lezoux..... II 77
Pot à bière (origine persanes comme formes du)..... II 79
Poteries anciennes découvertes au Nicaragua..... IV 145
Poteries mexicaines ou aztèques remontant à mille ans après Jésus-Christ..... IV 148
Poteries Yucatèques et guatémaliennes, vers notre ère.... IV 148
Pothuau (gargoulettes, offertes à Sèvres par l'amiral).... II 82

R

Révoil (gargoulette de la collection)..... II 83
Rhyton, vase grec (caractères du)..... II 67
Roucouyennes en Guyane (la jeune épouse du Tamouchy modèle des statuettes, au pays des)..... III 134
Roucouyennes (poteries guyanaises des)..... III 113

S

Saint-Pierre et Miquelon (absence de documents céramiques aux îles)..... IV 139

Schoelcher (renseignements sur la nature du vernis des poteries des Galibis fournis par M. le sénateur)..... III 127
Schwérin (urnes et jarres anciennes du Musée de)..... IV 146
Siparini, en Guyane (poteries caraïbes trouvées enlisées dans la vase de la crique)..... III 133
Siparini, en Guyane (poteries primitives à image grossière de saurien, trouvées par M. Mélinon dans un affluent de la crique)..... III 133
Smithsonian Institution (poteries nicaraguanes de la).... IV 143
Squier (Geo.-S), explorateur archéologue du Centre-Américain..... IV 145
Stamnos, vase grec (caractères du)..... II 67
Stockholm (poteries nicaraguanes du musée royal de)... IV 146
Suède (poteries nicaraguanes du musée royal de)..... IV 146
Syphos, vase grec (caractères du)..... II 67

T

Tanagra (statuettes de)..... II 87
Tatouage en peinture des Indiens guyanais (analogie des dessins de poteries avec le)..... III 128
« Tamali akaë, » nom des pots de terre en caraïbe..... III 48
« Téocallis » ou temples à sacrifices du Mexique..... IV 148
Téotihuacanes (poteries)..... III 122
Terres cuites américaines anciennes..... III 124
Toltèques (poteries)..... III 122
Toulouse (vase de terre noire à figure humaine du musée de)..... III 123

U

Uberlingen (poteries lacustres d')..... I 18
Urnes funéraires..... III 112 et s.

V

Vernis des poteries de la Guyane : sa nature..... III 127

W

Waldeck (nature des couleurs des céramiques employées dans les constructions, d'après M. de)..... III 128
Waldeck (publications sur les monuments anciens du Mexique et du Yucatan de M. de)..... IV 126
Waldeck (vase de terre noire, à figure humaine de la collection de M. de)..... III 123
Worsaë (de), céramographe, archéologue..... III 113

Y

Yale College (poteries nicaraguanes de l') ..... IV 141

Z

Zapotera (poteries nicaraguanes découvertes à)..... IV 145
Zeltner (recherches relatives aux céramiques précolombiennes de M. de)..... IV 147

TABLE DES MATIÈRES

Participation de l'Exposition permanente des Colonies françaises à l'Exposition historique américaine de Madrid, en 1892. — Catalogue..... v

AVANT-PROPOS..... IX

CHAPITRE PREMIER

Du rôle des céramiques coloniales dans l'histoire de l'art de terre et des enseignements philosophiques, qui en découlent..... 1

CHAPITRE II

La Martinique et la Guadeloupe (le Chaxel et Saint-Martin)..... 39

CHAPITRE III

La Guyane (Galibis, Roucouyennes, Oyampis et Oréjones)..... 91

CHAPITRE IV

Conclusion..... 139

INDEX ANALYTIQUE des matières céramiques traitées dans le volume. 153

Tours, imprimerie DESLIS Frères, rue Gambetta, 6.

L'EXPOSITION PERMANENTE DES COLONIES FRANÇAISES
A L'EXPOSITION HISTORIQUE-AMÉRICAINE DE 1892, A MADRID

LA CÉRAMIQUE DES COLONIES FRANÇAISES

PAR

THÉOPHILE BILBAUT

AGE DE TERRE — AGE DE PIERRE
POTERIES DE LA GUYANE ET DES ANTILLES FRANÇAISES

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1893